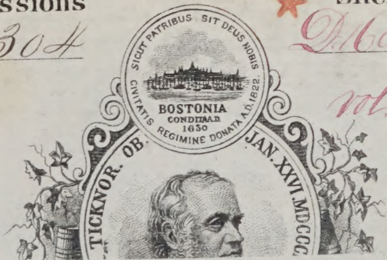



SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITA A.D.
1630
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
TICKNOR. OB.
JAN. XXVI. MDCCC



Aleman, Ortografia Castellana, *fine copy*, *vellum*, 1*l*. 15*s*.
4to. *Mexico*. 1609

" A very scarce work, and of reputation."—Watt's Bibliotheca. The author is better known by his popular romance of the Life of Guzman de Alfarache.

Nov. 1833. 9s

J. Mitford. 1806

"See Melanges de Litterature tirez de Lettres MSS de Chapelain. p. 164". . . .

See Galts Batchelors Wife p. 411. of great genius. the Satire, wit, eloquence and reasoning are of the most powerful kind. . Sketches of Characters and humours discover their habit & would be difficult to produce anything superior to . . .
G. Blas, and G. d'Alfarache are the works of contemporaries both in their excellences [illegible] defects.' &c

See Retrosp. Review. vol 5. p. 205.

LES AVENTURES *PLAISANTES* DE GUSMAN D'ALFARACHE.

TOME PREMIER.

Frontispice. *Tom. I.*



Gusman est Dupé par une fille du monde qui lui fait passer une très mauvaise nuit. Voyez le Chap. XI.

Edition de Cazin

LES AVENTURES PLAISANTES DE GUSMAN D'ALFARACHE,

par Matteo Alèman.

Tirées de l'Histoire de sa vie, & revues sur l'ancienne Traduction de l'Original Espagnol.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIII.



AVERTISSEMENT.

On peut dire, ſans trop haſarder, que le Guſman d'Alfarache étoit tombé dans l'oubli depuis près de trente ans. Toutes les Éditions épuiſées, il étoit devenu très-rare, & n'étoit connu que des perſonnes d'un âge déja avancé, qui l'avoient lu dans leur jeuneſſe, & à qui il reſtoit ſeulement une idée des impreſſions agréables que leur avoit cauſé la lecture de cette Hiſtoire : enſorte qu'aujourd'hui il eſt preſque inconnu à tout ce que nous appellons la Jeuneſſe. On a donc cru obliger en quelque ſorte le Public de tirer Guſman de cet oubli, & de faire revivre ce ſingulier perſonnage dans ce qu'il a de plus amuſant.

Ce ſeroit une critique injuſte, que d'objecter que la vie de Guſ-

man n'étant qu'une ſuite de friponneries & de tours d'eſcroc, cette lecture peut fournir de dangereuſes leçons ; mais ce n'eſt pas ainſi que les perſonnes ſenſées & équitables en jugeront. Il ſeroit aiſé de faire voir qu'une ſemblable vie peut ſuggérer des réflexions de ſageſſe à tous ceux qui y feront une ſérieuſe attention.

Il en réſulte au contraire une excellente leçon pour ceux des jeunes gens qui abandonnent quelquefois la maiſon paternelle pour courir le monde ; car ſe trouvant ſans reſſource, & livrés à tous les haſards de la mauvaiſe fortune, ils tombent dans la plus affreuſe miſere. On y voit que c'eſt cette miſere qui les jette dans toute ſorte de crimes, & qu'ils font ſouvent une fin des plus malheureuſes : c'eſt ce qui arrive à Guſman, comme on le verra par la maniere dont ſe terminent ſes Aventures. On y ap-

prend encore que l'habitude dans le crime & le vol ne ſe corrigent que bien rarement. En effet, Guſman a beau ſe trouver dans une ſorte de proſpérité, il ne peut renoncer à ſon vice favori. Ce ſont toujours de nouveaux tours qu'il imagine, pour ſe procurer plus d'argent : il ne ſauroit arrêter ſon mauvais penchant. Mais enfin, ſoit par ſon libertinage, ſoit parce que ſes friponneries ſont découvertes, on le voit retomber dans le plus triſte état, & s'attirer la juſte punition de ſa mauvaiſe conduite.

Il nous reſte à faire connoître le Livre en lui-même & ſon Auteur.

On attribue la vie de Guſman d'Alfarache à *Matteo Aléman*. Cet Ecrivain étoit des environs de Séville en Eſpagne, & il vivoit ſous le regne de Philippe II. Après avoir paſſé pluſieurs années à la Cour, il la quitta, & s'occupa à compoſer

plusieurs Ouvrages, dont le plus célebre est l'Histoire romanesque de Gusman.

Comme les Auteurs Espagnols mettent presque toujours à la tête des productions d'esprit qu'ils donnent au Public, des Sonnets, ou bien des Eloges en prose qui leur sont adressés par leurs amis, on trouve à la tête de l'Histoire de Gusman un discours d'un certain *Alfonse de Barros*, dans lequel il donne des grandes louanges à cet Ouvrage. Il y expose que les portraits des insignes fripons ne sont pas moins propres que ceux des hommes vertueux à la correction des mœurs ; parce que, si les vertus de ces derniers nous excitent à les imiter, les mauvaises actions des premiers nous inspirent de l'horreur pour le vice. Cette Histoire, dit-il, est admirable par la vraisemblance dont elle ne sort jamais, & par la varieté du bon-

heur & des disgraces qui arrivent successivement au Héros. En effet, lorsqu'elle parut pour la premiere fois en Espagne, elle y fut reçue si favorablement, qu'on appella par excellence son Auteur *le Divin Espagnol.* Il en fut fait depuis ce tems-là vingt-six Editions. Elle a été traduite en Italien, en François, en Allemand, & elle n'a guere moins plu dans toutes ces Langues que dans la sienne. La plus ancienne Traduction Françoise parut en 1632. Elle porte pour titre : *Le Gueux, ou la Vie de Gusman d'Afarache, image de la vie humaine, dans laquelle toutes les fourbes & toutes les méchancetés qui se pratiquent dans le monde, sont plaisamment & utilement découvertes.*

Ce titre est dans l'exacte vérité; car il y a dans l'Histoire de Gusman des tableaux de la vie civile, & des portraits qui corrigent sans qu'on s'en apperçoive, & qui font

plus d'impreſſion que ne pourroient faire tous les préceptes de la morale. Mais l'Auteur devoit s'en tenir à ces leçons, & ne pas couper à tout moment le fil de ſa narration pour ſe jeter dans des déclamations contre les mœurs, & par des épiſodes qui forment autant d'hiſtoires particulieres, entiérement étrangeres à la vie de ſon Héros.

» Le Guſman d'Alfarache, dit un » homme d'eſprit de nos jours dans » ſes Mémoires Littéraires, ſe fera » toujours lire avec plaiſir. Il nous » manque; mais ſi on le réimprime, » il faudroit ôter tout ce qui eſt » étranger, tel que le Roman trop » long d'*Oſmin & de la belle Daraxa*, » toutes les Hiſtoires lugubres, dans » l'une deſquelles on voit une main » coupée à une fille, & l'horrible » vengeance qui en eſt tirée. »

C'eſt là préciſément le plan que

nous avons ſuivi, en retranchant de notre Recueil toutes ces digreſſions. Par-là nous avons réduit à deux petites Parties les trois volumes de la Traduction de *M. le Sage*, qui parut il y a quarante-quatre ans. Comme cette Edition eſt épuiſée, & que les Exemplaires en ſont très-rares, & fort chers, nous avons recueilli ce qu'il y a de plus piquant dans la vie de Guſman, pour ne pas laiſſer perdre entiérement un Ouvrage agréable dans ce genre de littérature.

Le Lecteur intelligent s'appercevra que dans cette ſuite d'aventures les caracteres y ſont frappés de main de Maître, & que les tableaux de ce genre de vanité, qui eſt le propre de certaine nation plus que d'une autre, y ſont parlans. A l'égard du ſtyle c'eſt celui que préſente la traduction dont

nous venons de parler, c'eſt-à-dire, qu'il eſt très-pur, la narration coulante & animée; avantages qui en rendent la lecture d'autant plus agréable.

TABLE

DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table du Tome Premier.

LES AVENTURES PLAISANTES DE GUSMAN D'ALFARACHE.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de Gusman. Hiſtoire de ſes Pere & Mere.

MON Pere étoit originaire du Levant; mais étant venu s'établir à Gênes dans ſa jeuneſſe, il paſſoit pour Génois. Il y fut aggrégé à la nobleſſe, & s'attacha au négoce du change & du rechange, emploi ordinaire des nobles de cette ville. Ayant eſſuyé une groſſe banqueroute, il ſe vit obligé de paſſer en Eſpagne, pour y attaquer ſon banqueroutier, qui s'étoit réſugié à Séville, & il vint à bout d'en tirer une partie de ce qui lui étoit

dû. Cette affaire terminée, il continua de faire le négoce d'argent dans cette ville ; il s'y conduiſit d'une maniere ſi honnête, & affecta de montrer dans ſes actions tant de droiture & de bonne foi, qu'il gagna l'eſtime & l'amitié des meilleurs marchands de Séville.

Il pouvoit bien avoir en tout la valeur de quarante mille livres : ce qui n'étoit pas une petite ſomme pour un homme qu ſavoit à merveille trancher du gros négociant. Perſonne à la bourſe ne faiſoit autant de bruit que lui : enfin il fit ſi bien ſes affaires, qu'il fut en état d'acheter une maiſon à la ville, & une autre à la campagne.

Il les meubla toutes deux magnifiquement, ſur-tout ſa maiſon de plaiſance, qui étoit à Saint-Jean-d'Alfarache, dont j'ai pris le ſurnom. Mais comme il aimoît fort les plaiſirs, cette maiſon le ruina par les fréquentes occaſions qu'elle lui fournit de faire de la dépenſe. Inſenſiblement il négligea ſes affaires, & s'en repoſa ſur ſes commis. Ce fut dans ce tems-là qu'il prit du goût pour la maîtreſſe d'un vieux commandeur ; & il eut avec elle de ſi étroites liaiſons, que ce commandeur étant venu à mourir, il réſolut d'épouſer cette dame, que l'on appelloit dans Séville la comman-

deuse. Je fus le premier & unique fruit de ce mariage. Ma mere étoit une fort belle femme & encore plus habile pour ses intérêts. Mon pere n'ignoroit pas la réputation qu'elle avoit. Qu'importe ? Il savoit bien ce qu'il faisoit. Dès le tems qu'il lia connoissance avec elle, ses affaires commençoient à se gâter. La dame qui étoit ménagere & encore plus friponne, avoit su si bien mettre à profit les complaisances qu'elle avoit eues pour le vieux commandeur, qu'elle possédoit au moins dix mille bons ducats. Avec une somme si considérable, mon pere se sauva d'une banqueroute qu'il étoit sur le point de faire, & se trouva plus en état que jamais de figurer parmi les négocians. Tout alla assez bien pendant les premieres années : mais mon pere aimoit fort le faste, l'éclat & le bruit : c'étoit là sa passion dominante. Comme il ne pouvoit la satisfaire longtems, sans retomber dans le même embarras d'où l'argent de ma mere l'avoit tiré, il arriva quelque tems après, qu'il se vit obligé de faire sa derniere banqueroute. Je dis sa derniere : car se voyant alors sans ressource, & hors d'état d'entretenir sa maison sur un bon pied, il aima mieux se laisser mourir de chagrin, que de survivre à son malheur.

Sa mort affligea vivement ma mere; nos maiſons n'étoient plus à nous ; il avoit fallu les abandonner aux créanciers ; il ne nous reſtoit de tous nos biens que quelques bijoux, avec des meubles aſſez beaux ; ma mere en fit de l'argent, & prit le parti de ſe retirer dans une petite maiſon, pour y vivre tranquillement : ce n'eſt pas qu'elle n'eût pu ſoutenir encore notre ménage par de nouvelles galanteries. Quoiqu'elle eût déja quarante ans, elle s'étoit toujours ſi bien conſervée, que ce n'étoit pas une conquête à dédaigner : mais elle auroit été obligée de faire les avances ; & c'eſt à quoi elle ne pouvoit ſe réſoudre, après avoir vu toute ſa vie les hommes rechercher ſes bonnes graces avec empreſſement. Cette noble fierté s'accommodoit ſi mal avec nos affaires domeſtiques, qu'elles empiroient à vue-d'œil.

J'entrois alors dans ma quatorzieme année ; & comme j'avois déja du ſentiment, la miſere dont nous étions menacés me fit prendre la réſolution d'abandonner ma mere & ma patrie, pour aller chercher fortune ailleurs. Je me propoſois de voyager pour apprendre à connoître le monde ; & j'avois raiſon de vouloir commencer de bonne heure. Ma plus grande envie toutefois étoit de

passer à Gênes pour y voir mes parens paternels : si bien, qu'un beau jour, ne pouvant résister au desir qui me pressoit d'exécuter mon dessein, je sortis de Séville la tête pleine de chimeres, & la bourse presque vuide d'argent.

CHAPITRE II.

Gusman sort de Séville. Sa premiere Aventure dans une Hôtellerie.

COMME je me souvenois d'avoir ouï dire qu'il importoit aux aventuriers de se parer d'un nom de conséquence, sans quoi ils passoient pour des misérables dans les pays étrangers, je me donnai le nom de Gusman que portoit ma mere, & qui sans doute étoit le plus honorable de notre maison ; j'y ajoutai la seigneurie d'Alfarache : cela me sembla fort bien imaginé, & me voilà déja dans mon esprit l'illustre seigneur Gusman d'Alfarache.

Ce seigneur de fraîche date ne s'étant mis en chemin que l'après-dîné, n'alla pas fort loin le premier jour, quoiqu'il marchât aussi vîte que si on l'eût poursuivi, ou qu'il eût cru ne pouvoir assez

tôt s'éloigner de Séville. Effectivement je bornai ma journée à la Chapelle de ſaint Lazare, à une demi-lieue de cette ville. J'étois déja las; je m'aſſis ſur les degrés de l'égliſe, où remarquant que la nuit approchoit, je commençai a m'attriſter & a ſentir quelque inquiétude ſur ce que je deviendrois. Là-deſſus il me vint une idée pieuſe que je contentai, j'entrai dans la chapelle où je me mis à prier Dieu de m'inſpirer. Ma priere fut fervente, mais courte: car on ne me donna pas le tems de la faire longue. L'heure de fermer l'égliſe arriva; l'on m'obligea de ſortir, & on me laiſſa ſur le perron, où je demeurai fort en peine de ma perſonne.

Repréſentez-vous en effet pour un moment à la porte de cette chapelle un enfant de famille auſſi chéri qu'un fils de marchand de Tolede, & nourri dans l'abondance. Conſidérez, que je ne ſavois où aller, ni à quoi me déterminer. Il n'y avoit là, ni près de là aucune hôtellerie; je ne voyois que de l'eau claire qui couloit a quelques pas de moi: le mauvais commencement de voyage! Pour comble de miſere, mon ventre m'avertiſſoit qu'il étoit tems de ſouper. Je connus alors la différence qu'il y a entre un homme qui a faim & un homme raſſa-

sié ; entre celui qui se voit à une bonne table, & celui qui n'a pas un morceau de pain à manger. Ne sachant donc que faire, ni à quelle porte aller frapper, je me résolus à passer la nuit sur le perron, puisque la nécessité le vouloit ainsi. Je m'y couche tout de mon long, le nez & les yeux couverts de mon manteau, mais non sans appréhension d'être dévoré par les loups, que je m'imaginois quelquefois entendre autour de moi.

Le sommeil pourtant vint suspendre mes inquiétudes, & se rendit si bien maître de mes sens, que je ne me réveillai que deux heures après le lever du soleil ; encore ne fut-ce qu'au bruit que firent avec des tambours plusieurs paysannes qui alloient en chantant & en dansant apparemment en quelque fête. Je me levai promptement, n'ayant aucune peine à quitter mon gîte ; & trouvant en cet endroit divers chemins qui m'étoient également inconnus, je choisis le plus beau, en disant : Puisse cette route, que je prens au hasard, me conduire tout droit au temple de la fortune. Je faisois comme cet ignorant médecin de la Manche, qui portoit ordinairement un sac rempli d'ordonnances, & qui, quand il étoit auprès d'un malade, en tiroit la premiere qui se ren-

controit ſous ſa main, & diſoit : *Dieu te la donne bonne.* Mes pieds faiſoient l'office de ma tête, & je les ſuivois ſans ſavoir où ils me conduiſoient.

Je fis deux petites lieues cette matinée ; ce n'étoit pas peu pour un garçon qui n'en avoit jamais tant fait ; je croyois déja être arrivé aux Antipodes, & avoir découvert un nouveau monde, comme le fameux Chriſtophe Colomb. Ce nouveau monde pourtant n'étoit rien autre choſe qu'une miſérable taverne, où j'entrai tout en ſueur, couvert de pouſſiere, fatigué & mourant de faim. Je demandai d'abord à dîner ; on me dit qu'il n'y avoit que des œufs frais. Des œufs frais, m'écriai-je ! Soit, je m'en contenterai ; hâtez-vous de m'en accommoder une demi-douzaine ; faites-m'en une omelette. L'hôteſſe qui étoit une effroyable vieille, ſe mit à me conſidérer avec attention. Elle vit bien que j'étois un cadet de haut appétit ; & je lui parus ſi neuf, qu'elle jugea qu'on pouvoit impunément me ſervir pour œufs frais des demi-pouſſins. Dans cette confiance, elle s'approcha de moi, & me riant au nez ; d'où êtes-vous, mon fils, me dit-elle d'un air gai ? Je lui répondis que j'étois de Séville, & je la preſſai de nouveau de m'apprêter les

œufs : mais avant que de faire ce que je lui disois, elle me passa sa vilaine main sous le menton, en disant : Et où va le petit badin de Séville ? En même tems elle voulut me baiser, mais je détournai la tête brusquement pour esquiver l'accolade. Je ne fus pourtant pas assez adroit pour l'éviter entiérement. La vieille me fit sentir son haleine, & il me sembla qu'elle venoit de me communiquer sa vieillesse & ses infirmités; heureusement je n'avois que du vent dans l'estomac, sans cela je lui aurois rendu des poires pour des prunes.

Je lui dis que j'allois à la cour, & je la priai de me donner promptement à manger. Alors elle me fit asseoir sur une escabelle boiteuse devant une table de pierre, qu'elle couvrit d'une nappe, qui avoit tout l'air d'un écouvillon de four; ensuite elle me présenta quelques grains de sel dans le cul d'un pot de terre cassé, & de l'eau dans un vaisseau de la même matiere, où ses poules buvoient ordinairement, avec un morceau de gâteau aussi noir que la nappe. Après m'avoir fait attendre un bon quart-d'heure, elle me servit sur une assiette plus noire que de l'encre une omelette, ou pour mieux dire un cataplasme d'œufs. L'omelette, l'assiette, le pain, le pot, la saliere,

le ſel, la nappe & l'hôteſſe paroiſſoient de la même couleur. Mon cœur auroit dû ſe ſoulever contre des choſes ſi dégoûtantes : mais outre que j'étois un voyageur tout neuf, il falloit entendre le bruit que mes boyaux faiſoient dans mon ventre creux ; on eût dit qu'ils s'entre-mangeoient : cependant, malgré la mal-propreté du couvert & le mauvais aſſaiſonnement des œufs, je me jettai ſur l'omelette, comme un cochon ſur le gland ; j'eus beau la ſentir deux ou trois fois croquer ſous mes dents, quoique cela dût me devenir ſuſpect, je ne laiſſai pas de paſſer outre : néanmoins, lorſque j'en fus aux derniers morceaux, il me ſembla que cette omelette n'avoit pas tout-à-fait le même goût que celles qu'on mangeoit chez ma mere : ce que j'attribuai bonnement à la différence des climats, m'imaginant que les œufs pouvoient n'avoir pas la même qualité dans tous les pays, comme ſi j'euſſe été à cinq cents lieues du mien. Enfin, quand j'eus expédié cet excellent mets, je me ſentis tout autre que je n'étois auparavant, & je m'eſtimois trop heureux d'avoir fait ce repas. Tant il eſt vrai qu'à bon appétit il ne faut point de ſauce.

Le pain m'amuſa plus long-tems que les œufs, attendu qu'il étoit très-mau-

vais, & que pour l'avaler, il falloit en dépit de moi y aller lentement, ou bien j'aurois joué à m'étrangler. Il n'y avoit pas de milieu, sur-tout lorsqu'après avoir mangé la croûte, ce que je fis d'abord, je voulus en venir à la mie, qui étoit encore tout en pâte, j'en sortis pourtant à mon honneur; mais ce fut à l'aide du vin, qui dans ce quartier-là est délicieux. Je me levai de table d'abord que j'eus achevé de dîner, je payai mon hôtesse & me remis gaiement en chemin. Mes pieds qui avoient commencé à refuser le service en arrivant à l'hôtellerie, reprirent une nouvelle vigueur.

J'étois déja pour le moins à une bonne lieue de la taverne, & tout alloit bien jusques-là, quand la digestion, qui se faisoit, excita peu-à-peu dans mon estomac un tumulte qui fut suivi de rapports, dont je tirai un très-mauvais augure; je repassai dans mon esprit la résistance que mes dents avoient trouvé en broyant les œufs, & je fis là-dessus des réflexions qui me mirent au fait; je ne doutai plus que je n'eusse mangé une omelette amphibie. Aussi ne pouvant la porter plus loin, je fus obligé de m'arrêter pour me soulager.

CHAPITRE III.

Il rencontre un Anier & deux Eccléſiaſtiques. De la converſation qu'ils eurent enſemble, & de quelle façon l'Anier & lui furent régalés dans une hôtellerie à Cantillana.

JE demeurai quelque tems appuyé contre une muraille qui ſervoit d'enclos à une vigne; j'étois pâle & abattu des efforts que j'avois faits. Il paſſa par cet endroit un ânier avec pluſieurs ânes qui n'étoient point chargés; il s'arrêta pour me regarder : & touché de compaſſion en me voyant dans l'état où j'étois, il me demanda ce que j'avois. Je lui contai l'accident qui venoit de m'arriver : mais je ne lui eus pas ſi-tôt dit, que je l'imputois à certaine omelette que j'avois mangée dans la derniere hôtellerie, qu'il ſe mit à rire, mais à rire d'une ſi grande force, que s'il ne ſe fût pas tenu à deux mains au bât de ſon âne, mon homme en ſeroit infailliblement deſcendu la tête la premiere.

Quand nous ſommes affligés, nous n'aimons pas qu'on ſe moque de notre

affliction.

affliction. Mon visage, qui étoit plus pâle que la mort, devint plus rouge que le feu; je regardai de travers ce maraud, & lui fis connoître par un petit air mécontent, que son procédé ne me plaisoit point du tout; je ne fis par-là que l'exciter à continuer ses ris: alors jugeant que plus je me fâcherois, plus il auroit envie de rire, je le laissai s'en donner tout son saoul; aussi-bien je n'avois ni épée ni bâton pour en venir avec lui aux voies de fait, & je crois qu'à coups de poings, je n'aurois pas été le plus fort; cette considération fut cause que je filai doux, en quoi je marquai bien de la prudence. Il est d'un homme d'esprit, quelque offensé qu'il soit, de ne pas faire le brave pour s'en repentir: d'ailleurs, je voulois ménager l'ânier à cause de ses ânes, dont je comptois bien que quelqu'un me porteroit jusqu'à la couchée, qui étoit encore assez loin de-là. Néanmoins, je ne pus m'empêcher de lui dire: Hé bien, mon ami, pourquoi tous ces éclats de rire? Est-ce que j'ai le nez de travers? Pour toute réponse à ces paroles, le voilà qui renouvelle ses ris immodérés.

Il plut pourtant à Dieu que cela finît. L'ânier n'en pouvant plus, reprit peu à peu son sérieux, & me dit tout essou-

ſé : Mon petit ſeigneur, je ne me moque point de votre aventure ; elle eſt aſſurément bien triſte pour vous : mais c'eſt qu'en me la racontant, vous m'avez fait reſſouvenir d'une autre qui vient d'arriver dans la même hôtellerie à cette vieille ſorciere qui vous a ſi maltraité. Deux ſoldats qu'elle a régalés comme vous, lui ont fait payer le tout enſemble ; puiſque nous allons le même chemin, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à monter ſur un de mes ânes, & je vais à loiſir vous conter cette hiſtoire. Je ne me le fis pas dire deux fois ; je montai ſur un de ces animaux, & me préparai à entendre ce que l'ânier avoit à me dire de ces deux ſoldats, que j'avois effectivement vu entrer dans l'hôtellerie, dans le tems que j'en ſortois.

Ces deux grivois, me dit-il, ont demandé à l'hôteſſe ce qu'elle avoit à leur donner. Elle leur a répondu, ainſi qu'à vous, qu'elle n'avoit que des œufs ; là-deſſus ils ont ordonné qu'on leur fît une omelette, & la vieille leur en a peu de tems après apporté une. Ils ont voulu la couper ; & trouvant quelque choſe qui réſiſtoit au couteau, ils l'ont examinée attentivement, ils ont apperçu trois petits paquets qui reſſembloient fort à trois têtes mal formées de pouſ-

sins, & dont les becs déja un peu fermes, ne permettoient nullement de douter de ce que c'étoit. Les soldats, après avoir fait une si belle découverte, sans en rien témoigner, ont couvert l'omelette d'une assiette, & demandé à l'hôtesse si elle n'avoit pas quelqu'autre chose qu'ils pussent manger; elle leur a proposé deux ruelles d'une alose qu'elle venoit de faire griller; ils les ont acceptées & expédiées à la sauce blanche: après cela, l'un des deux grivois s'étant approché d'un air doucereux de la vieille, comme pour compter avec elle; lui a appliqué sur le visage l'omelette qu'il tenoit dans sa main, & lui en a si bien frotté les yeux & le nez, qu'elle s'est mise à pousser de grands cris. Alors l'autre soldat feignant de blâmer son camarade, & d'avoir pitié de cette malheureuse femme, a couru à elle sous prétexte de la consoler, & lui a passé sur la face ses mains barbouillées de suie; ensuite ils sont sortis tous deux de la taverne, en chargeant encore d'injures la vieille, qui n'a point reçu d'eux d'autre paiement. Je vous assure, poursuivit l'ânier, que c'étoit une chose à voir que l'hôtesse en cet état, & les mines agréables qu'elle faisoit en pleurant & en criant.

Le récit de cette ridicule aventure me conſola un peu de la mienne, & me fit oublier les ris de l'ânier, qui ne manqua pas de ſe remettre à rire auſſitôt qu'il eut achevé de parler; ſans cela, il n'auroit pas été content de ſa narration. Pendant ce tems-là, nous avancions toujours : nous rencontrâmes deux eccléſiaſtiques, qui, nous ayant apperçus de loin, nous attendoient pour profiter de la commodité des ânes. Ces bons prêtres, qui étoient fatigués, en avoient un très-grand beſoin pour ſe rendre à Caçalla, où ils alloient auſſi-bien que l'ânier. Ils eurent bientôt fait leur marché avec lui. Ils monterent chacun ſur une âne, & nous continuâmes tous quatre notre chemin.

Le maître des montures étoit encore trop occupé du plaiſir qu'il avoit eu dans l'hôtellerie de la vieille, pour n'en plus parler. Il ne put s'empêcher de dire, qu'il y avoit dans cette hiſtoire à rire pour lui pendant le reſte de ſes jours. Et moi, m'écriai-je en l'interrompant bruſquement, je me repentirai toute ma vie de n'avoir pas fait pis que ces ſoldats à cette vieille empoiſonneuſe; mais patience, elle n'eſt pas encore morte, & tout ſe paie à la fin. Les eccléſiaſtiques prirent garde à la

vivacité avec laquelle je prononçai ces paroles, & furent curieux de savoir pourquoi je les avois dites : l'ânier qui ne demandoit pas mieux que de recommencer cette histoire, pour avoir une nouvelle occasion de rire, en fit part à ces messieurs ; & comme il étoit en train, il leur conta aussi la mienne : ce qui ne fut pas un petit sujet de mortification pour moi.

Les ecclésiastiques désapprouverent fort la conduite de la vieille hôtesse, & ne blâmerent pas moins mon ressentiment : Mon fils, me dit le plus âgé des deux, vous êtes jeune, un sang bouillant vous emporte & vous ôte l'usage de la raison : sachez que c'est un aussi grand crime d'être fâché d'avoir manqué l'occasion d'en commettre un, que de l'avoir commis en effet. Le prêtre ne borna point là sa remontrance ; il me fit un long discours sur la colere & sur le desir de se venger. Il sembloit que ce fût un sermon. Je suis persuadé même, que c'en étoit un qu'il avoit prêché plus d'une fois, & qu'il étoit bien-aise de répéter, pour s'en rafraîchir la mémoire. Il est certâin que la plupart des choses qu'il me débita, étoient au-dessus de ma portée & de celle de notre ânier, qui, toujours plein de sa vieille, rioit

ſous cape, pendant que le prédicateur perdoit ſon tems à me prêcher. Enfin, nous arrivâmes à Cantillana; les deux eccléſiaſtiques mirent pied à terre, prirent congé de nous juſqu'au lendemain matin, & allerent loger chez un de leurs amis.

Pour moi, je n'abandonnai point l'ânier, qui me dit : Je vais vous mener dans une des meilleures hôtelleries de cette ville : l'hôte eſt un excellent cuiſinier; & l'on ne nous donnera point là des œufs couvés. Cette aſſurance me fit d'autant plus de plaiſir, que mon eſtomac avoit beſoin d'un bon repas pour ſe rétablir. Nous allâmes deſcendre a la porte d'une maiſon d'aſſez belle apparence, & dont le maître vint nous accabler de civilités : c'étoit bien le plus grand fripon qu'il y eût peut-être dans ces quartiers-la, & je ne fis que ſauter, comme on dit, de la poële à frire dans le feu. L'ânier conduiſit ſes betes à l'écurie, où il demeura quelque tems a pourvoir à leurs beſoins, & moi je me couchai par terre comme un homme qui avoit les cuiſſes rompues & la plante des pieds enflée, pour avoir été trois ou quatre heures ſur une âne ſans étriers. Je me repoſai dans cette ſituation, juſqu'à ce que l'ânier, m'étant revenu

joindre, me dit : Voulez-vous bien que nous ſoupions ? j'ai réſolu de partir demain dès la pointe du jour, pour arriver avant la nuit à Caçalla ; je ſerois bien-aiſe de me coucher de bonne heure. Je lui répondois que je ne demandois pas mieux que de me mettre à table, pourvu qu'il voulût bien m'aider à me relever, & même à marcher, attendu que je ne pouvois me ſoutenir : il me rendit ce ſervice avec une complaiſance dont je lui ſus très-bon gré.

Nous appellâmes l'hôte, à qui nous dîmes que nous avions envie de bien ſouper : Meſſeigneurs, nous répondit le matois, il ne tiendra qu'à vous de faire bonne chere : vous n'avez qu'à parler ; j'ai chez moi d'excellentes proviſions. Sa réponſe fut fort de mon goût, mais il avoit l'air fourbe, & paroiſſoit hâbleur en diable ; il n'importe, dis-je en moi-même, qu'il ſoit tout ce qu'il lui plaira, & qu'il nous ſerve bien ; il faiſoit auſſi le plaiſant & l'homme de belle humeur. Souhaitez-vous, pourſuivit-il, que je vous préſente une partie de la freſſure d'un veau que je tuai hier ? je vous en ferai un ragoût des dieux : c'étoit un veau, ajouta-t-il en me prenant les mains d'une maniere careſſante, le meilleur petit veau que vous

ayez jamais vu. J'ai été fort mortifié d'être obligé de lui ôter la vie, mais je n'ai pu faire autrement ; il me coûtoit trop à nourrir dans ce tems de sécheresse. Pour imposer silence à ce maudit babillard, nous le priâmes, si la fressure étoit apprêtée, de nous en apporter promptement un morceau ; elle est prête, nous dit-il, & toute assaisonnée : à ces mots, il courut a la cuisine, en faisant des gambades, & revint quelques momens après avec deux plats, dans l'un desquels il y avoit de la salade, & dans l'autre une partie de la fressure de ce bon petit veau si regretté.

Je laissai mon compagnon se jetter sur la salade dont je ne me soucios gueres, & je commençai à manger de la fressure ; elle n'avoit pas mauvaise mine : & ce qui m'en déplaisoit, c'est que je trouvois qu'il y en avoit bien peu pour deux ventres affamés ; j'avois plutôt avalé un morceau, que je ne l'avois dans la bouche, & la faim ne me permettoit pas de juger de ce que je mangeois. L'ânier remarquant a la façon dont je m'y prenois, que bientôt il n'y auroit plus rien dans le plat de viande, quitta la salade, pour venir du moins me disputer les derniers morceaux, qui disparurent dans le moment ; nous de-

mandâmes encore de la freſſure, le bourreau d'hôte nous en apporta moins que la premiere fois, pour irriter notre appétit & nous en faire ſouhaiter davantage : en effet, le ſecond plat ne nous amuſa pas long-tems, & fut ſuivi d'un troiſieme.

Il n'en fut pas tout-à-fait de celui-ci comme des deux autres; étant alors à demi-raſſaſié, j'y allois un peu plus doucement, & je pouvois rendre plus de juſtice à la freſſure; je ne la trouvai plus ſi bonne, & je dis à l'hôte, que s'il avoit quelqu'autre mets à nous ſervir, je le priois de nous l'apporter; il répondit que ſi nous voulions de la cervelle du même veau, il nous en feroit dans un inſtant un ragoût exquis; & qu'en attendant il nous donneroit une andouille faite des tripes & de la fraiſe de la même bête; ce qui, diſoit-il, étoit un morceau très-friand : je n'en portai pas un jugement ſi favorable, lorſque j'en eus goûté : elle ſentoit ſi fort la paille pourrie, que j'en fis d'abord la grimace; je ne m'en plaignis pourtant point : je me contentai de lâcher priſe & de laiſſer faire mon camarade, qui mangeant toujours de la même force, dévora l'andouille en moins de rien.

Enfin, la cervelle arriva, j'eſpérois

qu'elle réveilleroit mon appétit ; elle étoit accommodée avec des œufs, de maniere que c'étoit une eſpece d'omelette : ce que l'indiſcret ânier n'eût pas ſi-tôt remarqué, qu'il fit un éclat de rire : cela me chagrina je m'imaginai que c'étoit pour me dégoûter de cette omelette, en me faiſant ſouvenir de celle de la dînée. Je lui reprochai ſa malice, mais il n'en rabattit pas un ris : ce qui produiſit une aſſez plaiſante ſcene. Car l'hôte qui ne ſavoit pourquoi l'un rioit tant, ni pourquoi l'autre ſe fâchoit, nous écoutoit en homme qui ſe croyoit intéreſſé dans cette affaire, ne ſe ſentant pas la conſcience nette ſur la cervelle, non plus que ſur l'andouille & la freſſure, il ſe troubla comme un criminel à qui tout fait peur, & ſon trouble redoubla, quand il m'entendit dire en colere à l'ânier, que s'il continuoit à ſe moquer de moi, je jetterois la cervelle contre le mur. L'hôte pâlit à ces paroles ; il lui ſembla qu'on lui reprochoit ſon crime : mais voulant paroître ferme & réſolu, il affecta de nous enviſager tous deux, & de nous dire d'un air de fureur, en enfonçant ſon bonnet : Vive Dieu ! il ne faut point tant rire ; je vous ſoutiens & vous ſoutiendrai toujours que c'eſt une bonne cervelle de

veau : si vous ne voulez pas m'en croire, je m'offre à vous le prouver par témoins ; il y a plus de cent personnes qui m'ont vu tuer le veau.

Nous ne fûmes pas peu surpris, mon compagnon & moi, de cet emportement d'un homme à qui nous ne pensions point du tout ; ce fut pour l'ânier un sujet de rire sur nouveaux frais, & pour le coup je ne pus m'empêcher de suivre son exemple, quoique d'ailleurs je n'en eusse aucune envie ; nous achevâmes par-là de déconcerter notre hôte, qui ne doutant plus que nous n'eussions découvert la mèche, en devint plus furieux ; il ôta brusquement le plat de dessus la table, en nous disant : Allez rire & manger ailleurs, je ne loge point de gens qui se moquent de moi à ma barbe ; vous n'avez qu'à me payer & sortir de ma maison : après quoi, je vous permets de rire tant qu'il vous plaira.

Mon camarade qui se sentoit de l'appétit, ne vit pas sans peine emporter le plat ; il prit son sérieux, & dit à l'hôte d'un ton aigre-doux : A qui en avez-vous, cousin ? Qui vous demande votre âge ? & qui vous appelle grosse tête ? Grosse tête, ou non, répliqua l'hôte, je dis que c'est une tête de veau bien fraîche & des meilleures. Il prononça

ces mots avec toutes les démonſtrations d'un homme qui ſe préparoit à nous battre ; mais l'ânier qui le connoiſſoit mieux que moi, & qui étoit bon pour lui, ſe leva de table, & faiſant à ſon tour le rodomont : Par Saint Jacques, s'écria-t-il, eſt-ce qu'il y a quelque ordonnance qui regle de quoi l'on doit rire dans cette hôtellerie ? ou ſi l'on a mis une taxe là-deſſus ? Je ne vous dis pas cela, répondit l'hôte d'un air radouci ; je dis ſeulement que je ne ſouffrirai pas qu'on me tourne en ridicule chez moi, ni qu'on me faſſe paſſer pour un homme qui traite mal ſes hôtes. Qui vous parle de mauvais traitement, reprit l'ânier ? Qui ſonge à ſe moquer de vous ? Remettez promptement ſur la table cette cervelle, vous verrez que ce n'eſt point de cela que nous rions. Croyez-moi, laiſſez rire & pleurer les gens chez vous, ſans y trouver à redire.

Ce diſcours de l'ânier fit ſon effet ; le délicieux ragoût qui nous avoit été comme arraché des mains, nous fut rendu, & nous voila tous d'accord. Mon compagnon reprit ſa place, & continuant de parler à l'hôte : Apprenez, lui dit-il, que ſi je me moquois de vous, je ne vous en cacherois pas la cauſe, tant je ſuis franc ; c'eſt mon caractere : ce n'eſt

n'est donc pas de vous que nous rions ; c'est de cette façon d'omelette que vous nous donnez-là ; elle m'a fait souvenir de certaine aventure que mon petit camarade, que vous voyez, a eue aujourd'hui dans une taverne où nous avons dîné : si l'ânier en fut demeuré là, j'en aurois été quitte à bon marché ; mais il me fallut avoir la patience d'essuyer, pour la troisieme fois, l'histoire des deux soldats & la mienne, dont il fit impitoyablement le récit à notre hôte, dans des termes, & avec de si grandes démonstrations de joie, qu'il sembloit se baigner en eau rose en faisant cette narration.

L'hôte eut tout le loisir de reprendre ses esprits pendant un si long détail, & jugeant qu'il avoit pris l'alarme mal-à-propos, il s'avisa de jouer un autre personnage. Il interrompoit à tout moment l'ânier par des *sainte Vierge ! Grand Dieu du Ciel !* & autres semblables exclamations, dont toute la maison retentissoit, & qu'il accompagnoit de grimaces hypocrites : *Que Dieu punisse*, dit-il, quand l'autre eut cessé de parler, *Que Dieu punisse toute personne qui fait mal son devoir !* Comme le sien étoit de voler & qu'il s'en acquittoit fort bien, il ne se croyoit pas apparemment intéressé

dans cette imprécation. Apres avoir achevé ces mots, il ſe tut & ſe promena quelques momens dans la ſalle, puis tout-à-coup reprenant la parole d'une voix tonnante : *Comment eſt-il poſſible*, s'écria-t-il, *que la terre n'ait pas encore englouti cette méchante vieille, & que ſa maiſon ne ſoit pas abimée ? Il n'y a pas un voyageur qui ne ſe plaigne de cette créature-là, & de ce qu'elle donne à manger. Il ne ſort pas de chez elle un paſſager qui ne la maudiſſe & faſſe ſerment de ne plus s'arrêter dans ſa taverne. Si les officiers de juſtice, qui par le devoir de leurs charges ſont obligés de mettre ordre à ſes friponneries, les ſouffrent ſans rien dire, ils ſavent bien pourquoi. O ciel ! dans quel temps vivons-nous !*

Cet honnête homme en cet endroit pouſſa un profond ſoupir & garda le ſilence, mais d'un air à nous perſuader qu'il en penſoit encore plus qu'il n'en avoit dit. Je comptois qu'il ne nous étourdiroit plus de pareils diſcours ; je comptois ſans mon hôte. Il ſe remit de plus belle ſur la fripperie de la vieille, & ſans exagération, nous en eûmes pour une groſſe demi-heure. Après quoi, il finit en diſant : Je rends un million de graces au Ciel de ne pas reſſembler à cette maudite hôteſſe, & d'être un hom-

me de bien & d'honneur. Je vais tête levée par-tout le monde, sans craindre que quelqu'un m'ose faire le moindre reproche. Tout pauvre que je suis, il ne se fait point de semblables trafics dans ma maison. Toute chose, Dieu merci, s'y vend pour ce qu'elle est : un chat n'y passe pas pour un lievre, ni une vieille brebis pour un agneau. Que personne ne songe à tromper les autres. C'est s'abuser soi-même. Qui mal fait, mal trouvera.

Heureusement pour l'ânier & pour moi, l'Hôte manquant d'haleine fut obligé de s'arrêter-là ; je saisis ce moment pour lui demander s'il n'avoit point de fruits ; il répondit qu'il lui étoit arrivé depuis peu de très-bonnes olives : tandis qu'il nous en alla chercher, mon camarade acheva de dévorer la cervelle ; j'avois fait peu d'honneur à ce ragoût, ne l'ayant pas trouvé meilleur que l'andouille : cela n'empêcha pas qu'il ne fût expédié comme tout le reste. Jamais loup affamé n'a mangé avec tant de fureur que l'ânier ; il ne pouvoit se rassasier ; il y avoit pour le moins une heure que nous étions à table, & l'on eût dit, à le voir, qu'il ne faisoit que de s'y mettre. Pour moi je m'accommodai fort bien des olives qui étoient excellentes,

de même que le vin. A l'égard du pain, quoiqu'aſſez méchant, il pouvoit paſſer pour bon en comparaiſon de celui de la dînée.

Tel fut notre ſouper; comme nous devions partir de grand matin le jour ſuivant, nous recommandâmes à notre Hôte de nous préparer de bonne heure à déjeûner. Enſuite nous allâmes nous coucher ſur de la vieille paille, après avoir étendu deſſus quelques couvertures pour nous ſervir de matelas. La fatigue de la journée & la quantité de vin que j'avois bu me procurerent un ſommeil ſi profond, que les puces, dont je fus la proie toute la nuit, n'eurent pas le pouvoir de le troubler; je crois que j'aurois dormi juſqu'au lendemain au ſoir, ſi l'ânier ne m'eût réveillé au lever de l'aurore, pour m'avertir qu'il étoit tems de ſonger à notre départ. Je fus bientôt prêt; je n'eus qu'à me ſecouer & qu'à ôter de mes cheveux les brins de paille dont ils étoient mêlés; j'avois tout l'air d'un petit monſtre dans l'état où les puces m'avoient réduit: elles m'avoient tellement défiguré le viſage, qu'on m'auroit pu prendre pour un garçon qui avoit la rougeole; ſi dans ce moment-là j'euſſe été tranſporté dans la

place de Séville, je doute que quelqu'un m'eût reconnu.

Ce jour-là étoit un dimanche ; nous commençâmes par aller entendre la messe, puis nous revînmes à l'hôtelierie, où mon gourmand de camarade n'oublia pas le déjeûner : ce fut le premier soin dont il s'embarrassa : Messeigneurs, nous dit l'hôte, j'ai mis en ragoût un morceau de ce même veau dont vous avez soupé hier au soir, & je puis dire que j'ai employé tout mon art pour en composer un plat digne de vous être présenté. L'ânier, à qui ce discours faisoit venir l'eau à la bouche, courut se mettre à table, & se jeta sur le ragoût qui lui parut aussi bon que s'il eût été de chair de Faisan ; je demeurai quelques momens à le regarder, sans me sentir la moindre envie de l'imiter, soit que mon appétit ne fût pas ouvert de si bon matin, soit que j'eusse encore mon souper sur l'estomac : mais il y alloit d'une maniere à persuader qu'il mangeoit la meilleure chose du monde. Outre cela, craignant de me repentir à la dînée de n'avoir pas profité d'un si bon déjeûner, je fis un effort pour avaler quelques morceaux ; bien loin de trouver le veau aussi ragoûtant que mon camarade le disoit, le goût m'en parut désagréable ;

quant à la ſauce, comme l'hote avoit eu ſes raiſons pour y prodiguer le poivre & le ſel, elle prenoit ſi fort à la gorge, qu'il m'y fallut renoncer auſſi-tot que j'en eus taté : de plus, la viande étoit ſi dure, que je ne pus m'empecher de dire : Voilà un veau bien coriace; j'ajoutai même qu'il n'avoit pas le goût de ſon eſpece. Notre hôte, qui m'entendoit, prit la parole en rougiſſant un peu malgré ſon impudence : Ne voyez-vous pas, dit-il, qu'il n'eſt pas aſſez mortifié. L'ânier croyant ce qu'avançoit l'hôte, ou du moins que j'avois tort d'être ſi délicat, s'écria d'un ton railleur : Ce n'eſt pas cela, c'eſt que notre jeune cadet de Séville a toujours été nourri d'œufs frais & de craquelins ; toute autre choſe eſt mauvaiſe pour lui.

Je hauſſai les épaules à ce trait de mon camarade, & ne dis pas un mot, ne ſachant ſi je n'étois pas effectivement trop difficile, ou plutôt m'imaginant être déja dans un autre monde ; cependant je ne pus me réſoudre à mettre la main au plat, & je commençai à faire des réflexions qui n'étoient pas d'un homme de mon âge. Je me rappelai l'emportement de l'hôte, lorſqu'il nous avoit vu rire le ſoir à ſouper ; le ſerment qu'il nous avoit fait ſans néceſ-

sité ; & comme toute personne qui veut se justifier avant qu'on l'accuse se rend suspecte, je jugeai qu'il y avoit de la friponnerie là-dedans. Dès que mon imagination fut une fois prévenue contre lui, la vue & l'odeur de son vilain veau commencerent à me faire mal au cœur; je ne pus demeurer plus long-tems à table, & je me levai en attendant qu'il plût à l'ânier d'en faire autant : ce qui arriva bientôt. Quoique le morceau de veau fût une piece de résistance, mon compagnon n'en fit qu'un fort léger repas ; après quoi, je lui dis de compter avec l'hote, pour savoir ce que nous devions ; mais il me répondit d'un air honnête, que c'étoit si peu de chose, qu'il se chargeoit de le satisfaire, que je ne devois point m'embarrasser de cela.

Ce procédé noble d'un ânier, me surprit extrêmement, ou pour mieux dire, me charma ; si j'eusse été bien en especes, je me serois sans doute piqué d'honneur ; je n'aurois pas souffert qu'il eût payé pour moi : mais ma bourse étoit si plate, qu'il ne me convenoit point de disputer de générosité ; je le laissai donc sans façon faire tous les frais ; par reconnoissance je l'aidai à étriller, à frotter, à mener boire ses

ânes, à leur faire manger leur orge; & à les accommoder. Il n'y avoit rien que je ne fuſſe prêt à faire, pour lui marquer juſqu'à quel point j'étois pénétré de ſes belles manieres à mon égard.

CHAPITRE IV.

L'Hôte vole le Manteau de Guſman : grande rumeur dans l'Hôtellerie.

POUR être plus propre à rendre ſervice à mon ami l'ânier, & mieux l'aider à mettre ſes ânes en état de partir, je fis un paquet de mon manteau que je poſai ſur un banc; mais peut-être un quart d'heure après, ayant jeté la vue de ce côté-là, je m'apperçus que mon manteau n'y étoit plus : cela m'alarma d'abord, néanmoins je ne m'en mis pas fort en peine, croyant que l'hôte ou l'ânier l'avoient caché exprès pour me le faire chercher, & ſe divertir un peu de l'inquiétude que cela me cauſeroit.

Je ne pouvois ſoupçonner que ces deux hommes de m'avoir fait ce tour, attendu qu'il n'y avoit qu'eux qui fuſ-

sent entrés dans l'écurie, où mon manteau avoit été pris. Je le demandai premiérement à mon camarade, qui me dit qu'il ne s'amusoit point à ces sortes de jeux. Je m'adressai ensuite à l'hôte, qui d'abord eut recours aux sermens, pour me persuader qu'il n'avoit aucune part au vol dont je lui parlois; là-dessus je me mis à chercher mon manteau dans la maison; je la parcourus depuis le bas jusqu'en haut, sans oublier le moindre endroit qui pouvoit le receler; j'accusois de ce larcin dans le fond de mon ame notre hôte, dont la seule physionomie justifioit mon accusation.

J'entrai par hasard dans une arriere-cour, dont je n'ouvris pas sans peine la porte, & là j'apperçus des objets qui détournerent pour quelques instans ma pensée de mon manteau; je vis sur le pavé une grande marre de sang fraîchement répandu, & à côté la peau d'un jeune mulet étendue avec les quatre pieds qui y tenoient encore, aussi-bien que les oreilles & la tête qu'on avoit ouverte, pour en tirer la cervelle & couper la langue; je considérai ce spectacle, non sans horreur, & je dis en moi-même: Voilà donc la dépouille de notre excellent veau; il est juste que

mon compagnon la voie de ſes propres yeux ; il y a pour le moins autant d'intérêt que moi : j'allai vîte à l'écurie retrouver l'ânier, à qui je dis tout bas que je voulois lui faire voir quelque choſe qui en valoit bien la peine ; il me ſuivit ; je le menai à l'arriere-cour, où lui montrant les reſtes des deux bons repas que nous avions faits : Hé bien, mon ami, lui dis-je, que penſez-vous de tout ceci ? Eſt-ce que je ne me nourris que de craquelins & d'œufs frais ? Contemplez avec volupté ce veau délicat, dont l'hôte nous a fait ces ragoûts que vous avez trouvé ſi friands. Voyez de quoi cet habile cuiſinier nous a régalés.

Le bon ânier demeura ſi honteux, qu'il ne put me répondre ; c'eſt donc là, pourſuivis-je, cet homme de bien qui ne vend pas des chats pour des lievres, ni des brebis pour des agneaux, mais qui ne ſe fait pas un ſcrupule de nous donner du mulet pour du veau ; mon compagnon triſte & rêveur regagna l'écurie, & moi je cherchai l'hôte pour lui parler vigoureuſement ; je m'imaginois, que pour l'obliger à me reſtituer mon manteau, je n'avois qu'à lui faire connoître que j'avois tout découvert, & le menacer d'en avertir la juſtice :

comme en effet, il est défendu par une loi expresse, & sous de grosses peines en Andalousie, d'avoir chez soi de pareilles bêtes, & de faire couvrir les jumens par des ânes. Il se soucioit fort peu d'observer cette loi, ayant eu depuis huit jours un mulet d'un âne & d'une petite jument galicienne, qu'il mettoit sur leur bonne foi dans la même écurie : il s'étoit imaginé qu'il pouvoit impunément le présenter pour du veau à des passagers, qui d'ordinaire ne manquent pas d'appétit.

Je le rencontrai dans la cour auprès du puits, où il s'occupoit à laver une piece du veau supposé ; il la cacha si-tôt qu'il m'apperçut ; je l'abordai d'un air d'assurance, & lui dis d'un ton ferme de me rendre mon manteau, ou bien que j'irois me plaindre à la justice. A ces mots, qui ne l'épouvanterent point, il me regarda d'un œil méprisant, m'appella petit fat, & me dit qu'il me donneroit le fouet.

Je fus moins sensible à la perte de mon manteau qu'à la maniere dont il me traitoit ; je m'abandonnai à mon ressentiment ; & sans avoir égard à l'inégalité de nos forces, je lui répondis qu'il n'étoit qu'un voleur & qu'un frippon, que je le défiois d'oser mettre la main

ſur moi. Il parut piqué de ma réponſe, & s'avança comme pour me maltraiter ; mais ſans attendre ce géant ; car c'en étoit un par rapport à moi, je lui jettai à la tête une pierre que j'avois ramaſſée : par bonheur pour lui, elle ne fit que friſer ſes oreilles. Alors, au lieu de me venir joindre pour m'accabler du poids de ſon corps, il courut à ſa chambre, d'où il revint un inſtant après avec une longue épée nue à la main. Loin de fuir devant ce Matamore, je me mis à l'apoſtropher dans des termes injurieux, juſqu'a le traiter de lâche & de poltron, qui n'avoit pas honte de ſe ſervir d'une rapiere contre un enfant qui n'avoit point d'autres armes que des pierres pour ſe défendre.

Au bruit de mon apoſtrophe, les valets & les ſervantes accoururent, & furent tout effrayés de voir leur maître armé d'une épée ; d'un autre côté, mon camarade irrité contre le fripon auquel il en vouloit pour les ragoûts déteſtables qu'il lui avoit fait manger, vint à mon ſecours avec une fourche ; de ſorte que l'ânier & moi, d'une part ; l'hôte, ſa femme, ſes enfans & ſes domeſtiques, de l'autre, nous faiſions un vacarme de tous les diables. On eût dit de dehors qu'indubitablement il ſe paſſoit une ſanglante

glante ſcene dans l'hôtellerie ; tous les voiſins en ſont en peine ; tout le monde accourt ; on frappe à la porte qui étoit encore fermée ; on l'enfonce pour être plutôt au fait de cet effroyable bruit qu'on entend ; une troupe de gens de juſtice paroît, des archers, des greffiers & des alcaldes : car, pour les péchés des habitans, il y avoit deux juges dans la ville de Cantillana.

Ces alcaldes ne furent pas plutôt dans la maiſon avec toute leur ſéquelle, que chacun d'eux prétendit que la connoiſſance de cette affaire lui appartenoit ; ce qui forma deux partis. Les greffiers & les archers ſe diviſerent auſſi ſelon leurs divers intérêts, & leur partage ſur la compétence excita une furieuſe diſpute entr'eux. Nouvelle guerre, nouveau bruit ; on ne s'entend plus ; voilà les Juges & les Greffiers qui s'échauffent les uns contre les autres ; ils ſe font des reproches, ſe diſent d'horribles vérités ; ils en viennent aux injures, & des injures ils en ſeroient peut-être venus aux mains, ſi quelques honnêtes bourgeois de la ville, qui étoient entrés avec eux dans l'hôtellerie, pour ſavoir de quoi il s'agiſſoit, ne ſe fuſſent entremis pour les accorder : ce qui ayant été fait, Dieu ſait comment, il

ne fut plus queſtion que de notre querelle. On débuta, comme de raiſon, par me ſaiſir : c'eſt toujours par l'endroit le plus foible que la corde ſe rompt. J'étois un étranger ſans appui & ſans connoiſſance ; la juſtice ne pouvoit manquer de commencer par moi.

Il faut pourtant que je rende juſtice à ces alcaldes ; ils voulurent bien m'entendre avant que de me faire empriſonner ; je leur contai tout naturellement le ſujet de mon démêlé avec l'hôte pour mon manteau ; enſuite les ayant tirés à part, j'ajoutai à cette hiſtoire celle du mulet ; je leurs dis qu'ils trouveroient encore la peau de cet animal dans l'arriere-cour, & quelques morceaux en étuvée dans la cuiſine. Sur ce dernier article de ma dépoſition, les juges laiſſerent là mon manteau, pour courir à l'arriere-cour, apres avoir, par proviſion, fait arrêter l'hôte, qui n'en fit que rire, s'imaginant que c'étoit au ſujet du manteau, que perſonne ne lui avoit vu prendre ; mais lorſqu'on lui produiſit la peau du mulet avec toutes les autres pieces juſtificatives, il devint pâle comme un criminel confondu, & dans l'interrogatoire qu'on lui fit ſubir, il en dit plus qu'on ne lui en demandoit; il ne marqua de la fermeté que ſur mon

manteau. Le scélérat, par un esprit de vengeance, ne voulut jamais convenir qu'il l'eût volé.

Les alcaldes envoyerent ce misérable en prison; ce qui me causa quelque joie au milieu de mes peines : je dis au milieu, car je n'étois pas encore au bout. Les greffiers, gens aussi humains que désintéressés, jugeant que j'étois un garçon de famille, & que je pouvois avoir un pere riche, conseillerent chrétiennement aux juges de me faire arrêter aussi à tout hasard; ce conseil, qui se trouva fort du goût des alcaldes, alloit être suivi, si les bourgeois qui étoient présens ne se fussent opposés à une si grande injustice, en disant tout haut, que si cela s'exécutoit, le battu paieroit l'amende. Les murmures de ces honnêtes gens l'emporterent pour le coup sur la bonne volonté des officiers de justice, qui me firent grace par politique.

D'une autre part, l'ânier, triste témoin de tout ce qui se passoit, & mourant de peur qu'on ne se saisît de ses ânes & de lui, me dit à l'oreille de nous éloigner promptement de ce pays de bénédiction, où le moindre malheur qui pouvoit arriver à un homme de bien, étoit de perdre son manteau;

j'approuvai fort ſon avis, nous montâmes à la hâte ſur nos bêtes ; & nous ſortîmes de l'hôtellerie.

CHAPITRE V.

Il arrive un nouveau malheur à Guſman & à l'Anier

Nous avions tant d'envie d'être hors de la ville, que nous commençâmes à donner du talon à nos ânes, qui ſervirent bien notre impatience ; il ſembloit qu'à notre exemple ils euſſent pris en averſion cette hôtellerie, & qu'ils craigniſſent d'y laiſſer leur peau : mais quand nous fumes dans la campagne, nous n'allâmes plus qu'au petit pas, tous deux gardant un profond ſilence, & chacun occupé de ſes penſées ; il faiſoit beau voir alors la contenance de mon ami l'ânier ; il n'avoit plus envie de rire, depuis qu'il avoit vu la dépouille du mulet ; il n'étoit nullement tenté de me railler ſur nos admirables repas ; il craignoit trop les reparties que j'aurois pu lui faire ; il avoit mangé ſix fois plus que moi de l'andouille & de la cervelle ;

& pour le ragoût du matin, il l'avoit encore tout entier dans le ventre : enfin j'aurois eu de quoi triompher, s'il se fut avisé de vouloir plaisanter : mais il étoit bien éloigné d'y penser.

S'il avoit sujet de rêver désagréablement, je n'étois pas plus satisfait des images qui venoient s'offrir à mon esprit. O ciel ! disois-je, quelle étoile malheureuse m'a tiré de la maison de ma mere ? A peine ai-je mis le pied dehors, que tout m'est devenu contraire; un malheur n'a fait que m'en présager un autre. Pour premier gîte, il m'a fallu coucher à la porte d'une chapelle, & cela sans souper; le lendemain j'ai dîné d'une omelette aux poussins, & l'on m'a régalé le soir de divers ragoûts de mulet travesti en veau; la nuit j'ai été dévoré de puces : heureusement, je n'en ai rien senti; aujourd'hui il n'a tenu qu'à moi de faire aussi bonne chere, & qui pis est, on m'a volé mon manteau : il ne me manquoit plus que d'aller en prison tenir compagnie au voleur, & il n'a pas tenu aux greffiers que cela ne me soit arrivé.

Toutes les fois que je pensois à ce vol, je soupirois amérement; son souvenir m'affligeoit plus que tout le reste : en effet, j'avois bien raison d'en être

touché : l'eſtomac peut ſe remettre d'un mauvais repas : une déſagréable nuit eſt réparée par une bonne : mais le moyen de réparer la perte d'un manteau, quand on a auſſi peu d'argent que j'en avois ; néanmoins, le mal étant ſans remede, je me réſolus à prendre patience ; j'avois oui-dire que la vie de l'homme étoit un mélange de bonheur & de malheur, de plaiſir & de peine. Si cela eſt, diſois-je, conſole-toi, Guſman, tu es ſur le point de trouver quelque bonne fortune, puiſque tu n'as éprouvé que des diſgraces depuis ton départ de Séville.

Plein d'une ſi douce eſpérance, je commençois à reprendre courage, lorſque deux hommes, qui avoient aſſez l'air de ce qu'ils étoient, & qui venoient derriere nous au grand trot ſur des mules, nous ayant atteints, me conſidérerent avec attention, comme des gens qui cherchoient quelqu'un qui me reſſembloit : leur figure toute ſeule n'étoit que trop capable de me troubler ; jamais la Sainte-Hermandad, dont ils avoient l'honneur d'etre membres, n'a peut-être eu des confreres d'une mine plus effroyable. Je leur parus ſurpris, & même un peu effrayé de ce qu'ils me regardoient entre deux yeux. Il ne leur en fallut pas davantage pour ſauter a

terre ; en même-tems ils vinrent fondre sur moi l'un & l'autre ; ils me jetterent à coups de poing de mon âne en bas ; puis me saisissant par un bras, l'un des deux me dit d'un ton d'archer : Ah ! te voilà, fripon de voleur ! nous te tenons enfin. Allons, petit misérable, rends cet argent, rends ces pierreries, ou bien nous te pendrons tout-à-l'heure à cet arbre que tu vois à deux pas d'ici. A ces mots, quelque chose que je pusse dire pour ma défense, ils se mirent à me houspiller & à me souffleter de maniere qu'un soufflet n'attendoit pas l'autre.

Le trop charitable ânier, touché de compassion de me voir traiter si cruellement, voulut représenter à ces furieux, que sans doute ils se méprenoient. Il fut fort mal payé de sa remontrance, ils lui tomberent sur le corps ; & quand ils furent las de le battre, ils lui dirent qu'il étoit mon receleur, & l'arrêterent avec tous ses ânes, en lui demandant où il avoit mis cet argent & ces pierreries : comme il ne pouvoit leur répondre autre chose, sinon qu'il ignoroit de quel argent & de quelles pierreries ils nous parloient, ce fut un nouvel orage de coups de bâton qui creva sur lui. Je confesse ici ma

mauvaise inclination ; je ressentis une maligne joie en voyant maltraiter ainsi ce pauvre diable, à qui je portois guignon ; je m'imaginois que c'étoit à lui que je devois imputer la perte de mon manteau & notre horrible souper. Après qu'ils nous eurent bien étrillés, il nous fouillerent exactement ; & ne trouvant pas ce qu'ils cherchoient, ils nous lierent les mains avec des cordes, dans le dessein de nous mener en lesse à Séville. Nous étions déja tous deux attachés comme des lévriers, lorsque celui des archers qui m'avoit lié les mains, dit avec surprise à son compagnon : Hola, ho, camarade, nous faisons les choses avec bien de la précipitation ; je crois, Dieu me pardonne, que nous nous sommes trompés. Le drole que nous poursuivons n'a point de pouce à la main gauche, & il ne manque pas un doigt à celui-ci ; l'autre archer sur cela s'avisa de tirer de sa poche leurs instructions, & de les lire à haute voix. Le voleur après lequel ils couroient, y étoit peint d'une façon qui ne s'accordoit point avec ma figure. Outre qu'il y étoit marqué qu'il lui manquoit un pouce, il étoit dit qu'il avoit dix-neuf à vingt ans & des cheveux noirs & longs qui lui tomboient sur le dos en queue de cheval ; au lieu

qu'on ne pouvoit me donner tout au plus que quatorze ans, & que j'avois des cheveux très-courts, roux & crêpés; ils virent bien qu'ils avoient fait un *qui-pro-quo*; ils nous délierent, prirent pour leurs vacations quelques réaux que l'ânier avoit dans sa poche, nous firent des excuses en nous riant au nez, & remonterent sur leurs mules, laissant les battus tout roués de coups, principalement mon ami l'ânier, dont les épaules épaisses & robustes avoient été moins ménagées que les miennes : en récompense, j'avois la bouche pleine de sang, & les dents ébranlées des coups de poing que j'avois reçus.

Cela ne nous empêcha pourtant pas de nous remettre sur nos ânes & de continuer notre route; mais aussi tristement que tu le pourrois faire dans une semblable conjoncture. Quand nous fûmes à un quart de lieue du village del Pedoso, nous apperçûmes & joignîmes nos deux ecclésiastiques, qui marchoient pas à pas en nous attendant.

Je leur appris le sujet de notre retardement : car dans l'état où étoit l'ânier, il n'avoit pas le courage de desserrer les dents. Les bons prêtres nous plaignirent fort; la derniere de nos aventures sur-tout leur parut la plus fâcheuse, &

donna occaſion à un de ces meſſieurs de dire : Dieu garde tout honnête homme de trois ſaintes qui ſont en Eſpagne ; ſavoir : la ſainte Inquiſition, la ſainte Hermandad & la ſainte Cruzada. Dieu préſerve un innocent particuliérement de la ſainte Hermandad. Il y a encore quelque eſpérance de juſtice avec les deux autres ; mais tout ce que je puis dire de celle-là : Bienheureux ſont ceux qui ne tombent point entre ſes mains.

L'eccléſiaſtique qui m'avoit régalé d'un ſermon le jour précédent, & qui ſe ſentoit une grande démangeaiſon de prêcher encore, fit adroitement rouler la converſation ſur les plaiſirs du monde, pour avoir occaſion de nous dire, qu'il n'y en a que de faux ſur la terre ; & que ſi l'on en vouloit trouver de véritables, il falloit les aller chercher au ciel : que toutes les fêtes même, où l'on ſe promettoit les plus grands plaiſirs, étoient toujours accompagnées ou ſuivies de quelques chagrins.

CHAPITRE VI.

Gusman se fait garçon d'un Maître d'Hôtellerie.

Sur la fin de ce beau discours, nous arrivâmes à Caçalla. Les bons prêtres & l'ânier poursuivirent leur chemin ; pour moi j'allai loger dans une des meilleures hôtelleries. L'on m'y donna bien a souper pour le reste de mon argent, & l'on me fit coucher dans un bon lit ; cependant, au lieu de dormir d'un sommeil profond, que les vapeurs des viandes & du vin me devoient procurer, j'eus une insomnie cruelle, & qui fut aussi longue que la nuit. L'état de mes affaires vint s'offrir à mon esprit, & lui présenter mille affligeantes images. Jusqu'ici, disois-je, j'ai bu, & j'ai mangé. Mais présentement ce n'est plus cela. On peut avec du pain supporter toutes les afflictions de la vie. Il est bon d'avoir un pere. Il est bon d'avoir une mere ; mais il vaut encore mieux avoir de quoi manger.

Je voyois déja la nécessité avec son visage d'excommunié, & elle me faisoit peur. J'aurois volontiers pris le parti de

n'aller pas plus avant, & de retourner à Séville, ſi je n'euſſe conſidéré que l'argent ne me marquoit pas moins pour réparer ma ſottiſe, que pour la pouſſer plus loin. Je reſſemblois a un pauvre chien étranger, qui, ſe trouvant au milieu d'une rue, voit devant & derriere lui pluſieurs dogues qui aboient après lui. De plus, quelle honte ne m'imaginois-je point que ce ſeroit pour moi de paroître comme un miſérable chez ma mere, après en être ſorti avec tant de réſolution. La perte de mon manteau entroit auſſi dans mes réflexions. Il me ſembloit qu'elle donneroit un nouveau ridicule à mon retour. Cette derniere conſidération acheva de m'ôter l'envie de reprendre la route de Séville.

D'un autre côté encore, il me fâchoit fort de m'arrêter en ſi beau chemin; & le point d'honneur enfin l'emporta. Je me déterminai a pourſuivre mon voyage, en m'abandonnant à la providence. Je me mis en fantaiſie d'aller droit à Madrid, ſéjour ordinaire de nos monarques, pour y voir un peu la cour, que j'avois oui dire être très-brillante par le grand nombre de ſeigneurs qui la compoſoient, & ſur-tout par la préſence d'un jeune Roi nouvellement marié. Cela me paroiſſoit mériter ma curioſité.

Il me vint même là-dessus de belles idées. Je bâtis des châteaux sur le sable. Je me flattai qu'un garçon de mon air & de ma figure seroit bientôt remarqué dans ce pays-là ; qu'il s'y feroit des amis, & ne manqueroit pas de bonnes fortunes, La tête échauffée de ces visions flatteuses, j'avois peu d'envie de dormir, & j'attendis le jour avec impatience pour partir. Mais à peine fut-il venu, à peine eus-je pris le chemin de Madrid, que toutes mes agréables chimeres s'évanouirent. Il ne me resta plus devant les yeux qu'une longue & pénible traite à faire.

Je ne laissai pas de me dire pour m'encourager : Allons, Seigneur Gusman, songez que vous êtes embarqué. Contre fortune bon cœur, mon ami. Au lieu d'avoir sur vos épaules un manteau qui ne feroit que vous embarrasser dans cette saison, vous avez à la main un bâton qui vous aide à marcher. Je passai la journée entiere sans manger, & la nuit je m'étendis sur l'herbe au pied d'un gros arbre qui me couvroit de ses feuilles. J'étois si las, que je m'endormis dans cet endroit, & ne me réveillai qu'au lever du soleil. Je sentis alors que j'aurois fort bien déjeûné, si j'eusse eu quelques provisions ; mais n'ayant pas seulement un morceau de pain bis, il fallut

me remettre en marche à jeun, avec un appétit qui croiſſoit de moment en moment. Vers le midi, ma faim devint telle, que je ne pouvois plus avancer, tant j'étois foible. Mon ventre avoit beau crier famine, mes jambes ne le portoient qu'à regret.

Heureuſement il paſſa près de moi deux hommes qui avoient l'air d'être de riches marchands. Ils étoient montés ſur des mules qui alloient le grand pas. A cette vue, le courage me revint. Dieu ſoit loué, dis-je en moi-même : voici des cavaliers qui ont bien la mine de me défrayer aujourd'hui. Suivons-les ; l'eſpérance de faire un bon repas à leurs dépens, m'inſpire une nouvelle vigueur.

Effectivement, un dîner étoit alors pour moi une affaire très-importante. Auſſi je les ſuivis de ſi près, que j'arrivai en même-tems qu'eux à l'hôtellerie où ils s'arrêterent. J'avois un viſage de défunt. Je me mis en devoir de leur rendre ſervice. Je m'empreſſai à tenir la bride de leurs mules, pendant qu'ils en deſcendoient, & m'offris à porter dans leur chambre leurs valiſes avec un grand ſac où étoient leurs vivres. Mais ſoit que mon empreſſement leur devînt ſuſpect, ſoit qu'ils fuſſent naturellement bruſques ou défians, dès que je mis la main

fur le fac, l'un des deux me cria d'une voix à me faire trembler : A quartier, l'ami, à quartier. A ces paroles terribles, je demeurai tout interdit. J'en conçus pour mon eftomac un préfage funefte. Cela toutefois ne me rebuta point. Je marchai derriere eux jufqu'à leur chambre d'un air humble, & le chapeau à la main. Ils avoient, fuivant l'ufage d'Efpagne, apporté avec eux de bonnes provifions. Je vis tirer du fac une épaule de mouton rôti, un morceau de jambon, avec du pain & du vin. Ce qui ne faifoit qu'irriter l'envie que j'avois de les fervir pour capter leur bienveillance. Je m'avançai, & pris un verre dans le deffein de le rincer; mais l'autre marchand qui n'avoit point parlé, me l'arracha des mains, en me difant encore plus brufquement que fon camarade : Non, non, laiffe là ce verre. Nous n'avons pas befoin d'un ferviteur comme toi.

O traîtres, dis-je alors! ennemis de Dieu & du genre-humain! cœurs impitoyables! Je m'apperçois que je me fuis vainement mis hors d'haleine pour vous fuivre jufqu'ici. Je m'obftinai pourtant à ne me pas éloigner d'eux. J'efpérai qu'ils pourroient devenir plus charitables, quand ils feroient bien faouls; & qu'ils me jetteroient par compaffion un

os à ronger, un morceau de pain, enfin quelque chose à mettre sous la dent. Je me trompai. Rien ne vint. Ils mangerent sans daigner me regarder seulement. J'avois beau les dévorer des yeux, cela ne me rassasioit point. Pour comble d'affliction, je remarquai que ces inhumains renfermerent dans leur sac tous les restes de leur dîner, jusqu'à un morceau de pain, avec quoi ils s'en allerent. Quelle barbarie! Quel spectacle pour un homme que la faim réduisoit aux abois. J'allois expirer de douleur & d'inanition, lorsqu'il entra dans la même chambre un religieux de Saint François.

A cette vue, je ne conçus pas une fort grande espérance d'être soulagé. Quel secours pouvois-je attendre d'un pauvre moine qui voyageoit à pied? d'un mendiant qui paroissoit avoir besoin lui-même qu'on l'assistât? Il suoit à grosses gouttes, & avoit l'air d'être fort fatigué. Cependant il portoit une besace, qu'il posa sur la table, & que je considérai avec beaucoup d'attention. J'en aurois pris sur l'autel. Elle me fit venir l'eau à la bouche, avant même que je susse ce qu'il y avoit dedans. Quand sa révérence en tira sa provision, qui consistoit en un assez grand

pain blanc, avec un morceau de salé qui m'auroit fait envie, même chez ma mere, j'attachai mes regards dessus, & demeurai la bouche ouverte de ravissement. J'aurois bien voulu être son petit frere. Je croyois avoir dans la gorge chaque morceau qu'il avaloit.

Il jetta les yeux sur moi par hasard pendant qu'il mangeoit, & remarquant que j'avois un visage parlant : Vive Dieu, s'écria-t-il, animé d'une sainte ardeur, approche, mon enfant, je ne te laisserai pas languir dans la nécessité où je te vois; quand je n'aurois qu'un morceau de pain, il seroit à toi. Tiens, mon fils, ajouta-t-il, en me donnant la moitié de son pain & de sa viande, prends un peu de nourriture, je serois indigne de vivre, si je ne te secourois pas.

O providence, qui fais subsister des bêtes dans la pierre même, ta bonté divine a soin de tout! A ce beau trait de charité, je prodiguai les bénédictions à ce bon pere, & commençai à lui montrer qu'il n'avoit pas mal jugé de mon air affamé. M'étant un peu remis l'estomac, je rendis graces au ciel d'une si heureuse rencontre. Qu'il m'eût été doux d'avoir une trentaine de lieues à faire avec ce religieux. Mon sort eût été digne d'en-

vie : mais pour mes péchés, il alloit à Séville, & nous nous quittâmes apres le dîner. Il eſt vrai qu'avant notre ſéparation, il remit la main dans ſa beſace & me donna encore la moitié d'un petit pain qui s'y trouva, pour partager avec moi, diſoit il, tout ce qu'il avoit. J'eus grand ſoin de ſerrer dans ma poche cette derniere piece de pain, après avoir mangé la premiere avec le morceau de ſalé; puis ayant bu de belle eau fraîche, comme j'en avois vu boire au charitable Cordelier, je repris gaiement le chemin de Madrid.

Je fis encore trois lieues ce jour-là, & j'arrivai avec la nuit à Campanario, gros village de la Caſtille nouvelle. J'entrai dans une hôtellerie, où faute de mieux je ſoupai du pain que j'avois dans ma poche. C'étoit la couchée des muletiers de Truxillo : il en vint pluſieurs ce ſoir-là; tous les lits furent pour ces honnêtes gens; l'hôte m'envoya gîter au grenier, où je montai très-docilement, n'étant pas en état de faire le difficile. Je m'étendis ſur la paille & dormis tranquillement juſqu'au jour; je me levai légérement en homme qui n'avoit point l'eſtomac trop chargé; & j'étois hors de l'hôtellerie, quand le maudit hôte me vint incivilement ar-

rêter pour me demander le paiement de mon gîte. Il s'agiſſoit de quatre maravedis; je ne les avois pas, & je me débattois pour m'échapper de ſes mains; mais il tenoit bien, & s'appercevant que mon habit étoit de bon drap, il ſe diſpoſoit à me l'ôter pour finir la diſpute; il regardoit déja cela comme une affaire faite; & il en ſeroit aiſément venu à bout, ſi par bonheur pour moi un muletier, qui étoit préſent, n'eût été touché de ma peine: Laiſſez-là ce petit garçon, dit-il à l'hôte, je paierai pour lui. On voit bien que c'eſt un jeune homme qui a quitté la maiſon de ſon pere ou celle de ſon maître. A ces mots, l'hôte me regarda, & me propoſa de le ſervir, en diſant qu'il avoit beſoin d'un valet dans ſon hôtellerie.

Dans un autre tems, une pareille propoſition m'eût paru ridicule; je m'en ſerois même offenſé: mais la miſere applanit les difficultés & leve les ſcrupules. Après y avoir rêvé quelques momens, l'idée de la faim me détermina; je répondis que je voulois bien. Cela étant, me dit-il, tu peux entrer dans cette maiſon, & je n'exige de toi que deux choſes; la premiere, que tu donnes de la paille & de l'orge aux perſonnes qui

t'en demanderont ; & la ſeconde, que tu m'en tiennes un bon & fidele compte. Je promis de m'acquitter de ce digne emploi le mieux qu'il me ſeroit poſſible. Après cette promeſſe, me voilà engagé d'une maniere à ne pouvoir plus m'en dédire.

Quelque dure que fût la ſervitude pour moi, qui étois accoutumé à me faire ſervir, je ne laiſſai pas d'abord d'être aſſez content de ma condition. Il paſſoit par-là peu de cavaliers dans la journée ; de ſorte que le plus ſouvent je ne faiſois que boire & manger juſqu'à la nuit, qui étoit le tems où les muletiers arrivoient. J'appris bientôt toutes les manœuvres qui ſe font dans les hôtelleries ; comment avec de l'eau bouillante on fait enfler l'orge d'un tiers, & de quelle façon il faut qu'on la meſure, pour que l'hôtellier y trouve ſon compte. Il ne fallut pas me montrer deux fois la revue des mangeoires ; j'en ſavois ôter un bon tiers de l'orge des paſſagers & des muletiers même qui nous confioient le ſoin de leurs montures. Mais lorſqu'il nous venoit de ces jeunes cavaliers, diſtingués par leurs mouſtaches & par leurs jarretieres, & qu'ils n'avoient point de valets, c'étoit à ceux-là à qui nous en donnions à garder. Nous courions d'a-

bord à eux pour les aider à descendre. Ces messieurs, pour la plupart, faisant les gens d'importance, ne daignoient pas seulement entrer dans l'écurie ; ils se contentoient de nous recommander leurs chevaux ou leurs mules. Aussi cette recommandation étoit si puissante, que nous menions ces pauvres bétes dans un endroit où il n'y avoit pas un brin de paille ni un grain d'orge. Nous les attachions au ratelier, où nous les laissions fort bien mâcher à vuide ; quelquefois pourtant par pitié, nous leur donnions un moment avant leur départ, une poignée d'orge pour leur faire la bonne bouche ; encore les poules & les cochons du logis en mangeoient-ils la moitié. La bourrique même quelquefois en attrapoit sa part.

Voilà de quelle maniere ces beaux cavaliers, qui s'en reposoient sur notre bonne foi, étoient servis ; & si nous leur faisions bien payer ce que leurs bêtes n'avoient point mangé, juge s'il leur en coûtoit bon pour leur propre dépense. Je triomphois quand c'étoit moi qui allois compter avec eux ; je leur disois : Il y a tant de reaux & tant de maravedis, & j'ajoutois à cela d'un air gracieux : *Y haga les buen provecho.* Compliment ordinaire qu'on fait à la fin des

comptes, & qui me valoit toujours quelque choſe. Tu t'imagines bien que nous demandions à ces paſſagers une fois plus qu'ils ne devoient, malgré les réglemens de police qu'il y avoit là-deſſus. C'étoit de quoi notre maître ne ſe ſoucioit guere ; quoiqu'ils fuſſent affichés en divers endroits de la maiſon, il ſuffiſoit de les avoir, & d'en payer exactement les droits à l'alcalde & au greffier, pour être diſpenſé de les obſerver.

Les habiles voyageurs qui n'ignoroient pas cette pratique, donnoient, ſans dire mot, ce qu'on leur demandoit ; mais ceux qui n'en étoient pas inſtruits, s'aviſoient ſouvent de faire du bruit & de vouloir compter avec l'hôte. Alors ils tomboient de fievre en chaud-mal ; notre maître, en faiſant un nouveau compte, augmentoit, de peur de ſe méprendre, le prix de chaque choſe ; & quand une fois il avoit taxé l'écot à une certaine ſomme, c'étoit une ſentence ſans appel, il falloit délier la bourſe. Malheur à un paſſager qui, croyant tirer meilleur parti des hôteliers d'Eſpagne, les menace & fait le méchant avec eux. Comme ils ſont preſque tous officiers de la ſainte Hermandad, ils le font arrêter au premier bourg ou village par où il doit paſſer ; ils l'accuſent

d'avoir eu deſſein de brûler leur maiſon, de les avoir frappés, ou d'avoir violé leurs femmes ou leurs filles, & il eſt trop heureux quand il peut ſortir d'affaire en payant doublement ſon écot & en demandant pardon à ſon hôte.

Nous avions auſſi dans notre hôtellerie de jolies ſervantes; mais il étoit dangereux de s'y amuſer. Il étoit bon encore d'avoir l'eſprit préſent, quand on ſortoit de cette maiſon; car tout ce qu'on y pouvoit oublier, étoit autant de perdu. Que de friponneries! Que d'infamies! Que de méchancetés ſe commettent dans ces lieux-là! L'on n'y craint nullement Dieu, & l'on s'y accommode avec les gens de juſtice. Dès qu'on eſt hôtelier, il ſemble qu'on ait permiſſion de tout faire, & un pouvoir abſolu ſur le bien, ainſi que ſur la perſonne de ceux qui ſont obligés de s'y arrêter.

CHAPITRE VII.

Il ſe dégoûte de ſa condition, abandonne l'Hôte & l'Hôtellerie, & ſe rend à Madrid, où il s'aſſocie avec des Gueux.

OUTRE que j'avois l'eſprit trop volage pour aimer long-tems la même vie, je ne trouvois pas celle que je menois convenable à un homme qui n'étoit ſorti de la maiſon maternelle que pour voir le monde. De plus, un valet d'hôtellerie me paroiſſoit au deſſous même d'un valet d'aveugle. D'ailleurs il paſſoit tous les jours devant notre porte des garçons de ma taille & de mon âge. Ils demandoient la paſſade, puis ils continuoient leur chemin d'un air gai. Cela me fit honte un jour. Comment, diſois-je, faudra-t-il donc que la crainte de manquer de pain me retienne ici toujours, pendant que ces jeunes gens, qui n'ont pas plus de force que moi, s'expoſent courageuſement à ſouffrir la faim & la ſoif? J'ai peut-être autant d'eſprit qu'eux, & je ne dois pas avoir moins de cœur. Ces réflexions

réflexions m'inspirerent du courage, & montrant les dents à la mauvaise fortune, je repris la route de Madrid, après avoir demandé mon congé à mon maître, qui me donna trois réaux pour les services que je lui avois rendus.

Avec cet argent & le peu que j'avois reçu de la libéralité des passagers, je ne laissai pas d'avancer chemin jusqu'au fameux pont d'Arcolis sur le Tage, d'où je poursuivis ma route en faisant comme les autres, je veux dire en tendant la main dans les villages & aux cavaliers que je rencontrois; mais la récolte avoit été si mauvaise cette année-là, que le monde faisoit peu de charités. Je vendis mon habit, de sorte que j'étois dans un fort bel équipage quand j'arrivai à cette célebre capitale de l'Espagne. Je n'avois plus que le haut-de-chausses avec une chemise noire & déchirée, une paire de bas pleins de trous, & des souliers qui avoient pour semelles la plante de mes pieds. J'avois plus l'air d'un échapé des galeres, que d'un enfant de famille. Aussi ce fut inutilement que je cherchai à me mettre au service de quelque personne de qualité; ce qui étoit alors la plus haute fortune à laquelle je pusse aspirer. Avec un misérable habillement qui ne prévenoit point en ma faveur, j'avois

la mine si fripponne, qu'il falloit être bien hardi pour se résoudre à me prendre. On ne pouvoit me regarder attentivement, sans dire en soi-même : voila un drôle qui fera quelque bon coup dès qu'il en trouvera l'occasion ; enfin, voyant que ma figure étoit telle, qu'on ne vouloit de moi dans aucune maison, ni pour page, ni pour laquais, pas même pour marmiton, je tournai les yeux vers une troupe de gueux que j'apperçus a la porte d'une église. Je me mis à les considérer ; ils me parurent si frais & si gaillards, que je crus ne pouvoir mieux faire que de m'enrôler dans leur compagnie. Je me joignis donc à eux, & ils me reçurent comme un sujet dont l'air & l'équipage n'étoient pas indignes de leur société.

Avant que d'arriver à Madrid, j'avois eu la précaution de laisser en chemin la honte, comme une charge trop pesante pour un homme à pied. Si je n'eusse pas encore été défait de cette cruelle ennemie de la faim, je n'aurois pas manqué de la perdre bientôt avec de si honnêtes gens, qui étoient tous des oiseaux de proie fort adroits. Je les suivois par-tout & leur servois d'assistant, en attendant que j'eusse assez d'expérience pour contribuer à faire bouillir leur marmite, qui ne se ren-

versoit jamais. Ils avoient deux fois le jour une copieuse soupe dont j'étois sûr de manger ma part, pourvu que je me rendisse ponctuellement aux heures du dîner & du souper, autrement serviteur au festin, je n'aurois plus trouvé que la terrine.

Après le repas nous nous divertissions à jouer ; j'appris le quinze, le trente & un, le quinola & la prime, avec mille tours de cartes. J'avois des dispositions si heureuses, que je profitois à vue d'œil sous ces excellens maîtres. Je sentois que mon esprit devenoit plus subtil & plus rusé de jour en jour. Tout petit que j'étois, je voulus imiter ceux de mes confreres qui, de peur d'être châtiés comme vagabonds, alloient dans les marchés avec des cabas, pour s'offrir à porter les provisions que les bourgeois y achetoient. Cette occupation me parut un peu rude dans les commencemens ; mais je m'y accoutumai si bien dans la suite, que je ne trouvois point de sort plus doux que le mien. L'agréable chose, disois-je, que d'avoir office & bénéfice, sans être obligé d'employer le fil & l'aiguille, le manteau & le villebrequin; de n'avoir besoin pour subsister que d'un cabas & d'un peu d'industrie ! La vie d'un gueux est un morceau sans os, un enchaîne-

ment de plaiſirs, un emploi exempt de chagrins. Que mes parens étoient inſenſés de ſe donner tant de peines pour vivre miſérablement! Dans combien d'embarras ſe ſont-ils jettés pour ſoutenir leur commerce & leur réputation! O ſot honneur du monde, tu n'es qu'un peſant fardeau pour les fous qui veulent ſe charger de toi!

Je portois un jour dans mon cabas un quartier de mouton que venoit d'acheter un honnête cordonnier qui marchoit devant moi; j'apperçus à mes pieds dans la rue un papier que je ramaſſai; c'étoient de vieux couplets de chanſons; je me mis à les lire, & à les chanter tout bas. Le cordonnier ſurpris de m'entendre, me dit, en ſouriant: Comment donc, petit mal-peigné, tu ſais lire? Et encore mieux écrire, lui répondis-je? Eſt-il poſſible, répliqua-t-il d'un air ſérieux? Vive Dieu, mon ami, ſi tu voulois m'apprendre à ſigner ſeulement mon nom, je te paierai bien. Je lui demandai à quoi lui pourroit ſervir ſa ſignature toute ſeule; & il me dit, qu'ayant obtenu un emploi par le crédit d'un certain perſonnage qu'il me nomma, & dont il chauſſoit pour rien toute la maiſon, il étoit bien aiſe, quand l'occaſion ſe préſenteroit de mettre ſon nom, de

n'avoir pas la honte d'être obligé de déclarer qu'il ne savoit pas signer.

Aussi-tôt que nous fûmes arrivés chez lui, on nous apporta, par son ordre, du papier & de l'encre. Je commençai à trancher du maître écrivain ; je montrai à mon écolier à tenir la plume, & lui conduisant la main, je lui fis tant de fois former les lettres qui composoient son nom, qu'il crut déja posséder les élémens de l'art d'écrire. Après qu'il eut barbouillé cinq ou six feuilles de papier, il fut si content de moi, qu'il me fit essayer une paire de souliers neufs qui sembloient avoir été faits pour moi, & qu'il me laissa. Je pris ensuite congé de lui, en l'assurant que toutes les fois qu'il me faudroit des souliers, je viendrois lui donner de nouvelles leçons pour perfectionner son écriture.

CHAPITRE VIII.

Il s'engage au ſervice d'un cuiſinier.

J'ETOIS fort ſatisfait de ce nouveau genre de vie ; je jouiſſois de la liberté ſi deſirée de tant de monde, ſi vantée par les philoſophes, & tant de fois chantée par les poëtes. Je poſſédois ce précieux tréſor qui eſt préférable a l'or & à l'argent : mais, par malheur, je ne le conſervai pas long-tems ; un traître de cuiſinier me l'enleva bientôt. Ce cuiſinier étoit de mes chalans ; il m'avoit ſouvent employé. Mon ami, me dit-il un jour, tu m'as plû ; je veux faire ta fortune ; quitte la fainéantiſe, & viens remplir une place de marmiton chez le ſeigneur que je ſers ; je t'apprendrai par amitié la cuiſine, & te mettrai en état de devenir cuiſinier du Roi même. En tout cas, le moindre fruit que tu puiſſes recueillir de ce bel art, c'eſt de t'en retourner riche dans ton pays. En un mot, il m'enjolla ſi bien par ſes beaux diſcours, que j'acceptai la propoſition.

Il me mena donc à l'hôtel du ſeigneur qu'il ſervoit, & là je pris mes grades

& le bonnet de marmiton, c'eſt-à-dire, un bonnet de nuit avec un tablier blanc, & l'on me donna d'abord du perſil à hacher, ce qui eſt comme l'alphabet de ceux qui viſent au doctorat de la cuiſine. Le cuiſinier mon maître étoit marié. Il avoit dans le voiſinage une maiſon où ſa femme demeuroit, & où nous allions coucher toutes les nuits; mais je paſſois preſque toute la journée à l'hôtel, où je m'attachois à rendre ſervice à tout le monde. Je me montrois ſi officieux & ſi rempli de bonne volonté, que tous les domeſtiques, tant mâles que femelles, conçurent de l'amitié pour moi. Chacun me chargeoit de quelque commiſſion, & je m'en acquittois avec tant d'exactitude, de ſecret & de fidélité, que je m'attirois de petits préſens des uns & des autres. Quant à la cuiſine, je faiſois mon devoir à ravir; & mon maître étoit ſi content de moi, qu'il diſoit ſouvent que j'étois né pour marcher ſur ſes traces.

Je conviens que je n'avois pas peu de peine à ſervir ſi bien; mais ſi cela me coûtoit, j'en étois aſſez récompenſé par les douceurs dont mes travaux étoient mêlés. Après la gueuſerie, qui, ſans contredit, eſt la premiere condition de la ſociété civile, je ne pouvois être mieux

que dans cette maiſon pour faire grand'-chere ; moi principalement qui avoit été nourri dans l'abondance, je me ſentois là dans mon élément. Il n'y avoit point de plat où je ne miſſe la main, point de ſauce dont je ne goûtaſſe, & je puis dire que mon maître faiſoit des ragoûts exquis. Que les traiteurs de S. Gilles, de S. Dominique, de la porte du Soleil, de la grande place & de la rue de Tolede me pardonnent, ſi je l'éleve au-deſſus d'eux, malgré la réputation qu'ils ſe ſont faite par leurs fricaſſées de foies gras, & par leurs tranches de jambon frit.

Mon bonheur auroit été parfait, ſi je ne me fuſſe point abandonné au jeu ; mais en voyant les pages & les laquais battre la carte toute la journée, je me ſentis tenter violemment de me mettre quelquefois de la partie, & je cédai enfin à la tentation. Je ne m'amuſois d'abord qu'un quart-d'heure, ou tout au plus une demi-heure à jouer avec eux ; puis m'abandonnant à cette maudite inclination, & ne pouvant la ſatisfaire pendant le jour autant que je l'aurois deſiré, je me dérobois la nuit de la maiſon de mon maître, ſitôt que je le croyois endormi, pour aller joindre à l'hôtel quelques domeſtiques de mon humeur, avec leſquels

je m'en donnois jusqu'au lever du soleil. Si le cuisinier eût été informé de ma conduite, il m'auroit sans doute étrillé de la bonne façon; mais personne ne vouloit l'en avertir, de peur de me faire de la peine. Cependant je perdis tout l'argent que j'avois amassé en faisant des commissions, sans perdre le goût du jeu. Au contraire, je n'en eus que plus d'envie de jouer, & cela me jetta dans la nécessité de voler pour avoir des fonds; ce que je n'avois point fait encore, quoique je susse bien qu'à commencer par mon maître, tout le monde à l'hôtel pilloit, & saisissoit tout ce qu'il pouvoit attrapper. Chacun y faisoit de son mieux. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les uns n'ignoroient pas ce que les autres faisoient, & que tous, par un intérêt commun, se gardoient le secret.

Quand je n'aurois pas été joueur, & que je n'eusse pas eu un penchant naturel à m'approprier le bien d'autrui, je me serois laissé corrompre par les mauvais exemples qu'ils me donnoient. Je commençai donc à hurler avec ces loups; je regardois, je furetois dans la maison, & tout ce que je pouvois prendre, sans qu'on s'en apperçût, étoit autant de rafflé : mais, par malheur pour moi, je

n'en avois pas plutôt fait de l'argent, que j'allois le perdre au jeu.

Outre l'hôtel où j'exerçois la ſubtilité de mes mains, & qui étoit comme une mer ouverte à tous les pêcheurs, j'avois encore la maiſon particuliere du cuiſinier, mon maître, laquelle, à la vérité, n'étoit qu'une petite riviere où l'on ne pouvoit pêcher de gros poiſſon. Je ne laiſſai pas toutefois d'y faire un jour un bon coup de filet. Le cuiſinier donna la collation à quelques-uns de ſes amis, tous gens gaillards, & nés pour la table. Ils mangerent des andouilles & des tranches de jambon qui les firent boire à triple meſure. Pendant ce tems-là, j'étois à l'hôtel, d'où, après avoir achevé ce que j'avois à faire dans la cuiſine, je revins au logis, pour voir ſi l'on n'y auroit pas beſoin de moi. Les convives étoient déja partis. Je trouvai la ſalle du feſtin encore échauffée & pleine de pouſſiere, le couvert ſur la table, & la terre jonchée de bouteilles vuides & caſſées pour la plupart. Le patron qu'on ne voyoit point, mais qui ſe faiſoit entendre, ronfloit ſur ſon lit d'une ſi grande force, que toute la maiſon en trembloit, & la patronne, qui ſe portoit auſſi bien que ſon mari, dormoit auprès de lui comme un ſabot.

Je considérai quelques momens les débris de cette débauche. Ensuite ayant jeté les yeux sur un gobelet d'argent qui étoit sur la table, il me prit envie de le voler. Je fis réflexion que personne ne m'avoit vu entrer, & que je pouvois sortir de même. Il ne m'en fallut pas davantage pour céder au desir qui me pressoit : Allons, monsieur le gobelet, dis-je tout bas, en le fourrant dans ma poche, vous paierez, s'il vous plaît, les pots cassés. J'enfilai aussi-tôt la porte, & après avoir mis en lieu de sûreté mon larcin, je retournai froidement à l'hôtel. Vers le soir, le cuisinier, après avoir cuvé son vin, arriva dans la cuisine avec une migraine qui le rendoit de si mauvaise humeur, qu'il me fit d'abord une querelle d'allemand. Il me gronda pour avoir fait un feu où il y avoit peut-être une bûche de trop. Je le laissai dire tout ce qu'il voulut sans lui répondre, & je l'accompagnai après le souper, lorsqu'il se retira chez lui. Il se coucha dès que nous fûmes au logis. Pour sa femme, elle s'étoit si bien reposée, qu'il ne sembloit pas qu'elle eût tenu tête à cinq ou six ivrognes. Elle avoit seulement l'air un peu triste & mortifié. Je lui en demandai la cause aussi effrontément que si je l'eusse igno-

rée. Elle m'apprit la perte du gobelet ; & me dit qu'elle s'affligeoit moins pour la conſéquence de l'argent, que pour le vacarme que ſon époux feroit, lorſqu'il viendroit à s'en appercevoir : qu'elle n'en ſeroit pas quitte pour des reproches, ayant affaire, comme il étoit vrai, à un brutal qui ne manqueroit pas de la rouer de coups.

Je la conſolai, non du mieux qu'il me fut poſſible, car perſonne ne le pouvoit ſi bien que moi, mais en lui repréſentant que le gobelet perdu n'étoit pas une piece ſi ſinguliere, qu'il ne s'en pût trouver une pareille à Madrid ; que la ville étoit bonne, & qu'il n'y avoit dès le lendemain matin qu'à faire emplette d'un autre gobelet a-peu-près de la même façon, & dire à ſon mari que c'étoit le même qu'elle avoit fait reblanchir, ou bien un neuf qu'elle avoit acheté en donnant avec le vieux quelques réaux de retour. La dame approuva l'invention, & je me chargeai du ſoin de la faire réuſſir. En effet, dès le jour ſuivant, je portai le gobelet volé dans un quartier éloigné du nôtre, & le donnai a blanchir à un orfévre, qui m'aſſura qu'il feroit en peu de tems ce que je demandois, & de maniere que le gobelet paroîtroit tout neuf.

J'allai

J'allai porter cette bonne nouvelle à ma maîtresse : Madame, lui dis-je, j'ai eu le bonheur de trouver chez un orféyre un gobelet qui ressemble parfaitement à celui qu'on vous a pris. Mais le marchand le veut vendre au dernier mot cinquante-six réaux, tant pour la matiere que pour la façon. La patronne impatiente d'avoir de quoi prévenir les coups qui la menaçoient, me compta cette somme sans balancer, & me donna même un demi-réal pour ma peine. Je lui portai sur la fin du jour ledit gobelet, qui lui parut si semblable à l'autre, qu'elle ne doutoit point, disoit-elle, que son époux n'y fût trompé.

L'argent qui me revint de cette aventure me remit en état de jouer sur nouveaux frais. C'étoit effectivement une assez belle ressource pour un marmiton; mais, hélas ! tous ces réaux allerent bientôt tomber dans le gouffre qui avoit englouti le produit de mes larcins précédens. Les gens avec qui je m'embarquois au jeu, en savoient plus long que moi, quoique j'eusse appris parmi les gueux à filer la carte, à faire de fausses coupes, & plusieurs autres tours de filous.

Il arriva dans ce tems-là qu'il y eut un festin à préparer, pour un prince

étranger qui étoit depuis peu à Madrid. C'étoit un dîner. La veille du jour de ce repas, le cuiſinier me mena de grand matin avec lui dans la cuiſine, où le pourvoyeur venoit de faire apporter les viandes deſtinées pour le feſtin. Mon maître & moi, pendant que nous étions ſeuls, nous commençâmes à mettre à part ce que nous jugions devoir nous appartenir pour nos menus droits. Nous remplîmes un grand ſac de longes de veau, de jambons, de langues de bœuf, & de toutes ſortes de volailles, & nous le cachâmes dans un endroit où il demeura toute la journée. Quand la nuit fut venue, il me le mit ſur les épaules, & m'ordonna de le porter ſecrétement chez lui. Ce que je ne fis pas ſans ſuer à groſſes gouttes, tant la charge étoit peſante. Je revins enſuite à la cuiſine, où il m'occupa juſqu'à minuit à plumer & à larder. Alors, me chargeant d'un ſecond ſac, dans lequel il y avoit quelques levrauts, des faiſans & des perdrix, il me dit : Tiens, Guſman, emporte encore cela au logis, & va te repoſer, mon ami. Tu diras à ma femme que je ne ſais quand je pourrai l'aller trouver. Le menteur ! Il ſavoit bien qu'il devoit paſſer la nuit à l'hôtel, où ſa préſence étoit néceſſaire, ayant des ordres à don-

ner à tant d'autres cuisiniers qui travailloient sous sa direction. Mais il étoit un peu jaloux, quoique sa femme fût assez laide, & il ne parloit ainsi que pour la tenir en respect. Il craignoit apparemment, qu'elle ne laissât remplir sa place par quelque bon voisin. Office que l'on rend quelquefois aux cuisiniers, comme aux autres maris absens.

Etant revenu dans notre maison, j'étalai dans une galerie toutes nos viandes, que je pendis à des clous le long du mur. Ce qui formoit une tapisserie très-agréable à la vue. Après cela, je songeai à prendre le repos dont j'avois besoin. Ma maîtresse qui couchoit dans une salle basse étoit déja au lit. Je montai dans mon appartement, qui étoit un grenier où il ne faisoit pas moins chaud la nuit que le jour, à cause que le soleil y donnoit depuis le matin jusqu'au soir. J'ôtai ma chemise pour être plus fraîchement, & je m'étendis tout nud sur mon grabat où je m'endormis. Mais mon sommeil, quoique des plus profonds, fut dissipé une heure après par un bruit épouvantable de chats qui se battoient à outrance, & il me sembla que la galerie leur servoit de champ de bataille. Cela m'inquiéta. Ce seroit bien

le diable, dis-je en moi même, ſi ces animaux hargneux en vouloient à notre tapiſſerie. Il faut que j'aille voir de quoi il s'agit, & quel peut-être le ſujet de leur différent. Là-deſſus me voilà debout; & ſans perdre un tems ſi cher à remettre ma chemiſe, je m'empreſſai à deſcendre dans la galerie; mais à peine eus-je poſé le pied ſur mon échelle, car je n'avois pas d'autre eſcalier, que mes yeux furent frappés d'une grande lumiere qui me ſurprit & m'arrêta tout court. Je tournai la tête pour découvrir la cauſe de cette clarté; je vis une figure toute nue comme la mienne, & ſi noire que je m'imaginai que c'étoit le diable. J'en treſſaillis de peur. Ce phantôme étoit ma maîtreſſe, qui, s'étant éveillée au bruit du combat des matous, venoit avec une lampe à la main au ſecours de nos faiſans & de nos perdrix. Comme elle s'étoit auſſi couchée *in puris naturalibus*, elle avoit, dans ſon empreſſement, négligé auſſi-bien que moi, de reprendre ſa chemiſe. Nous croyant l'un l'autre endormis, cette précaution nous avoit paru ſuperflue. Nous nous apperçûmes tous deux en même-tems. Si je la pris pour un démon, elle me prit de ſon côté pour un lutin. Je pouſſai un cri horrible. Elle y répondit

par un autre de la même force, & s'enfuit dans sa chambre avec effroi. Je voulus, à son exemple, regagner mon galetas; mais je glissai par malheur le long de l'échelle, & tombai dans la galerie si rudement, que je me fis quelques meurtrissures.

Je me relevai avec assez de peine, & cherchant à tâtons un endroit où je savois bien qu'il y avoit un petit fusil, de la mêche d'Allemagne, des allumettes & plusieurs bouts de chandelles, j'en allumai un, avec quoi je parcourus la galerie, pour voir si les combattans n'y étoient point encore. Mais nos cris les avoient épouvantés & mis en fuite. Nous voyant délivrés de nos ennemis, j'examinai toutes les pieces de notre tapisserie l'une après l'autre, & en ayant fait un exact examen, je trouvai que la bataille sanglante, dont le bruit nous avoit réveillés la Patronne & moi, venoit de se donner pour un levraut tout lardé, que les chats s'étoient disputés avec tant de rage, qu'il n'en restoit plus que les os.

Cela fut cause que je plaçai nos longes, nos faisans & nos perdrix de maniere que les croyant hors d'insulte, j'allai me recoucher. Mais je ne pus fermer l'œil. Outre que je me sentois in-

commodé de ma chûte, l'image de ma maîtreſſe s'offroit à mon eſprit à chaque inſtant. Je m'imaginois avoir encore devant les yeux ſa peau baſanée. L'effroyable créature, qu'une pareille femme toute nue! Enfin, le jour étant venu chaſſer les ombres d'une ſi déſagréable nuit, & devant être par ordre de mon maître de grand matin à la cuiſine, je me levai & m'habillai pour m'y rendre. D'abord que j'y fus arrivé, le cuiſinier me demanda des nouvelles de ſa femme & de ſa maiſon. Je lui dis que la Sénora ſe portoit à merveille, & que tout étoit chez lui en bon ordre. Je ne jugeai point à propos de lui parler du démêlé des matous, de peur qu'il ne s'avisât de m'imputer la triſte deſtinée du levraut, & de punir ma négligence.

C'étoit un beau tableau à voir que les préparatifs qui ſe faiſoient à l'hôtel pour régaler le Prince qu'on y attendoit, & les divers mouvemens, tant des gens occupés dans la cuiſine, que de ceux qui alloient & venoient. Il n'y avoit qu'à demander tout ce qu'on ſouhaitoit pour l'avoir, & c'eſt ce que tout le monde faiſoit fort librement. C'étoit une diſſipation de biens qu'on ne peut exprimer. Les proviſions fondoient, pour ainſi dire, à vue d'œil.

L'un disoit : donnez-moi du sucre pour les tourtes, & l'autre crioit : A moi, pour les tourtes, du sucre, & ainsi du reste. Il ne falloit seulement que changer un peu la façon de demander quelque chose pour l'obtenir deux ou trois fois. Nous appellions ces grands repas des Jubilés, comme si nous eussions cru gagner des indulgences en volant le Seigneur dont nous mangions le pain. Il est constant que la riviere débordoit alors de tous côtés, & que les poissons nageoient en grande eau. Pour moi, petit épervier, j'attendois pour jouer de la griffe, que les gros Milans eussent leurs serres pleines. Je sentis pourtant une si forte démangeaison dans les mains, que je ne pus me défendre de les mettre dans un panier d'œufs : & d'en glisser doucement dans ma poche une demi-douzaine.

Le malheur me suivoit encore ce jour-là. Mon maître remarqua cette action, & s'avisant à mes dépens de vouloir faire l'honnête homme & le serviteur zélé, pour jeter de la poudre aux yeux de plusieurs domestiques qui étoient présens, il vint à moi d'un air furieux, & me renversa par terre d'un coup de pied. Je tombai justement du côté de la poche où étoient mes œufs, qui se casserent

tous, & firent une omelette, qu'on vit bientôt couler le long de ma jambe, & qui fournit à la compagnie une occaſion de rire. Le cuiſinier ſeul garda ſon ſérieux, & joignant à l'affront qu'il m'avoit fait les injures & les reproches, il me dit qu'il m'apprendroit à voler dans l'hôtel d'un ſeigneur tel que celui qu'il ſervoit. Dans la fureur où j'étois contre ce traître de cuiſinier, je fus tenté de lui répondre, que perſonne en effet ne pouvoit mieux m'enſeigner cela que lui, & que ces œufs pour leſquels il me châtioit, venoient des poules qu'il m'avoit fait porter dans ſa maiſon le ſoir précédent. Mais je retins ma langue, & par-là j'évitai de nouveaux coups de pieds, qui n'auroient pas manqué d'être le prix d'une réponſe ſi cauſtique. Belle leçon pour toi, lecteur, ſi tu as le bonheur de t'en ſouvenir, quand tu auras envie de lâcher quelques bons mots qui pourroient avoir de mauvaiſes ſuites.

Malgré la confuſion que me cauſa ce triſte événement, je ne laiſſai pas de fourrer dans mes chauſſes deux perdrix, quatre cailles, & la moitié d'un faiſan rôti avec quelques ris de veau. Ce que je fis moins par intérêt que par gaillardiſe. Je ne voulois pas qu'on dît que j'avois été à la cour, ſans avoir vu le roi,

ou bien à la noce, sans avoir baisé la mariée. Le banquet fini, comme nous nous en retournions le soir au logis mon maître & moi, il me dit : Gusman, mon ami, ne sois plus fâché de ce qui s'est passé ce matin dans la cuisine. Oublie le coup que je t'ai donné. Il m'importoit plus que tu ne penses de te maltraiter. Je l'ai dû faire par politique. J'en étois mortifié dans le fond. Mais écoute, mon enfant, pour te consoler de cet accident, je t'acheterai demain une paire de souliers tout neufs. C'étoit une chose dont j'avois un très-grand besoin. Aussi devins-je si sensible à cette promesse, que je ne gardai plus aucun ressentiment contre lui. Cependant il ne tint pas sa parole. Un incident désagréable pour moi, & que je vais te dire, me priva de ce présent.

Ma maîtresse, ce soir-là, me fit très-mauvaise mine. Je jugeai que depuis l'aventure de la nuit derniere, elle m'avoit pris en aversion, & je ne me trompois point dans mes soupçons ; elle n'osoit soutenir mes regards, & il me sembloit qu'elle avoit un air honteux ; mais je suis sûr qu'elle étoit moins piquée de ce que j'avois vu ses secrets appas, que du bel éloge que j'en pouvois faire. Quoiqu'il en soit, je m'allai coucher sans me

mettre fort en peine de ſes ſentimens ; & dans la réſolution de vendre le jour ſuivant le gibier & les ris de veau que j'avois eſcamotés. Je me levai de ſi bon matin, que mon maître étoit encore au lit quand je ſortis. Je courus au marché, comptant que j'aurois tout le loiſir de me défaire de ma marchandiſe, & de me trouver à l'hôtel avant lui. Effectivement, auſſi-tôt que je fus arrivé dans la grande place, un vieil écuyer, que je maudis toutes les fois que j'y penſe, ſe préſenta pour acheter tout ce que j'avois à vendre. J'étois ſi preſſé que nous fûmes bientôt d'accord. Je convins de lui donner pour ſix réaux ce qu'il marchandoit, & je n'attendois que l'argent pour partir de là comme un daim. Mais autant que j'avois d'impatience & de vivacité, autant le viel écuyer montroit de flegme & de lenteur. Il fallut d'abord qu'il mit ſous ſon bras un petit regiſtre qu'il avoit à la main, avec un grand chapelet dont il étoit entortillé, puis il ôta ſes gants craſſeux pour les attacher à ſa ceinture ; enſuite ayant tiré ſes lunettes, il paſſa plus d'une demiheure à les nettoyer, pour mieux voir la monnoie qu'il me donneroit.

J'avois beau le prier de ſe dépêcher, & lui dire qu'une affaire importante

m'appelloit ailleurs, il étoit ſourd à ma priere. Combien employa-t-il de tems à délier ſa bourſe, & quelles pieces en tira-t-il l'une après l'autre ? Des quarts, des demi-quarts de réal, & même des maravedis; encore les miroit-il deux ou trois fois chacun, en me les comptant dans la main. Tout cela me faiſoit mourir : Ah! vieux Roquentin, diſois-je entre mes dents, chien de lambin, veux-tu donc me faire enrager ou m'amuſer ici juſqu'à ce que mon maître, qui déja ſe défie de moi, & qui peut-être me cherche par-tout, vienne me ſurprendre ?

C'eſt ce que je n'avois pas tort d'appréhender. Le cuiſinier m'avoit entendu le matin ſortir de chez lui; ma diligence lui avoit paru aſſez extraordinaire, & me ſoupçonnant d'avoir en tête quelque nouvelle eſpiéglerie, il s'étoit levé & habillé à la hâte pour ſe mettre à mes trouſſes; de ſorte qu'il ſe trouva derriere moi dans le moment que le vieil écuyer, après toutes ſes lenteurs, achevoit de me payer. Ho, ho! garçon, s'écria mon maître en me ſaiſiſſant la main & l'argent, quel marché faites-vous donc ici ? A ces mots, je demeurai plus ſot qu'un contrebandier qui ſe voit pris ſur le fait. Je ne répondis rien; j'eus

même la patience d'eſſuyer un coup de pied au cul avec un million d'injures, & il ne ſe retira qu'après m'avoir interdit ſa maiſon & menacé de m'aſſommer ſi j'avois la hardieſſe de paſſer jamais devant l'hôtel. Mon marchand, pour ſes péchés, demeura là juſqu'à la fin de la ſcene, qui ne fut gueres moins triſte pour lui que pour moi; car m'en prenant à ce vieux ſorcier du mauvais ſuccès qu'avoit eu la vente de ma marchandiſe, je me jettai ſur lui de rage, & lui arrachai mes perdrix & mes cailles, en diſant que je voulois avoir mon bien, & qu'il n'avoit qu'à courir après le fripon qui emportoit ſon argent. En même-tems je diſparus auſſi promptement qu'un éclair, pour aller vendre mon gibier dans un autre marché, laiſſant dans celui-là mon flegmatique écuyer penſer ce qu'il lui plairoit de cette aventure, qu'il regarda peut-être comme un tour que le cuiſinier & moi nous avions concerté tous deux.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE IX.

Du service de cuisinier il repasse au métier de Gueux & vole un Apothicaire.

IL vaut mieux posséder un talent utile que des richesses, puisque la fortune n'est qu'une inconstante qui nous donne aujourd'hui une chose qu'elle nous ôtera demain. Pendant le cours de notre vie, elle nous rend semblables aux comédiens, qui paroissent sans cesse sous de nouvelles figures. Qui m'eût dit, qu'après avoir si bien servi le cuisinier, il me chasseroit de chez lui pour une bagatelle. Il est vrai qu'ainsi va le monde, & que les plus honnêtes gens, pour prix d'avoir rendu mille services à de grands seigneurs, sont traités de la même maniere à la moindre faute qu'ils font.

Arrête, Gusman, me dira quelqu'un, tu vas te perdre dans tes réflexions morales. Où cela nous menera-t-il ? A mon cabas, lui répondrai-je aussi-tôt ; oui, mon ami, à mon cabas, lequel, étant devenu pour moi ce que l'éloquence

étoit pour Démoſthenes, & les ſtratagê-mes pour Uliſſe, m'empecha de ſentir vivement ma ſituation préſente. Vive le cabas, il en eſt de lui comme des beignets; il faut y revenir, quand on en a tâté une fois. J'avouerai qu'en le reprenant je n'étois pas plus riche que lorſqu'il m'avoit ſottement pris fantaiſie de le quitter; car je n'avois pas mis en rente ce que j'avois friponné dans mon emploi de marmiton. Tout ce qui m'étoit venu s'en étoit allé, à la réſerve d'un habit qui valoit un peu mieux que celui que j'avois auparavant.

Pour qu'on n'eût point à me reprocher que je ne retournois à mon premier métier que par pure fainéantiſe, avant que d'acheter un nouveau cabas, je crus devoir aller offrir mes ſervices à quelques cuiſiniers qui étoient amis de mon maître, & que je connoiſſois. S'ils les euſſent acceptés, j'aurois achevé de me rendre ſavant dans leur art, dont j'avois déja de bons principes, & pour lequel je pouvois me vanter d'avoir d'heureuſes diſpoſitions; mais ils ſavoient que j'aimois le jeu, & qu'il n'y avoit chez mes maîtres rien de ſacré pour ma griffe, lorſque j'étois ſans argent. Ainſi me voyant ſans eſpérance d'entrer dans les cuiſines des grandes maiſons, je repris mon pre-

mier métier. J'endossai le cabas & recommençai à servir le bourgeois. Si je ne faisois pas si bonne chere avec mes camarades, qu'à l'hôtel d'où je venois d'être congédié, je redevenois en récompense indépendant & maître de mes actions ; & cette sorte de vie étoit sans doute préférable à l'autre. Outre qu'étant naturellement assez sobre, je devois peu regretter une maison où régnoit l'intempérance.

Nous avions dans la place, auprès de sainte Croix, une habitation qui nous appartenoit en propre. C'étoit un petit corps-de-logis que nous avions acheté des deniers du public. Nous tenions là nos juntes, & nous y faisions nos festins. Je me levois avec le soleil, je parcourois les boutiques ; j'allois chez les boulangers & chez les bouchers ; je faisois ma récolte pour toute la journée. Ceux de nos voisins qui n'avoient point de valets pour porter les provisions qu'ils achetoient, prenoient plaisir à m'employer, & je les servois avec une fidélité qui me mit en réputation dans les marchés. C'étoit à qui m'auroit & m'occuperoit.

On donna dans ce tems-là des commissions à quelques officiers pour faire des levées. Quand cela arrive, le bruit

s'en répand par-tout; le peuple ému s'aſſemble par pelotons pour raiſonner là-deſſus, & il n'y a point de maiſon où il ne ſe tienne un conſeil d'état. Dans la nôtre, comme de raiſon, l'on ne fut pas muet ſur les deſſeins de la cour. Nous avions parmi nous des ſpéculatifs dont les conjectures n'étoient pas toujours éloignées de la vérité. Le bon ſens eſt de toute condition. Quand nous étions tous raſſemblés le ſoir, & que chacun rapportoit ce qu'il avoit vu ou entendu pendant la journée dans les principales maiſons de la ville, nous nous entretenions de tout cela; & je t'aſſure que s'il y en avoit parmi nous qui diſoient des impertinences, il y en avoit d'autres qui formoient des raiſonnemens, dont la juſteſſe & la ſolidité ſe trouvoient juſtifiées dans la ſuite par les événemens. Je me ſouviens que nous avions entr'autres un certain gueux qui avoit deux jambes de bois, & qui ſe tenoit tout le jour ſur un pont qu'il avoit choiſi pour ſon poſte. Ce drole-là raiſonnoit d'une maniere qui auroit étonné un miniſtre d'état.

Il fut décidé dans notre conſeil, que les levées qu'on faiſoit & dont on cachoit la deſtination, devoient être pour l'Italie. Ce qui ſe trouva véritable, ainſi

que je le dirai ci-après. La premiere fois que j'entendis parler de ces troupes, cela fit une si forte impression sur mon esprit, que je n'en pus dormir toute la nuit. Pour comble de tourment, je me remis dans la tête mon voyage de Gênes. Me voilà plus que jamais pressé de l'envie de voir mes parens, auprès de qui je ne doutois pas qu'une fortune brillante ne m'attendît, puisqu'ils étoient tous puissamment riches, & quelques-uns même sans enfans. Je m'imaginois sur-tout que ces derniers seroient charmés d'avoir un héritier de mon mérite. Il est vrai qu'à cette agréable pensée, j'en faisois succéder de tristes : Pourrai-je bien, disois-je, avoir le front de m'aller présenter devant de nobles Génois, sous un misérable habillement ? Et quand je leur apprendrai que je suis leur parent, ajouteront-ils foi à mes discours ? Je veux qu'ils soient assez simples pour le croire ; ils ne manqueront pas de me traiter de fourbe & d'imposteur, pour garder le *decorum* de leurs excellences. Peut être même n'en serois-je pas quitte à si bon marché. Mon pere, à qui le génie de sa nation étoit bien connu, disoit souvent qu'on ne devoit point se fier aux Génois, quand il s'agissoit de leur intérêt ou de leur réputation. Mais

un moment après, je jugeois plus favorablement de mes parens. Ils me paroiſſoient d'honnêtes gens comme feu mon pere, dont j'étois perſuadé que la mémoire leur étoit en trop grande vénération, pour me refuſer leur aſſiſtance dans l'état où ils me verroient. Ils n'oſeront dire, ajoutois-je, que je ſuis un menteur; ils ſont trop prudens pour me traiter de la ſorte, ſans m'avoir auparavant interrogé ſur les affaires de notre famille, & c'eſt où je les attends. Je leur en dirai des particularités qui leur feront bien connoître qu'il n'y a qu'un fils de mon pere qui puiſſe les ſavoir. De plus, ces choſes particulieres ſont telles, qu'il ne ſeroit pas honorable pour eux que je les allaſſe rendre publiques; ce qui les obligera ſans doute à me ménager.

Je flottois de cette maniere entre la crainte & l'eſpérance. Tantôt il me ſembloit que je me flattois trop, & tantôt que je m'alarmois mal-à-propos. Je m'arrêtai à cette derniere penſée, à laquelle mon eſprit trouvoit le mieux ſon compte, & vérifiant le proverbe qui dit: Si tu veux être Pape, mets-toi-le bien dans la tête; je réſolus de profiter de l'occaſion favorable que m'offroient ces nouvelles levées, de faire

le voyage d'Italie. Un jour que j'étois affis près d'une boutique dans mon pofte ordinaire, & que je rêvois aux plaifirs infinis que j'aurois à Gênes, j'entendis une voix qui me tira de ma rêverie en m'appelant deux ou trois fois. Je jettai les yeux de toutes parts, pour voir qui favoit fi bien mon nom, & je remarquai que c'étoit un vénérable apothicaire que j'avois déja fervi. Il me fit figne d'aller à lui; j'y courus : mais deux de mes camarades qui en étoient plus proches, me prévinrent & s'empresserent à lui faire agréer leurs fervices avant que j'arrivaffe : cependant il les repouffa d'un air brufque, en leur difant : Non, non, tirez, oifeaux de mauvais augure, ce n'eft pas viande pour vous, c'eft pour mon fidele Gufman. Il ne croyoit pas fi bien dire; puis m'adreffant la parole, quand je fus auprès de lui : *Ouvre ton cabas*, ajouta-t-il. Je l'ouvris, & auffitôt il jetta trois facs d'argent qu'il tenoit enveloppés dans un coin de fon manteau. A quel chaudronnier faut-il porter ce cuivre lui dis-je alors avec un fouris? Ce cuivre, répondit l'Apothicaire, en fouriant à fon tour! Voyez ce Gueux, qui prend cela pour du cuivre. Allons, l'ami, continua-t-il, marchons, je fuis preffé, il faut que j'aille

payer un marchand étranger qui m'a vendu des drogues.

C'étoit bien là ſon deſſein ; mais j'en formai un autre dès que j'eus entendu prononcer ces mots charmans : *Ouvre ton cabas*. La nouvelle de la naiſſance d'un fils unique cauſe moins de joie à un tendre pere, que je n'en reſſentis à ces douces paroles, qui ſe graverent en lettres d'or dans mon cœur, ſi l'on peut parler ainſi. Je regardai ces trois ſacs comme un préſent que la fortune me faiſoit pour me mettre en état de jouer un beau rôle à Gênes. Je croyois déja les tenir en ma poſſeſſion. Mon homme qui ne ſe défioit point de moi, ayant fait plus d'une épreuve de ma fidélité, prit les devans, & je commençai à le ſuivre, feignant de tems en tems d'avoir beſoin de m'arrêter un inſtant pour me repoſer, comme ſi j'uſſe trouvé la charge un peu trop forte, au lieu que dans le fond je l'aurois voulu encore plus peſante. Je mourois d'envie de rencontrer une foule de peuple, ou bien quelque détour qui me donnât moyen de diſparoître ſubitement aux yeux de l'Apothicaire, lorſque nous paſsâmes juſtement devant une maiſon que je connoiſſois, & qui avoit une porte de derriere, j'entrai dedans avec précipitation ; & après

l'avoir traversée, sans trouver personne sur mon passage, j'enfilai deux ou trois rues en moins d'une minute, avec autant de légéreté que si j'eusse eu des aîles aux pieds : mais quand je jugeai que mon homme avoit perdu mes traces, je ne marchai plus qu'au petit pas, & d'un air tranquille en apparence, afin de ne donner aucun soupçon du coup que je venois de faire.

J'allai de cette façon jusqu'à la porte *la Vega*, c'est-à-dire de la Plaine, d'où faisant toujours bonne contenance, je gagnai le bord du Mançanarès. De là, traversant la maison *del Campo*, je fis une bonne lieue au travers des buissons & des ronces. A l'entrée de la nuit, je me glissai parmi des peupliers, & m'arrêtai dans un endroit des plus couverts, & fort voisin de la riviere ; pour penser mûrement au parti que j'avois à prendre, car il ne suffit pas, disois-je, d'avoir bien commencé, il faut continuer & finir de même. De quoi me serviroit d'avoir fait une si bonne prise, si je ne pouvois la conserver ? Si je venois à être pincé, je serois obligé de rendre gorge, & de perdre avec cela mes deux oreilles. Cherchons donc autour d'ici quelque lieu où ma proie puisse être en sûreté.

Après avoir rêvé long-tems à cela, je m'aviſai de faire un trou de deux pieds de profondeur au fond de la riviere, & d'y mettre mon cabas avec mes trois ſacs dedans. Puis l'ayant couvert de deux groſſes pierres, j'enfonçai tout auprès dans le ſable un long bâton, pour mieux me faire reconnoître l'endroit qui receloit mon cher tréſor. Cette grande opération finie, je me couchai au pied d'un arbre, vis-à-vis de la baliſe, & j'y paſſai la nuit, non ſans inquiétude, quoique fort ſatisfait de me voir ſi bien dans mes affaires. Le jour étant venu, je me cachai dans un hallier où j'eus la patience de demeurer juſqu'au ſoir; alors, la faim qui chaſſe le loup hors du bois, me fit ſortir de mon gîte pour aller acheter des vivres, non dans les villages des environs, où l'apothicaire pouvoit avoir envoyé des alguaſils & des archers pour me chercher, mais à Madrid même; comme en effet, c'étoit le plus ſûr. Indépendamment de mon magot, j'avois dans ma poche aſſez d'argent pour faire cette dépenſe. Je retournai donc le long du Mançanarès à la ville, d'où je revins trois heures après par le même chemin, avec un panier où il y avoit des proviſions pour huit jours. J'employai en

homme affamé la meilleure partie de cette nuit à me bourrer l'estomac de pain & de viande, & le reste à dormir.

Le lendemain en me réveillant au lever de l'aurore, je me sentois violemment agité du desir curieux de savoir ce qu'il y avoit dans les trois sacs. J'eus beau faire réflexion que c'étoit le diable qui me tentoit, & que je ne pouvois contenter ma curiosité, sans m'exposer à être vu de quelqu'un, il n'y eut pas moyen d'y résister. J'étois comme cela. Je ne triomphois de mes tentations qu'en m'y abandonnant. Il fallut pour mon repos me donner ce plaisir, qui sans doute étoit le plus grand que j'eusse eu depuis que j'étois au monde. Je m'approchai de la riviere, & après avoir regardé à droite & à gauche, pour voir si je n'appercevrois personne, je tirai de l'eau mon cabas, que j'emportai tout mouillé dans ma cage, & là j'ouvris mes sacs. Il y avoit dedans deux mille cinq cents réaux; le tout en bon argent, à la réserve de trente pistoles d'or, que je trouvai enveloppées d'un petit linge dans un des sacs. Je passai la journée entiere à compter & à recompter mes especes avec une extrême satisfaction; & lorsque la nuit fut arrivée, je les remis dans mon cabas que j'allai reporter dans son trou.

N'ayant pas envie de faire un journal, je te dirai, lecteur, qu'après avoir été caché de cette ſorte dans le bois du *Prado* deux ſemaines entieres, je m'imaginai qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour moi, & que tous les lévriers de la juſtice s'étoient laſſés de me pourſuivre. J'allai repêcher mes ſacs, que je mis au fond de mon panier, ſous de nouvelles proviſions que j'avois été encore acheter à Madrid. Pour mon cabas, je le laiſſai dans l'eau ſous les deux pierres. Je coupai enſuite deux bâtons, dont l'un me ſervit à porter mon panier ſur mon cou, & je fis de l'autre une maniere de bourdon, avec quoi, nouveau pélerin, je pris la route de Tolede tout au travers des champs, croyant devoir par précaution m'éloigner des grands chemins.

CHAPITRE X.

CHAPITRE X.

De la rencontre qu'il fit d'un jeune homme en allant à Tolede, & de ce qui se passa entr'eux.

J'ALLOIS de si bon pied, qu'après une marche de deux nuits, je me trouvai le matin au milieu de la *Sagra*, près d'un bois que l'on appelle Açuqueyca, & qui n'est qu'à deux petites lieues de Tolede. J'entrai dans ce bois, pour m'y reposer presque toute la journée, ne voulant point arriver dans la ville avant la nuit. Je m'assis à l'ombre d'un arbre fort touffu, & je commençai à rêver aux emplettes que je ferois. Il m'eût fallu quatre fois plus d'argent que je n'en avois, pour acheter toutes les choses que je me proposois d'avoir. Il me seroit impossible de dire toutes les visions qui me passerent par l'esprit. Je ne craignois plus de paroître comme un gueux devant mes parens; car je ne songeois uniquement qu'à Gênes, & je ne faisois tant d'achats que pour y briller par ma magnificence.

En me repaiſſant l'imagination de toutes ces chimeres, je ne pus voir couler à mes pieds un ruiſſeau d'une onde pure & nette, ſans être tenté de me rafraîchir un peu ; avec cela, comme je commençois à me ſentir de l'appétit, je mis la main dans mon panier, & j'étalai ſur l'herbe le reſte de mes proviſions pour déjeûner. A peine eus-je mangé quelques morceaux que j'entendis du bruit. Je tournai auſſi-tôt la tête, & vis, avec une frayeur mortelle, un homme à quatre pas de moi, appuyé contre un arbre, au pied duquel il étoit aſſis ; mais l'ayant conſidéré avec attention, je me raſſurai : c'étoit un garçon à-peu-près de mon âge. Il paroiſſoit ſi neuf, qu'il avoit encore, comme on dit, le lait ſur les levres. Quoiqu'il fût fort bien vêtu, & qu'il eût à côté de lui un gros paquet, où j'entrevoyois des habits & du linge, il avoit un air piteux qui ne prévenoit pas les yeux en faveur de ſa bourſe. Je jugeai que ce devoit être un chevalier errant de mon eſpece, lequel avoit auſſi fait la ſottiſe de quitter ſa famille pour voir le pays. Nous nous enviſageâmes l'un l'autre pendant quelques momens, ſans nous rien dire : mais comme je remarquai qu'il attachoit ſes regards ſur mes proviſions, d'une maniere à me

persuader qu'elles lui faisoient envie, j'eus pitié de ce pauvre enfant. Sa mine me rappella celle que j'avois devant ce moine qui me fit part de son dîner dans une hôtellerie, & je ne fus pas moins charitable que sa révérence. Je demandai à ce jeune garçon, fort poliment, s'il vouloit me faire l'honneur de déjeûner avec moi. La honte l'empêcha de se rendre d'abord; cependant, lorsque je l'eus prié une seconde fois de se mettre de la partie, il ne fit plus de façons, & alors il m'avoua qu'il y avoit près de vingt-quatre heures qu'il n'avoit mangé. Ce que je n'eus pas de peine à croire, quand je vis de quelle maniere il expédioit les morceaux de pain, de viande & de fromage que je lui servois.

Nous nous fîmes, pendant le repas, des questions réciproques sur nos voyages. Il me dit qu'il venoit de Tolede, & qu'il alloit à Madrid; & moi, je lui dis que je venois de Burgos, & que j'allois à Cordoue. Il me fit un roman du sujet de son pélerinage, & je ne fus pas plus sincere que lui. Pour un novice, il savoit assez bien mentir, & il ne démentoit point la réputation que les gens de Tolede ont d'avoir de l'esprit. Je lui demandai pourquoi il se mettoit en chemin sans munition de bouche. Il

me répondit qu'il n'avoit pas eu le tems de s'en pourvoir, ayant été obligé de partir avec précipitation, & qu'il étoit plus chargé de bagage que d'argent. Tant pis, lui dis je, tant pis. L'argent est la meilleure piece du sac d'un voyageur. Quand vous iriez à Saint Jacques en Galice par dévotion, je ne vous conseillerois pas de compter sur la charité du monde, car elle s'est fort refroidie. Il faut au Pélerin une autre ressource que son bourdon. J'en demeure d'accord, repartit le Tolédan. Je sais bien que c'est une imprudence que de s'embarquer sans biscuit; mais je n'ai pu faire autrement, & il est inutile de parler de cela davantage.

Il ne tiendra pourtant qu'à vous, repris-je, de réparer votre faute, en vous défaisant d'une partie de vos hardes; aussi-bien je crois que ce gros paquet doit vous charger; l'argent est plus portatif. J'en conviens, dit le jeune garçon, & vous imaginez bien que je vendrai la moitié de mes nipes, sitôt que je serai dans un endroit où je pourrai trouver des acheteurs. Peut être, lui répliquai-je, que sans aller plus loin, vous avez rencontré un homme disposé à vous décharger de la meilleure partie, & à vous compter des especes sonnantes.

Montrez-moi ce qu'il y a dans votre paquet, & je mettrai à part ce qui m'accommodera. Mon petit homme pâlit à ces paroles. Il me prit pour un fripon qui avoit envie de lui faire payer son écot, en lui enlevant quelques-unes de ses hardes, ou du moins, pour un gaillard qui vouloit s'égayer ; car mon habit, dont il n'auroit pas donné quatre maravedis, ne lui permettoit pas de croire que j'eusse parlé sérieusement. C'est ainsi que le monde juge aujourd'hui. L'habillement nous fait bien ou mal penser des personnes que nous ne connoissons point. Tel je te vois, tel je te crois.

Je remarquai bien à son trouble, ou pour mieux dire, je lus dans son ame que mes intentions lui étoient suspectes ; & comme il ne répondoit pas, je tirai froidement de mon panier un de mes sacs ; je le déliai, mis la main dedans, & faisant briller à ses yeux une poignée de réaux : Mon petit seigneur, lui dis-je, il me semble qu'en voilà bien assez pour payer quelqu'une de vos nipes. Il changea de visage à mon action. Il cessa de manger ; courut d'un air gai à son paquet, & me l'apporta, en me disant, que tout ce qu'il avoit étoit à mon service ; en même tems il vou-

lui me montrer ſes plus belles hardes : mais je m'y oppoſai. Attendez, lui dis-je ; cela ne preſſe pas. Achevons de déjeuner auparavant. Ces mots furent une nouvelle ſauce pour ſon appétit. Il ſe remit à manger, comme s'il n'eût pas déja fait honneur à mes proviſions ; & de tems en tems il laiſſoit éclater des tranſports de joie qu'il ne pouvoit retenir.

Pour détruire la mauvaiſe opinion qu'il avoit de ma figure, & l'empêcher de ſoupçonner que l'argent qu'il venoit de me voir fût un bien mal acquis, je lui tins ce diſcours : » Seigneur Cavalier, tel que je vous parois, je ne laiſſe pas d'être d'auſſi » bonne famille que vous. C'eſt ce que » je veux vous apprendre pour vous » faire connoître que les apparences » nous trompent ſouvent. J'avois en » partant de Burgos un habit & des » hardes auſſi propres que les vôtres. » Je les vendis à la premiere ville par » où je paſſai, pour me débarraſſer » d'un fardeau incommode, & je me » couvris de ces haillons pour faire » peur, ou du moins compaſſion aux » voleurs, qu'un riche habillement au» roit tentés. Si je n'euſſe pas eu l'eſ» prit d'en uſer ainſi, j'aurois été volé

» cent fois pour une, & je serois à l'heu-
» re qu'il est sans argent. Comme j'ai
» dessein de m'arrêter à Tolede & d'y
» faire même un assez long séjour,
» avant que de me rendre à Cordoue,
» j'ai besoin présentement d'un bon
» habit, & si vous en avez un qui
» me convienne, je suis prêt à l'a-
» cheter ».

Le Tolédan brûlant d'impatience de faire affaire avec moi, la bouche encore pleine, étala sur le gazon un habit complet avec le manteau d'un bel & bon drap gris-musc, qu'il accompagna de deux chemises fines & d'une paire de bas de soie. J'essayai le tout, qui sembloit avoir été fait pour moi. Le jeune homme ne cessoit de me le dire, pour m'en donner plus d'envie. On eût dit qu'il appréhendoit que mon argent ne lui échappât, ou que je ne vinsse à changer de sentiment. Ce qu'il ne devoit pas craindre. Il vouloit vendre; je voulois acheter. Notre marché fut bientôt conclu. Il me demanda cent réaux; je les lui comptai. Ensuite nous fîmes un troc. Il me donna pour mon panier un sac de cheval où étoient quelques hardes, & dans lequel je mis mon argent avec les deux chemises & les

bas de ſoie ; pour l'habit, je le laiſſai ſur mon corps, & je pendis le vieux à un arbre avec tout le reſte de mes guenilles, comme un monument de ma gueuſerie. Le Tolédan de ſon côté remplit le panier de nipes & des vivres qui reſtoient ; car je les lui donnai de bon cœur. Pendant que nous étions occupés de tous ces ſoins, le ſoleil baiſſoit inſenſiblement ; enfin l'heure de notre ſéparation arriva. Nous nous embraſſâmes avec mille démonſtrations d'amitié ; après quoi chacun continua ſa route, tous deux également ſatisfaits de notre rencontre. Nous tournâmes même la tête l'un vers l'autre, après nous être quittés, pour nous dire encore adieu par ſignes, & nous ſouhaiter un heureux voyage.

CHAPITRE XI.

Il arrive à Tolede ; il y fait le personnage d'un homme à bonnes fortunes. Détail de ses Aventures galantes.

Il étoit plus de neuf heures, lorsque j'entrai dans la célebre ville de Tolede. Je me donnai deux coups de peigne, & sur-tout j'eus grand soin d'essuyer mes pieds poudreux, afin de pouvoir dire effrontément, que je venois d'arriver en carosse. Je me fis enseigner la meilleure hôtellerie, où j'allai demander à souper & à coucher en jeune homme qui paroissoit en état, & dans la disposition de faire de la dépense. Voilà les gens qu'on aime dans ces sortes d'endroits. On me donna une belle chambre où il y avoit un bon lit, & l'on me servit comme un prince. Je soupai parfaitement bien, & dormis encore mieux.

Le lendemain, après m'être fait donner mon chocolat, afin que l'on crût par-là que je n'étois pas un homme du commun, j'ordonnai qu'on envoyât cher-

cher un chapelier, un cordonnier & un fourbiſſeur, pour avoir un chapeau, des ſouliers & une épée qui répondiſſent au reſte de mon équipage. Mais l'eſſentiel étoit de faire venir un tailleur pour déguiſer autant qu'il ſeroit poſſible l'habit que j'avois acheté, de peur, que ſi par haſard je venois à rencontrer dans la rue quelques parens du jeune garçon qui me l'avoit vendu, je ne donnaſſe matiere à des ſoupçons dangereux pour moi. Comme en effet, je devois craindre que cet habit ne fût reconnu, & que l'on ne m'accuſât de l'avoir volé, & peut-être aſſaſſiné le jeune homme qui le portoit. La Juſtice ſur cela s'en ſeroit même mêlée, & il n'en auroit pas fallu davantage pour me perdre. Je demandai donc un tailleur; on m'en amena un qui me ſervit à ſouhait; en moins de quatre ou cinq heures, il déguiſa ſi bien l'habit, en couvrant les manches de taffetas, en changeant les boutons, & en metant un colet de velours au manteau, que le diable lui-même y auroit été trompé.

Je contentai mon tailleur; & ravi de pouvoir ſortir ſans que mon habillement me fît des affaires, j'allai vers le ſoir me promener au *Zocodover*, où il y a ordinairement de fort beau monde. Tout

métamorphosé que j'étois, je ne laissois pas d'appréhender de rencontrer quelqu'un de ma connoissance. Cette crainte toutefois ne m'empêcha pas de prendre plaisir à me voir agacer par de jolies dames de moyenne vertu, qui me regardant comme un jouvenceau qui n'avoit point encore été à Cythere, vouloient m'en montrer le chemin; mais j'eus la force de me défendre contre leurs œillades séduisantes.

Ce qui m'étonna dans cette promenade, ce fut la propreté des Cavaliers. Mon habit, malgré la peine que mon tailleur s'étoit donnée pour l'ajuster & l'enjoliver, paroissoit si vilain en comparaison des leurs, que je résolus d'en avoir un autre. Dans le tems que je formois cette résolution, un gentilhomme monté sur une belle mule traversa le *Zocodover.* L'habit qu'il portoit me charma. Je le trouvai d'un goût si galant, que je me proposai d'en faire faire un semblable. Peu s'en fallut, que dès le soir même je n'envoyasse chercher mon tailleur pour cela. Je gagnai pourtant sur mon impatience d'attendre jusqu'au lendemain. Il est vrai que sans pouvoir fermer l'œil de toute la nuit, je ne fis que penser à la bonne mine que j'aurois sous cet habit nouveau. Néanmoins,

quelque envie que j'euſſe de m'en voir revetu, des réflexions ſenſées venoient la combattre, lorſque je ſongeois à combien pourroit monter cette dépenſe.

Hé bien, monſieur Guzman, me diſois-je, vous prétendez donc vous habiller magnifiquement, & damer le pion aux galans de Tolede! C'eſt fort bien fait à vous. Courage, mon ami. Dépenſez vos réaux ſans conſidérer que vous avez joué gros jeu pour les gagner. Cela ne mérite pas votre attention. Vous voulez que votre argent s'en aille; il s'en ira. Faites voir ce bel habit que vous avez dans la tête, & vous jetez dans le commerce des femmes, vous ſerez bientôt obligé de reprendre le cabas. Comptez là-deſſus; mais on ne rencontre pas tous les jours des apothicaires qui ſe laiſſent purger.

Toutes ces réflexions ne firent que ſe préſenter à mon eſprit ſans le frapper. Il ne fut pas ſitôt jour que j'envoyai chercher mon tailleur, à qui je dis mes intentions, après lui avoir dépeint fidélement l'habit que j'avois vu, & il promit de m'en faire un tout pareil. Il ſe chargea du ſoin d'acheter tout ce qui étoit néceſſaire pour cela, m'aſſurant que je ſerois ſervi promptement; car je lui demandai ſur-tout de la diligence, comme ſi je n'euſſe

n'eusse attendu que cet habit pour m'aller marier. Il ne manqua pas de me l'apporter au bout de deux jours. Jamais habit ne fut plus galant ni plus magnifique. L'or y brilloit de toutes parts. quand je l'eus sur le corps, je fus ébloui de ma bonne mine & de ma taille, qui étoit déja bien marquée, quoique j'eusse à peine quinze ans. Je crois que j'étois alors la vivante image de mon pere dans sa jeunesse, ayant ainsi que lui le teint blanc & vermeil, & les cheveux d'un blond roux. Je me regardois sans cesse dans le miroir; & bientôt il me prit envie de sortir pour aller me faire admirer dans la ville. Il falloit être aussi enchanté que je l'étois de ma figure, pour satisfaire mon tailleur sans le chicaner sur son Mémoire, que j'aurois pu en conscience réduire aux deux tiers; mais je m'imaginois qu'un habit de si bon goût ne pouvoit trop se payer. Mon hôtesse me voyant si bien vêtu, me dit qu'il me manquoit tout au moins un laquais. J'en arrêtai sur le champ un qui avoit l'air d'un page, & je le fis habiller de neuf, afin qu'il parût plus digne d'un maître tel que moi.

Dès le premier dimanche, je me rendis à la grande église avec mon laquais, à qui j'avois donné des leçons sur

la maniere dont il devoit me ſuivre pour me faire honneur. J'y trouvai beaucoup d'hommes & de femmes du bel air ; je fendis fiérement la preſſe & viſitai les chapelles l'une après l'autre ; ce qui fit penſer à bien du monde, que ce n'étoit pas ſans deſſein, & toutefois je n'en avois point d'autre que de me montrer. Je me plaçai entre les deux chœurs, ayant obſervé que les principales dames ſe mettoient dans cet endroit.

C'eſt là que je jouai le rôle que j'avois vu faire à quelques jeunes fous de Madrid, & que j'avois répété vingt fois ce matin-là dans mon miroir. Je choiſis d'abord une place d'où je pouvois être examiné depuis les pieds juſqu'à la tête. Enſuite j'avançai l'eſtomac & me ſoutins ſur une jambe, pendant que je tendois l'autre avec tant de roideur qu'elle ne touchoit preſque point à terre, affectant avec cela de faire voir que j'étois bien chauſſé, & que j'avois des jarretieres à la mode de ce tems-là, c'eſt-à-dire, à l'allemande. Comme cette poſture me génoit fort, j'étois obligé d'en changer à tout moment, & je faiſois diverſes grimaces aux dames qui me regardoient. Je ſourieis à l'une ; j'enviſageois l'autre d'un air froid ; j'avois des yeux languiſſans pour celle-ci

& des yeux éblouis pour celle-là ; enfin, j'en fis tant que les femmes & les hommes dont mon visage inconnu attira les regards, s'en étant apperçus, commencerent à rire à mes dépens : mais c'est ce que je n'eus garde de remarquer ; j'avois trop bonne opinion de moi, pour m'imaginer qu'on pût trouver du ridicule dans mes manieres.

Cependant toutes les dames ne se moquerent point de mes airs extravagans ; il y en eût même parmi elles qui en furent charmées : car sans vouloir offenser les femmes en général, on peut dire qu'il y en a pour qui les hommes les plus impertinens semblent être faits. J'eus entr'autres le bonheur de plaire à deux jolies personnes, qui ne purent se défendre de me le témoigner. La passion de l'une fut l'ouvrage de mes regards & de mes grimaces : mais pour les sentimens de l'autre, je ne les dûs qu'à mon étoile. La premiere de mes deux conquêtes étoit une éveillée qui avoit l'œil fripon & le visage piquant. Je la lorgnai en novice ; ce qui ne lui déplut point, les femmes aimant beaucoup mieux les apprentifs que les maîtres. Elle répondit à mes mines, & cela me suffit pour me croire en droit de la suivre après la messe pour savoir

sa demeure. Elle marchoit fort lentement, comme pour m'avertir que ce seroit ma faute si elle m'échappoit. J'allois derriere elle du même pas, en lui disant de tems en tems des choses flatteuses, le plus spirituellement que je le pouvois à mon âge. Elle gardoit le silence, & se contentoit de tourner quelquefois la tête pour me regarder d'une façon qui me persuadoit qu'elle n'osoit me rien dire à cause de la Duegne dont elle étoit accompagnée.

Nous arrivâmes auprès de St. Cyprien, dans une petite rue détournée où elle demeuroit. Elle me fit en entrant chez elle un signe de tête, pour me témoigner qu'elle ne trouvoit pas mauvais que je l'eusse suivie, & elle n'oublia pas de me lancer une œillade qui me remplit d'amour & de joie. Je remarquai bien sa maison, & me proposant de venir dès ce jour-là même me présenter devant ses fenêtres, je repris d'un pied léger le chemin de mon hôtellerie.

Je fus à peine dans une autre rue, qu'une espece de soubrette, couverte d'une épaisse mante, me dit en passant près de moi assez vîte : Seigneur Cavalier, je vous prie de vouloir bien suivre mes pas; j'ai à vous parler d'une affaire très-importante. Je ne balançai

point ; je marchai sur ses talons, & nous nous arrêtâmes tous deux à l'entrée d'une porte-cochere que nous rencontrâmes ouverte. Là, voyant que personne ne pouvoit nous entendre, elle m'adressa ce discours : Charmant inconnu, vous êtes si bien fait & si aimable, que vous ne serez pas surpris, sans doute, quand je vous dirai qu'une femme de qualité, qui vient de vous voir dans une église, est enchantée de votre air noble & galant. Elle voudroit avoir avec vous un entretien secret. C'est une dame nouvellement mariée, & si belle que .. Mais, ajouta-t-elle en s'interrompant elle-même, je ne vous en dirai pas davantage ; il faut vous laisser le plaisir de la surprise que sa vue doit vous causer.

J'avalois tout cela doux comme lait, & je ne me possédois pas, tant j'étois enivré de mon mérite. J'affectai pourtant de me montrer modeste ; je répondis à cette intrigante, que sa maîtresse me faisoit trop d'honneur, que j'en étois confus ; que je ne doutois pas que ce ne fût une dame de la premiere volée, & qu'enfin j'avois une grande impatience d'aller chez elle me jeter à ses genoux pour la remercier de ses bontés. Seigneur, me répliqua la confidente, vous ne sauriez la voir dans sa maison ;

ce feroit trop risquer; elle a un mari des plus jaloux : mais enseignez-moi où vous logez, & je vous promets que dès demain matin vous aurez avec elle chez vous une conversation particuliere. Je parus très-sensible à cette promesse ; j'appris ma demeure à l'officieuse suivante, qui sur le champ me quitta d'un air empressé, pour aller rejoindre sa maîtresse, qui l'attendoit impatiemment, disoit-elle, pour savoir si elle avoit des graces à rendre à l'amour ou des reproches à lui faire.

Me voilà donc occupé de deux affaires ; mais je crus devoir donner toute mon attention à la premiere : ce n'est pas que la seconde ne me fît plaisir ; elle flattoit infiniment ma vanité. Qu'il est agréable, disois-je, d'être un joli homme ! A peine suis-je arrivé à Tolede, que j'enchante deux femmes, qui, selon toutes les apparences, sont des plus qualifiées. Que sera-ce donc, si je demeure longtems dans cette ville ? J'y enflammerai toutes les dames. Je retournai à mon hôtellerie, l'esprit tout plein de ces charmantes chimeres, qui pourtant ne m'empêcherent pas de bien dîner, après quoi je me remis en campagne sitot que je le pus, sans être incommodé du soleil. Je volai vers Saint Cyprien ; je passai & re-

passai devant les jalousies de la maison où j'avois vu entrer la dame qui m'avoit regardé favorablement. Point de nouvelles ; aucune femme ne se montra : cependant je ne me rebutai point ; je fis le pied de grue jusqu'au soir, & ma persévérance fut enfin récompensée ; une petite fenêtre basse s'entr'ouvrit ; je m'en approchai ; & dans une nymphe qui vint s'offrir à mes yeux comme à la dérobée, je reconnus ma princesse qui me dit d'un air inquiet, qu'elle avoit pour voisins des gens fort médisans, qu'elle me prioit de ne plus paroître dans la rue, & de me retirer pour quelque temps ; que je revinsse dans deux heures ; qu'elle étoit seule au logis avec ses domestiques, & que si je voulois nous souperions ensemble. Je fis le pâmé à cette ravissante proposition, que j'acceptai en baisant tendrement une main de la belle. En même tems je demandai qu'il me fût permis de faire apporter mon plat. Cela n'est pas nécessaire, me répondit la dame ; mais comme les choses que j'ai à vous donner pourroient n'être pas de votre goût, vous ferez ce qu'il vous plaira.

Dès que nous fûmes convenus de nos faits, je disparus de peur de faire jaser les voisins, & d'abuser des bontés qu'en avoit pour moi. Je rejoignis mon page

qui m'attendoit par mon ordre au bout de la rue. Je lui donnai de l'argent pour aller chez un traiteur faire préparer une poularde fine, deux perdreaux, une tourte de lapin, avec quatre bouteilles d'un vin délicieux, du pain & des fruits excellens. Tout cela fut prêt & envoyé à neuf heures précises chez la dame où je me rendis en même tems. Elle me reçut d'un air gracieux, me prit par la main & me conduisit dans une chambre aſſez bien meublée. C'étoit là qu'elle couchoit dans un lit de brocard jaune à fleurs d'argent, & je remarquai que dans la ruelle, ſous un pavillon de taffetas couleur de roſe, il y avoit une cuve où la *Señora* ſe baignoit quelquefois. Je trouvai dans cette chambre une table dreſſée, un couvert propre avec un buffet paré de mes bouteilles & de mes fruits. Je conſidérai, avec plaiſir, ces préparatifs qui me promettoient quelques heures agréables. J'aurois ſeulement ſouhaité que mon aimable hôteſſe eût paru d'une humeur plus gaie. Elle avoit beau s'efforcer de me faire bonne mine, je m'appercevois qu'elle avoit quelque peine ſecrete.

Mon Infante, lui dis-je, ſouffrez que je m'informe du ſujet de cette triſteſſe qui eſt peinte ſur votre viſage, & que

vous voulez en vain me cacher. Bel inconnu, me répondit-elle en soupirant, puisque je n'ai pu empécher ma douleur de se découvrir à vos yeux, je vous avouerai que je suis mortifiée d'un contre-tems qui est arrivé depuis tantôt. Mon frere, de qui je dépends, & que je croyois encore occupé à la cour à solliciter une charge considérable, est de retour à Tolede depuis une heure; je vous en aurois fait avertir, si j'eusse su votre demeure; néanmoins, ajouta-t-elle, comme il est allé souper en ville chez une dame dont il est amoureux, je ne crois pas qu'il revienne au logis avant minuit. Nous aurons du moins la satisfaction de souper & de nous entretenir ensemble; & ce qui doit achever de nous consoler, c'est qu'il retournera dans deux jours à Madrid, où il demeurera trois mois. Je vous jure que sans cela je serois inconsolable de son arrivée; c'est un homme des plus violens qu'il y ait au monde, & d'une délicatesse outrée en matiere d'honneur. Je ne puis vous dire jusqu'à quel point je suis gênée quand il est ici; mais nous en serons, s'il plaît à Dieu, bientôt délivrés pour long-tems.

Cette confidence modéra bien ma joie; le retour imprévu d'un frere, & d'un

frere violent, ne préſenta pas à mon eſprit une image riante. J'en tirai un tres mauvais augure. J'enrageois entre cuir & chair de n'avoir pas plutôt reçu cet avis. Quoique je ne fuſſe pas des plus poltrons, j'aimois mieux me battre dans une rue, que dans une maiſon où il falloit néceſſairement ſe défendre ou bien ſe laiſſer couper les oreilles. Je crus toutefois, puiſque le mal étoit ſans remede, devoir marquer du courage & de la fermeté. Je priai la dame de faire toujours ſervir à bon compte, en lui diſant, d'un air d'intrépidité, que ſi ſon frere venoit nous troubler, quelque parti qu'il voulût prendre, il auroit affaire à un gaillard qui lui feroit voir du pays. On apporta les viandes, & nous nous aſsîmes tous deux à table. Nous n'avions pas encore mis la main au plat, que nous entendîmes frapper rudement à la porte. O ciel ! s'écria la dame, en ſe levant avec toutes les démonſtrations d'une fille éperdue, voici mon frere, que vais-je devenir ?

On croit peut-être, que pour ſoutenir l'opinion de bravoure que ma fanfaronade pouvoit avoir donnée à la belle, je me préparai à recevoir courageuſement le perturbateur de nos plaiſirs, comme je m'en étois fait fort ; tout au

contraire, je fus si étourdi, si effrayé de ce qu'il s'avisoit de revenir sitôt, que je ne songeai qu'à chercher un asyle contre sa fureur. J'avois envie de me mettre sous le lit; mais la sœur jugeant que je serois mieux dans la cuve, m'y fit entrer & me couvrit d'un tapis. Malheureusement pour mon habit doré, la cuve étoit fort sale & encore toute mouillée; de plus, je n'y étois pas trop à mon aise.

On ouvrit la porte pendant ce temslà à ce diable de frere, qui ne fut pas sitôt dans la chambre, qu'étonné, ou faisant semblant de l'être, d'y trouver une table & un buffet si bien garnis, il demeura quelques momens sans parler; puis tout-à-coup rompant le silence: Que vois-je, ma sœur, dit-il d'un air de maître? Pourquoi toutes ces viandes? Qui de nous deux se marie aujourd'hui? Quelle nouveauté est-ce donc que ceci? Pour qui ce festin? Pour vous, répondit la tremblante sœur; je vous attendois. A d'autres, répliqua-t-il, est-ce que vous avez coutume de me traiter si magnifiquement? Vous ne sauriez me faire accroire que c'est pour célébrer mon retour de Madrid, puisque je vous ai dit tantôt que je soupois en ville. Je conviens de cela, mon frere, repartit la

dame ; mais vous ſavez bien qu'il vous arrive aſſez ſouvent, après m'avoir dit la même choſe, de venir me ſurprendre ; & s'il vous en ſouvient, vous vous êtes quelquefois mis en colere contre moi à cauſe que vous n'avez pas trouvé votre ſouper prêt. Je ne ſuis pas ſatisfait de vos raiſons, reprit le frere, & je crains fort que les médiſances de nos voiſins ne ſoient que trop bien fondées. Pour une fille de qualité, vous n'avez point aſſez de circonſpection dans vos démarches. Ecoutez : vous connoiſſez ma délicateſſe ſur la réputation ; gardez-vous de faire quelque pas qui puiſſe la bleſſer ; mais, ajouta-t-il, ſoupons ; je veux bien, pour ce ſoir, penſer que vous n'avez pas eu de mauvaiſes intentions.

A ces mots, il ſe mit à table ; ſa ſœur s'y aſſit auſſi, & ils commencerent tous deux à manger, à gruger mon pauvre ſouper. Ce matamore faiſoit le grondeur en ſe bourrant l'eſtomac à mes dépens. La dame ne diſoit pas une parole, qu'il ne s'emportât. Il juroit, il blaſphémoit ; & quand elle oſoit le contredire, il ſe débattoit comme un poſſédé, l'accabloit d'injures, & ſembloit vouloir l'aſſommer. Je levai doucement deux ou trois fois un coin du tapis qui me cachoit, pour voir la mine de ce méchant homme ;

homme ; mais l'appréhension que j'avois qu'il ne m'apperçût, ne me permettoit guere de le considérer attentivement.

Le tems lui duroit moins à table qu'à moi dans la cuve. Je ne comprenois pas comment un homme si colere & si emporté, pouvoit avoir tant de patience à manger. Il fut plus d'une heure à jouer des mâchoires, & cette heure me parut un siecle. S'il mangeoit bien, il buvoit encore mieux. Il vuida trois de mes bouteilles pendant le repas ; & quand on eut desservi, il se fit apporter des pipes & du tabac, pour expédier, disoit-il, la quátrieme. Alors la dame, pour me persuader qu'elle ne demandoit pas mieux que de se défaire de cet incommode, le pria d'aller fumer dans sa chambre, & de la laisser en liberté dans la sienne ; mais il lui répondit brusquement qu'elle n'avoit qu'à se retirer où il lui plairoit, que pour lui, il prétendoit passer la nuit dans l'endroit où il se trouvoit.

Ces terribles & dernieres paroles acheverent de me désoler. Jusques-là j'avois compté que cet abominable homme, lorsqu'il auroit bu & mangé tout son saoul, s'en iroit dans sa chambre, & que je demeurerois dans celle de sa sœur à ronger les os qu'il auroit laissés. J'espérois, du moins, que la fin de la nuit

ſeroit plus agréable pour moi que le commencement ; mais je ne pouvois plus me flatter de cette eſpérance. La dame, comme ſi elle eût partagé mes peines, eſſaya de le détourner de ſa réſolution ; & n'ayant pu en venir à bout ni par ſes prieres, ni par ſes pleurs, elle ſortit en faiſant toutes les grimaces d'une perſonne fort affligée. Elle ne fut pas hors de la chambre, qu'il ſe mit à faire les actions d'un homme ivre ou privé de jugement. Tantôt il ſe tenoit aſſis, & tantôt il ſe promenoit la pipe à la bouche ; enſuite il danſoit ; puis prenant ſon épée, il s'eſcrimoit contre la muraille. Enfin, il ſiffloit, il chantoit, il parloit tout ſeul, en jurant comme un juif, en menaçant d'exterminer tous ceux qui oſeroient le regarder entre deux yeux.

Après avoir employé la moitié de la nuit à faire ce que je viens de dire, il poſa, par précaution, ſon épée nue avec deux piſtolets auprès du lit, ſur lequel il ſe jetta ſans ſe déshabiller, & s'étendit ſur le dos tout de ſon long. Dieu ſoit béni, dis-je alors en moi-même, je crois que pour s'endormir il n'a pas beſoin qu'on le berce. Il va bientôt jouer des narines de la belle maniere. Je me trompai encore dans mon calcul. Son vin

n'étoit pas de la nature des autres. Cet enragé, au lieu de s'abandonner au sommeil, ne fit pendant deux heures que s'assoupir & se réveiller de moment en moment, en criant de toute sa force : *Qui va là ?* comme s'il eût entendu du bruit dans la chambre. Je n'en faisois pourtant point d'autre dans ma cuve, que celui que je pouvois faire en levant le tapis pour mieux entendre s'il dormoit ; ce qui m'arrivoit assez souvent dans l'impatience où j'étois de sortir de cette maudite maison : enfin le ciel eut pitié de moi ; ce rodomont, à la pointe du jour, se mit à ronfler. Alors m'exposant à tout événement, je sortis de la cuve le plus adroitement qu'il me fut possible. Je gagnai la porte de la chambre, en marchant sur la pointe du pied, & mes souliers à la main ; je levai tout doucement le loquet ; puis ayant eu le bonheur de trouver la clef attachée à la porte de la rue, je pris le large & me sauvai vers mon hôtellerie.

Tout le monde y dormoit encore, & particuliérement mon page, qui, s'imaginant que je devois passer la nuit dans les bras de l'amour, s'étoit couché tranquillement sans se mettre en peine de moi. Je ne voulus réveiller personne ; & remarquant que l'on ouvroit chez

un patiſſier du voiſinage, j'entrai dans la boutique, en diſant au maître, qu'il voyoit en moi un gentilhomme mourant de faim, & qu'il me feroit plaiſir de me donner quelque choſe à manger. Il me répondit qu'il y avoit dans ſon four des petits pâtés dignes d'être préſentés à l'archevêque de Tolede, & qu'ils ſeroient cuits dans un inſtant. Je ne jugeai point à propos de perdre une ſi belle occaſion de me refaire un peu ; & en attendant que l'on tirât les pâtés du four, je m'occupai l'eſprit de ma cruelle aventure, à laquelle plus je penſois & plus je m'eſtimois heureux d'en être quitte à ſi bon marché.

Le pâtiſſier n'avoit pas eu tort de me vanter ſa marchandiſe ; je trouvai ſes pâtés excellens, ou bien mon appétit leur préta un goût exquis qu'ils n'avoient point. Quand je ſortis de la boutique, il étoit jour dans mon hôtellerie ; je montai dans ma chambre & me mis au lit, où je m'endormis profondément, après avoir été plus d'une heure agité du ſouvenir du frere & de la ſœur, & des rôles différens qu'ils avoient joués tous deux.

CHAPITRE XII.

Suite des galanteries de Gusman, & quelle en fut la fin.

J'AUROIS fort bien dormi la grasse matinée, si deux dames ne me fussent pas venu demander à l'hôtellerie. Il y en avoit une si richement vêtue, que mon laquais ébloui de la magnificence de ses habits, ne crut pas pouvoir se dispenser de troubler mon repos. Il me réveilla donc pour m'annoncer cette visite. Je jugeai bien d'abord que c'étoit la soubrette à qui j'avois parlé le jour précédent, & qui pour me faire connoître qu'elle aimoit à tenir sa parole, m'amenoit chez moi sa maîtresse.

Je n'eus pas sitôt dit qu'on les fît entrer, que je vis paroître une grande dame fort bien faite & de très-bon air. A sa démarche noble & à ses manieres aisées, je m'imaginai que ce devoit être quelque dame titrée. Elle s'avança aussi tôt & s'assit sur une chaise dans la ruelle de mon lit. Je me mis en mon séant, & tenant mon bonnet de nuit à la main, je lui fis cinq ou six inclina-

tions de tête tres-respectueuses. Ensuite je la priai de m'excuser, si je la recevois de cette sorte, en lui disant que j'aimois mieux pécher contre la bienséance, que de laisser attendre à la porte une dame de son mérite & de sa qualité. Passons là-dessus, me répondit-elle, & venons d'abord au fait. Contentez ma curiosité; depuis quand êtes-vous à Tolede? Quelle affaire vous y amene? Y serez-vous long-tems.

Ces questions n'embarrasserent point du tout un homme qui savoit composer sur le champ des fables; & je lui en fis de si belles sur ma naissance & sur les vues de fortune que j'avois, qu'elle demeura persuadée que j'étois un illustre seigneur; mais il m'échapa une vérité qui gâta tous mes mensonges: au lieu de lui dire que j'étois à Tolede du moins pour trois ou quatre mois, je dis que j'y venois seulement pour me divertir quelques jours. Je m'apperçus que cela ne produisoit pas un fort bon effet. Elle avoit apparemment formé sur moi quelque dessein que ces paroles déconcertoient; & me regardant comme un oiseau de passage qu'elle alloit incessamment perdre de vue, elle résolut de m'arracher quelques plumes auparavant.

Pour en venir à bout, elle commença

par ôter sa mante d'un air libre & gracieux, découvrant un visage d'une beauté parfaite, des mains plus blanches que la neige, avec une partie de sa gorge qui me charma; elle leva sa robe qui étoit du plus beau taffetas d'Italie, & sans affectation elle tira de sa poche un grand rosaire de corail, où étoient attachés quelques reliquaires avec plusieurs croix d'or & autres bijoux, elle sembloit n'avoir aucun dessein, & badinoit avec ce rosaire en me parlant, comme si elle n'eût pas pris garde à ce qu'elle faisoit, lorsque tout-à-coup elle affecta une extrême surprise en le regardant; elle n'acheva pas un discours qu'elle avoit commencé, & elle se mit à fouiller dans sa poche avec une inquiétude qui augmentoit de moment en moment. Je lui demandai de quoi elle paroissoit être en peine. Au lieu de me répondre, elle ne fit que chercher à terre, devant, derriere & autour d'elle; puis appellant sa suivante qui se tenoit à la porte de la chambre: Marcie, lui dit-elle, ma chere Marcie, j'ai perdu la grande croix de mon chapelet, cette grande croix que mon mari m'a donnée! Que je suis malheureuse! Il croira que j'en aurai fait présent à quelqu'un. Madame, répondit la soubrette, vous vous affligez peut-

être mal-à-propos. Que ſavez-vous ſi elle n'eſt point au logis ? Je crois même l'avoir remarquée dans votre cabinet. C'eſt de quoi je veux tout-à-l'heure être éclaircie, reprit la dame. Retournons ſur nos pas. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

Je fis inutilement tous mes efforts pour la retenir, en lui repréſentant qu'il y avoit de pareilles croix chez les orféyres, & que ſi elle vouloit bien y conſentir, je lui en acheterois une. Elle rejetta mon offre, & me dit d'un air engageant : De grace, Seigneur Cavalier, ne vous oppoſez pas au deſſein que j'ai de m'en aller. Que je trouve au logis ma croix, ou qu'elle ſoit perdue, je ne manquerai pas de me rendre ici demain à la même heure. En achevant ces mots, elle ſortit de ma chambre, où elle me laiſſa fort content de ſa figure & fort affligé de ſon départ précipité.

Il n'y eut plus moyen de dormir après cela ; je ne fis que rever à ma bonne fortune & aux plaiſirs qu'elle me promettoit, juſqu'à ce qu'il fût tems de me lever pour dîner ; alors m'étant habillé, je m'aſſis à une petite table ſur laquelle on me ſervit plus de mets que ſix perſonnes n'en pouvoient manger.

Au milieu du repas je vis revenir Marcie, qui m'apprit d'un air triste que la croix d'or ne s'étoit point trouvée. Ce qu'il y a de chagrinant pour moi, ajouta-t-elle, c'est que ma maîtresse m'accuse d'en être la cause. Je l'ai, dit-elle, trop pressée ce matin pour l'obliger à s'habiller vîte pour venir ici. J'ai été par curiosité chez un orfévre, pour voir s'il n'auroit point de croix d'or à-peu-près semblable, & par bonheur il m'en a montré une qui lui ressemble on ne peut pas davantage. Je compris ce que Marcie vouloit dire par là, & tranchant aussi-tôt du généreux, je lui dis que si elle avoit le tems d'attendre que j'eusse dîné, j'irois avec elle chez l'orfevre acheter la croix qu'elle y avoit vue. Comme c'étoit justement ce qu'elle demandoit, elle me répondit qu'elle feroit tout ce qu'il me plairoit; puis se mettant à louer sa maîtresse, elle m'en dit tous les biens du monde.

Après le repas nous allâmes chez l'orfevre, où je fis l'emplette que je donnai à la suivante, en la priant de dire à sa dame, qu'étant en quelque maniere la cause de la perte qu'elle avoit faite, il étoit de mon devoir de la réparer. La soubrette ravie d'avoir son compte, disparut après m'avoir assuré qu'elle alloit

bien faire valoir mon procédé galant, & que ſa maîtreſſe ne manqueroit pas le lendemain de m'en venir témoigner ſa reconnoiſſance.

Lorſque Marcie ſe fut éloignée de moi, il me prit envie de chercher l'occaſion de revoir la dame du quartier Saint-Cyprien; quoique j'euſſe tout lieu de m'imaginer que c'étoit une friponne & ſon frere un ſpadaſſin, j'aimois à me tromper moi-même, & oubliant le tour qu'ils m'avoient joué, je retournai dans leur rue. J'apperçus la dame à une jalouſie, & j'en fus bientôt remarqué. Elle me fit ſigne du doigt qu'elle avoit quelqu'un avec elle, mais que je ne m'en allaſſe point. Je demeurai, & peut-être un quart-d'heure après, je la vis ſortir de chez elle. Je la ſuivis de loin. Elle ſe rendit à la grande égliſe, y entra, & l'ayant traverſée pour gagner la rue des Patins, & de là celle des Merciers, elle ſe gliſſa dans une boutique d'où elle m'appella par ſigne. Je m'approchai d'elle & la ſaluai. Que la matoiſe joua bien ſon perſonnage! Elle fondit tout-à-coup en pleurs de commande; & ſe plaignant au ciel d'avoir un ſi méchant frere, elle me témoigna la vive douleur qu'elle avoit eue pour l'amour de moi. Elle me jura cent &

cent fois que ce n'étoit pas sa faute s'il m'étoit arrivé une si triste aventure. Elle me dit ensuite, que pour me consoler de la mauvaise nuit que j'avois passée, elle m'en préparoit une meilleure; que son frere alloit partir dans un moment pour la campagne, où il seroit du moins deux jours, & que je n'avois ce soir-là qu'à retourner chez elle; enfin elle me parla de façon qu'elle m'attendrit de nouveau. J'eus la foiblesse de lui promettre que je me rendrois à sa maison d'abord que la nuit seroit venue.

Comme la dame étoit entrée dans cette boutique, elle n'en voulut pas sortir sans marchander quelques bagatelles a l'usage des femmes, & elle en acheta pour cent cinquante réaux; mais lorsqu'il fut question de payer, elle dit au marchand: Vous voulez bien me laisser emporter cette marchandise & me faire crédit jusqu'à demain; je vous envoyerai de l'argent par ma femme-de-chambre. Le marchand qui ne la connoissoit point du tout, ou qui peut-être ne la connoissoit que trop, refusa de se fier à elle; sur quoi le seigneur Gusman, prompt à saisir l'occasion de faire plaisir aux dames, dit au marchand: mon ami, ne voyez-vous pas bien que madame veut rire. Elle n'est pas à cette somme près.

Je porte ſa bourſe,& j'ai l'honneur d'être ſon intendant. En achevant ces paroles, je tirai de ma poche, de la meilleure grace du monde, de beaux & bons écus, & je ſatisfis le marchand. Après cela nous nous ſéparâmes la dame & moi. Adieu, mon poulet, me dit-elle tendrement; ſouvenez-vous que je vous attends à neuf heures du ſoir: mais je vous défends abſolument de faire préparer à ſouper; je prétends vous régaler à mon tour.

Après un ennui mortel & de vives impatiences de ma part, l'heure du rendez-vous étant arrivée, je pris le chemin de la maiſon de cette dame, au haſard d'y paſſer une ſeconde nuit dans la cuve. Je m'approchai de la porte avec autant d'empreſſement que je m'en étois éloigné le matin. Je fais le ſignal dont nous ſommes convenus. Point de réponſe. Je recommence, je ne vois ni n'entends perſonne. J'en ſuis ſurpris, & je m'imagine que le frere averti du deſſein de ſa ſœur, n'eſt point parti pour la campagne. Un moment après, croyant que j'avois mal fait le ſignal qui étoit de frapper avec une pierre au-deſſous d'une fenetre baſſe, je redoublai mes coups, & c'étoit comme ſi je les euſſe donnés au pont d'Alcantara. Je frappai même plu-
ſieurs

ſieurs fois à la porte. J'y prêtai l'oreille, & n'entendant pas le moindre bruit dans la maiſon, je demeurai dans la rue juſqu'à minuit, ſans ſavoir ce que je devois penſer d'un ſilence ſi extraordinaire.

La patience, enfin, commençoit à m'échapper, & j'étois prêt à me retirer, quand j'apperçus une troupe de gens armés qui venoient de mon côté. Je gagnai par proviſion le bout de la rue, & me mis à les obſerver. Ils s'arrêterent à la porte de ma nymphe, y frapperent rudement ; & comme on s'obſtinoit dans la maiſon à ne vouloir pas leur répondre, ils appliquerent ſur la porte de ſi grands coups de bâtons, qu'ils l'auroient bientôt miſe en pieces, s'il n'eût pas paru à une fenêtre une ſervante qui leur demanda ce qu'ils ſouhaitoient. Ouvrez, ouvrez, lui répondit un alguaſil, c'eſt la juſtice. A ce mot terrible, je ſentis quelque frayeur, & je fus tenté de prendre la fuite, ne ſachant ſi ce n'étoit pas moi que ces archers cherchoient. Lorſqu'on ſe ſent coupable, on ne voit pas ces gens-là ſans émotion. Je me raſſurai toutefois en faiſant réflexion que j'avois bien la mine d'être la dupe de ma Princeſſe &

de ſon prétendu frere, qui, ſelon toutes les apparences, s'étoient attirés par leur bonne conduite l'attention de la juſtice.

Je m'avançai même vers la maiſon, dès que l'alguaſil & ſes archers y furent entrés; & me mêlant parmi les voiſins qui étoient deſcendus dans la rue pour voir les choſes de plus près, j'en entendis un qui diſoit aux autres: ils ſe diſent frere & ſœur, mais il ne le ſont que du côté d'Adam; c'eſt un aventurier de Cordoue, qui depuis quelques mois tient ménage à Tolede avec une drôleſſe de Séville aux dépens des jeunes ſots qu'ils attrapent; mais pour leur malheur ces deux fripons ſe ſont joués à un greffier, qui, pour ſe venger d'eux, leur fait le tour que vous voyez.

A ce diſcours, tous les voiſins ſe mirent à rire aux dépens du greffier, d'autant plus qu'ils le connoiſſoient pour un homme nouvellement marié; mais quoiqu'ils fuſſent bien aiſes qu'on l'eut dupé, ils ne laiſſoient pas d'applaudir à ſa vengeance, tant il eſt vrai que perſonne ne plaint les mal-honnêtes gens. On peut même dire que ce fut une comédie pour les témoins de cette aventure, quand ils virent l'alguaſil & ſes ar-

chers, mener en priſon la dame tout en déſordre, avec ſon galant bien lié & garotté. Pour moi, malgré le ſouvenir de la cuve, je pris peu de plaiſir à voir cette miſérable femme dans l'état où elle ſe trouvoit. Je fus le ſeul des ſpectateurs qui en eut quelque pitié, quoique je fuſſe celui qui devoit en avoir le moins. Ravi pourtant de n'être plus dans l'erreur ſur ſon compte, je retournai à mon hôtellerie, aſſez ſot encore pour me flatter que l'autre dame étoit de meilleure foi; mais je l'attendis inutilement le lendemain preſque toute la journée. Je ne revis pas même ſa ſuivante; de ſorte que ne pouvant plus douter que je ne fuſſe auſſi la dupe de ce côté-là, je me promis bien que déſormais je ſerois en garde contre le beau ſexe.

CHAPITRE XIII.

Guſman prend une fauſſe alarme & ſort bruſquement de Tolede. Autre Aventure galante. Origine de ce proverbe : A Malagon, dans chaque maiſon un Larron, & dans celle de l'Alcalde le pere & le fils.

TELLE fut la fin de mes galanteries de Tolede, & pour ſurcroît d'infortune, je rencontrai, en arrivant dans mon hôtellerie, un alguaſil que l'on me dit être de Madrid, & l'on ajouta qu'il s'informoit de l'hôte avec beaucoup de ſoin d'un certain quidam qu'il cherchoit. Je n'appris point cela ſans altération; néanmoins, tout troublé que j'étois, je tins une aſſez bonne contenance; mais je fus agité toute la nuit d'une inquiétude qui ne me laiſſa prendre aucun repos. Je me levai de grand matin; & l'eſprit toujours occupé de ce maudit alguaſil; j'allai me promener au *Zacodover.* Je n'eus pas fait le tour de la place, que j'entendis crier : *Deux mules de retour pour Almagro.*

J'employai plus de tems à écouter ce cri, qu'à en profiter. Je me déterminai dans le moment à louer ces deux mules, comme si j'eusse pressenti que je trouverois à Almagro une compagnie de soldats prêts à partir pour l'Italie. Je parlai au crieur. Nous convînmes de prix. Après quoi j'envoyai mon laquais payer mon hôte & chercher mon bagage, qui consistoit en une valise dans laquelle étoit mon habit d'homme à bonnes fortunes, avec de beau linge & le reste de mon argent. Aussi-tôt qu'il fut venu me rejoindre, je lui donnai une des mules, je montai sur l'autre, & charmé de trouver si promptement l'occasion de sortir de Tolede, dont le séjour ne pouvoit plus m'être agréable, je pris la route d'Orgaz, où j'allai coucher ce jour-là.

Il y avoit dans l'hôtellerie une jolie servante, qui sembloit s'élever au-dessus de sa condition par son esprit & par des manieres gracieuses. Je liai conversation avec elle, & dans cet entretien je sentis naître des desirs que je lui témoignai; ce qui ne l'effaroucha point. Elle eut même la bonté de me promettre qu'elle viendroit me trouver pendant la nuit. Mais ma mignonne, lui dis-je, ne me trompez-vous point? Puis-

je compter ſur votre parole ? Sans doute, me répondit-elle. Vous êtes un trop joli ſeigneur, pour qu'on vous en faſſe accroire. Vous verrez ſi j'y manque.

On me fit coucher dans une chambre baſſe où où il y avoit de l'orge, & dont j'eus ſoin de laiſſer la porte ouverte, afin que la ſervante y pût entrer à l'heure qu'elle jugeroit la plus commode. Je m'endormis en attendant ma belle, quoiqu'on ne dorme gueres ordinairement dans une ſi agréable attente ; mais l'inquiétude que l'alguaſil m'avoit cauſée la nuit précédente, ne m'ayant pas permis de goûter la douceur du ſommeil, j'avois encore plus d'envie de me repoſer que de faire l'amour. Cependant un petit bruit que j'entendis dans la chambre eut le pouvoir de me réveiller. Je ne doutai point que ce ne fût la ſervante ; & voulant la recevoir avec toute la reconnoiſſance que ſon exactitude à tenir ſa parole me ſembloit mériter : Venez, lui dis-je tout bas ; approchez, mon aimable ; je vous attends avec impatience. On ne me répondit point. Je m'imaginai que la friponne en uſoit ainſi pour mieux irriter mes deſirs. Dans cette confiance, la moitié du corps hors du lit, j'étendis mes bras pour la ſaiſir. Je ſentis ſous ma main quelque choſe de

douillet, mais d'un douillet qui révolta mon imagination: Comme en effet, c'étoit l'oreille d'un âne, lequel étant sorti de l'écurie, avoit éte attiré dans ma chambre par l'odeur de l'orge qui y étoit, L'animal, qui dans le tems que je le touchai, avoit la tête baissée, la releva tout à coup pour mes péchés, & m'en donna sous le menton un coup qui m'ébranla les mâchoires, & mit ma bouche tout en sang. Je me levai en jurant, & dans l'intention de percer de mon épée les entrailles de cette maudite bête, qui par bonheur pour elle, fut effrayée du bruit que je fis, & prit aussi-tôt la fuite. Je me recouchai en pestant contre l'amour, & en renouvellant le serment que j'avois déja fait de me défier de ses piéges.

Un moment avant le jour, je commençois à m'assoupir; mais le muletier vint m'avertir que le déjeûner étoit prêt, & que si je voulois arriver ce jour-là de bonne heure à Malagon, je n'avois point de tems à perdre. Je fus bientôt debout; & après avoir mangé quelques morceaux de ce qu'il plût à l'hote de me servir, je voulus monter sur ma mule, qui me lança une ruade, dont j'aurois été peut-être estropié toute ma vie, si j'eusse reçu le coup de plus loin; mais

j'étois ſi près de la quinteuſe béte, qu'elle ne put me faire un grand mal. Au diable toute ſortes de femelles, m'écriai-je dans le moment ! je ſuis né pour en etre maltraite ; pour divertir mes compagnons de voyage, & me déſennuyer moi-même, je leur contai en chemin toute l'aventure de l'âne ; ce qui fut un récit bien intéreſſant pour le muletier, qui nous dit après avoir ri tout ſon ſaoul, que Lucia (c'étoit le nom de la ſervante) en avoit agi de meilleure foi avec lui ; qu'elle lui avoit tenu compagnie une bonne partie de la nuit ; & qu'enfin il vouloit bien m'apprendre que les ſervantes d'hôtellerie appartenoient de droit aux muletiers, pour le bien qu'ils faiſoient gagner aux hôtes en leur menant des paſſagers.

Nous arrivâmes ſur le ſoir à Malagon, d'où, graces au ciel, je partis le lendemain ſans que la fortune m'eût joué quelque nouveau tour, ſi ce n'eſt que je m'apperçus, quand nous eûmes fait trois ou quatre lieues, qu'on m'avoit volé une bouteille d'excellent vin. Vive Dieu, dis-je alors en riant, ce vol juſtifie bien le proverbe qui dit : *A Malagon, dans chaque maiſon un larron, & dans celle de l'Alcaide le pere & le fils.* Là deſſus le muletier me demanda ſi je

savois l'origine de ce proverbe. Je répondis que non, & qu'il me feroit plaisir de me l'apprendre. La voici, reprit-il, s'il en faut croire un bon vieillard de qui je la tiens.

En 1236, Dom Fernand, surnommé le Saint, roi de Castille & de Léon, étant à Benevente, eut avis un jour que les chrétiens venoient d'entrer dans Cordoue, & qu'ils s'étoient déja rendus maîtres du fauxbourg qu'on appelle Axarquia; mais que les Mores, à qui cette place appartenoit alors, & qui se trouvoient fort supérieurs en nombre, se préparoient à les en chasser. Ce monarque zélé pour sa religion, résolut de voler au secours des chrétiens. Il manda son dessein à Dom Alvar Perez de Castro, qui étoit alors à Martos, & à Dom Ordogno Alvarez. Ces deux seigneurs, des principaux de Castille, se rendirent en diligence auprès du Roi, qui se mit aussi-tôt en chemin avec eux. Comme il n'avoit que cent cavaliers, il envoya ordre à tous ses vassaux & à tous les gens de guerre qui pouvoient être dans les villes, bourgs & villages de sa domination, de marcher vers Cordoue. Ses ordres auroient été suivis d'une prompte exécution, si le tems l'eût permis : mais on étoit alors dans le mois de Janvier,

& les pluies avec la neige avoient partout groſſi les ruiſſeaux & fait déborder les rivieres; de maniere que les troupes ne pouvant avancer, ſe trouverent dans la néceſſité de s'arrêter tantôt dans un endroit & tantôt dans un autre.

Il en arriva un ſi grand nombre à Malagon, que l'on fut obligé de loger un ſoldat dans chaque maiſon, & deux chez les bourgeois les plus aiſés. Le commandant de ces troupes & ſon fils qui en étoit auſſi officier, tomberent en partage a l'alcalde. Quoique le bourg fut aſſez gros, il y avoit tant de monde, que les vivres devinrent d'autant plus chers que le tems continuoit d'etre rude. Les ſoldats ſe voyant hors d'état d'en acheter au prix qu'ils ſe vendoient, commencerent à voler pour ſubſiſter. Tandis que ces choſes ſe paſſoient, un payſan de bonne humeur allant à Tolede, rencontra près d'Orgaz une troupe de cavaliers qui lui demanderent d'où il étoit. Il répondit qu'il étoit de Malagon; ſur quoi l'un des cavaliers lui dit: Apprends-nous, mon ami, ce qu'il y a de nouveau à Malagon. Le payſan lui fit cette réponſe, qui depuis eſt devenue un proverbe: *A Malagon, dans chaque mai-*

son un larron, & dans celle de l'alcaide le pere & le fils.

C'est donc mal-à-propos, poursuivit le muletier, qu'on explique ce proverbe au désavantage des habitans de Malagon, puisqu'ils furent les volés & non pas les voleurs. On peut dire, même à leur gloire, que depuis Madrid jusqu'à Séville, il n'y a point de gîte, point d'hôtellerie où l'on soit mieux traité & moins écorché qu'on l'est à Malagon. Au reste, je ne prétends pas soutenir qu'il ne s'y fait point de friponneries comme ailleurs; mais je vous assure que ce ne sont pas les plus mal-honnêtes gens de ce pays.

Comme le muletier achevoit ces paroles, il passa un ânier de sa connoissance, auquel nous demandâmes des nouvelles d'Almagro d'où il venoit. Il nous dit qu'il y avoit une compagnie de soldats nouvellement levés, & destinés, à ce qu'on croyoit, pour l'Italie. Je tressaillis de joie à ce rapport, & pardonnai à la fortune tout ce qu'elle m'avoit fait souffrir, en faveur de la belle occasion qu'elle m'offroit de contenter le desir violent que j'avois d'être à Gênes.

CHAPITRE XIV.

Guſman ſe préſente pour ſervir dans une Compagnie de nouvelles levées. Comment il eſt reçu du Capitaine, & de quelle façon ils vivent enſemble.

TOUTE ma crainte étoit que l'ânier n'eût menti ; mais je fus perſuadé, en entrant dans Almagro, qu'il avoit dit vrai. J'apperçus un drapeau à la fenêtre d'une maiſon, où je jugeai que le capitaine demeuroit. J'allai deſcendre à une hôtellerie tout auprès, & je ne ſongeai qu'à me repoſer juſqu'au lendemain matin.

Alors m'étant paré de mon bel habit & de mon linge le plus fin, je me rendis à la premiere égliſe où j'entendis la meſſe, & de là chez le capitaine, que je ſaluai d'un air à lui faire croire que je ne pouvois être qu'un jeune homme de qualité. Je lui dis que je venois exprès à Almagro pour y prendre parti dans ſa compagnie, ne reſpirant que l'honneur de ſervir le Roi. Mon ajuſtement ne manqua

pas

pas de jeter de la poudre aux yeux de cet officier, qui ſavoit fort bien vivre. Il me reçut le plus poliment du monde. Il commença par me témoigner la joie qu'il avoit de me voir dans la diſpoſition d'entrer de ſi bonne heure dans la carriere de la gloire ; puis il me remercia de la préférence que je donnois à ſa compagnie, qui ſe trouvoit fort honorée de poſſéder un cavalier de noble race, comme il étoit aiſé de connoître que j'en étois un. Ce qui me fâche, ajouta-t-il, c'eſt que tous les emplois ſont remplis ; mais ſi je ne puis vous en offrir un, du moins je pourrai partager le mien avec vous, & nous vivrons enſemble de même que ſi vous étiez capitaine comme moi.

Pour me prouver que des diſcours ſi honnêtes n'étoient pas des complimens en l'air, il me retint à dîner, & me régala fort bien. Il ne laiſſa pas, ſans faire ſemblant de rien, de charger un de ſes valets de s'informer du mien qui j'étois. Mon page qui m'avoit entendu dire plus d'une fois que je me nommois Dom Juan de Guſman de la Maiſon de Torab, aſſura que je portois ce nom, avouant au reſte qu'il n'en ſavoit pas davantage. Cela fut rapporté au capitaine, qui crut pieuſement que j'étois un jeune cadet de cette illuſtre race. De mon côté, dès

le jour ſuivant je lui donnai à manger dans mon hôtellerie, & je n'épargnai rien pour rendre le repas digne d'un cavalier qui auroit effectivement été ce que mon valet avoit dit que j'étois. Je ne m'en tins pas a ce dîner. J'en donnai tant d'autres au capitaine & aux principaux officiers de la compagnie, que ce n'eſt pas merveille s'ils m'aimoient tous, & me regardoient comme un ſujet qui faiſoit honneur à leur Corps. Le capitaine ſur-tout avoit tant d'attention pour moi, que j'en étois quelquefois tout honteux. Il eſt vrai que pour entretenir ſon amitié je lui envoyois preſque tous les jours par mon page quelque petit préſent; qu'il vouloit bien recevoir pour me marquer ſon affection.

Cependant ma bourſe, qui n'avoit pas comme la mer un flux & un reflux, ſe déſempliſſoit a vue d'œil, ſans ſe remplir. J'avois déja diſſipé plus de la moitié de mes réaux, tant en habits, en galanteries & en frais de voyage, qu'en feſtins & en préſens, ſans compter ce que j'avois perdu en jouant avec les officiers, dont la plupart ſavoient encore mieux que moi ſe rendre au jeu la fortune favorable. J'étois pourtant aſſez en fonds pour ſoutenir quelque tems le beau perſonnage que je faiſois, lorſque le

tems de nous mettre en marche arriva. Je ſuivis la compagnie en qualité de volontaire juſques ſur la côte où elle avoit ordre de s'arrêter, en attendant que les galeres qui devoient la tranſporter en Italie avec d'autres troupes, fuſſent arrivées à Barcelone où elle alloit s'embarquer. Mais il plut à Dieu que cet embarquement ne ſe fît que trois mois après; ce qui acheva de me ruiner : car voulant continuer de vivre avec le capitaine & les autres officiers, ainſi que j'avois commencé, je me trouvai bientôt réduit à me ſervir de mon corps de réſerve, je veux dire de mes trente piſtoles d'or, auxquelles je n'avois point touché juſques-là, & que je dépenſai avec auſſi peu de ménagement que mes réaux. Quand je me vis au bout de mes dernieres pieces, je vendis mon bel habit, enſuite mon linge; puis je me défis de mon valet, qui alla chercher fortune ailleurs; & n'ayant plus d'argent pour jouer, je ceſſai de fréquenter les officiers, qui ne devinerent que trop bien les raiſons qui m'obligeoient à changer de conduite.

Les réflexions vinrent alors en foule ſe préſenter à l'enfant prodigue. Si j'étois incapable d'en faire quand j'avois de l'argent, en récompenſe, j'en faiſois

des millions lorſque je n'avois plus rien. Je rappelai mes folies paſſées, & je me fis tous les reproches qu'un pédagogue de profeſſion m'auroit pu faire. Je pris la réſolution d'etre à l'avenir bon ménager, comme ſi j'euſſe encore eu des ſacs de réaux dans ma valiſe. Je me repentois principalement d'avoir donné tant de grands repas au capitaine, qui, remarquant que j'étois mal en eſpeces, ne m'invitoit plus depuis quelque tems à dîner avec lui. Les autres officiers, jugeant que je n'avois plus rien a perdre, me tournoient le dos. Les ſergents qui venoient auparavant me rendre viſite, comme à un capitaine en ſecond, & qui ſe faiſoient honneur de mon entretien, ne me recherchoient plus. Il n'y avoit pas jaſqu'aux ſoldats qui ne m'évitaſſent. Je ne ſais même ſi les goujats n'auroient pas dédaigné ma compagnie, ſi j'euſſe voulu devenir leur camarade: mais il étoit juſte, après avoir fait tant d'extravagances, que j'en fuſſe ſi bien puni.

Si quelque choſe pouvoit me conſoler dans un état ſi malheureux, c'eſt que pendant le cours de ma proſpérité je n'avois pas fait la moindre friponnerie. Cela donna fort bonne opinion de moi à mon capitaine, qui me croyant plus

que jamais un garçon de naissance, conserva toujours pour moi de l'estime malgré ma misere. Il avoit trop profité de ma mauvaise conduite, pour ne me la point pardonner dans le fond de son ame. Il me recevoit assez bien quand je l'allois voir, sans faire semblant de prendre garde à la situation de mes affaires. Il ne laissoit pas d'en être touché ; & il ne put s'empêcher de me dire un jour, que je lui parus plus triste qu'à l'ordinaire : Mon cher Gusman, il faudroit que je fusse bien dur & bien ingrat, si j'étois insensible à vos peines, après tous les témoignages d'amitié que vous m'avez donnés. Mais apprenez que ma fortune n'est gueres meilleure que la vôtre, & que je suis vivement affligé de ne pouvoir vous marquer par mes actions jusqu'où va pour vous ma bonne volonté. Tout ce que je puis vous offrir dans le pressant besoin où vous vous trouvez d'être secouru, c'est un logement dans ma maison, & la table de mes gens ; car j'ai cessé par nécessité de manger chez moi, étant dans l'impuissance de recevoir mes amis.

Cette proposition, qu'il ne me fit pas sans rougir, fut accompagnée de tant de manieres obligeantes, que je l'acceptai. Il ne sied à personne de faire le

fier, encore moins a un homme qui n'a pas le ſol, & qui ne ſait où donner de la tête. C'eſt un Caméléon qui ne ſe nourrit que de vent. Me voila donc devenu en quelque ſorte domeſtique du capitaine, après avoir été ſon compagnon. Mais je lui dois cette juſtice : bien loin de me traiter comme un valet, il avoit des conſidérations particulieres pour moi. S'agiſſoit-il de faire quelque choſe pour ſon ſervice ; il m'en prioit, au lieu de me le commander. De mon côté, pour conſerver ſon amitié, & gagner le pain qu'il me donnoit, je me montrois plus ardent que ſes domeſtiques à le ſervir. Je prévenois ſes deſirs. Comme il me croyoit autant de diſcrétion que de fidélité, & même beaucoup de prudence, quoique j'euſſe aſſez prouvé le contraire par la diſſipation que j'avois faite de mon argent, il voulut achever de m'inſtruire de l'état préſent de ſes affaires, pour me faire connoitre, diſoit-il, qu'il avoit une entiere confiance en moi.

Il m'apprit donc qu'il étoit tellement à ſec, que quelques bijoux qu'il avoit encore, faiſoient ſon unique reſſource. Savez-vous bien, ajouta-t-il, ce qui m'a réduit à cette extrémité ? C'eſt le tems que j'ai été obligé de conſumer à ſolli-

citer mon emploi, & les présens qu'il m'a fallu faire pour l'obtenir. Oui, j'y renoncerois si j'étois à recommencer, quelque envie qu'ait naturellement un gentilhomme Espagnol d'acquérir de la gloire par la voie des armes. Effectivement, outre l'argent qu'il m'en a coûté pour cela, je ne puis y penser encore sans une extrême confusion. Combien ai-je passé de journées le chapeau à la main, à prier, à flatter, à faire des révérences jusqu'à terre, à traverser des cours, tantôt pour parler à celui-ci, & tantôt en accompagnant celui-là; enfin à valeter, à ramper, à faire mille bassesses. Mais le trait le plus piquant & le plus sensible pour moi, c'est ce qui m'arriva la veille du jour auquel on m'avoit promis ma commission. Après plus de huit mois de sollicitations & de démarches, comme celle que je viens de vous dire, j'accompagnois le ministre dont j'avois besoin, & qui sortoit du palais; je le conduisis avec le plus profond respect jusqu'à son carrosse, il monta dedans, & je me couvris par malheur un moment devant que le carrosse partit. Le ministre s'en apperçut. Il me lança un regard furieux, & me fit bien sentir que mon action lui avoit déplu, puisque ma commission ne me fut délivrée que qua-

tre mois après. Je courus même risque d'être renvoyé aux Calendes grecques, pour ma peine & pour mon argent.

Dieu préserve, continua t-il, en levant les yeux au ciel ! Dieu préserve tout honnête homme d'avoir affaire aux personnes qui ont le pouvoir & la mauvaise volonté tout ensemble ! Dans quel aveuglement sont ces idoles de cour, qui veulent qu'on les adore comme des divinités ! Ils ont apparemment oublié qu'ils ne sont que des misérables comédiens qui jouent de beaux rôles, & qu'à la fin de la piece, c'est-à-dire, de leur vie, ils disparoîtront aussi-bien que nous.

Mon capitaine m'attendrit par ce discours, & je me sentis plus pénétré de son malheur que du mien. Je lui témoignai dans les termes les plus forts que mon cœur & mon esprit me purent fournir, qu'il n'y avoit rien que je ne fusse capable d'entreprendre pour le tirer de l'embarras où je le voyois; en un mot, que j'exposerois volontiers ma vie pour son service. Il me remercia de ma bonne volonté; mais quel secours, poursuivit-il, en souriant, puis-je attendre de vous dans la situation où vous êtes ? Je verrai ce que je pourrai faire, lui répondis-je. Si je suis jeune, en ré-

compense, la nécessité aiguise l'esprit, & peut suppléer à l'expérience. Laissez-moi seulement rêver aux moyens de vous faire passer doucement la vie jusqu'à notre embarquement. Le capitaine sourit encore à ces paroles, & sans me répliquer, branla la tête, pour me marquer qu'il faisoit peu de fond sur des discours qu'un zele indiscret m'inspiroit. S'il eût connu mes talens, il auroit mieux jugé de moi; mais je le forçai bientôt à me rendre justice.

Comme les galeres tardoient à venir, nous étions obligés de changer souvent de quartier, & nous logions par étape dans les villages. A chaque logement, je donnois une douzaine de billets qui nous rapportoient pour le moins douze réaux chacun, & quelques-uns jusqu'à cinquante chez les riches laboureurs; pour moi, j'avois mon entrée franche dans toutes les maisons, sans loger dans aucune; & il n'y en avoit point où je ne jouasse de la griffe. J'aurois, je crois, emporté de l'eau du puits, plutôt que de sortir sans rien prendre. Par ce moyen, je relevai la marmite renversée de mon capitaine. Il se remit à tenir table, & la subtilité de mes mains lui fournissoit abondamment de quoi faire grande chere à

bon marché. Les poules, les chapons, les oies, les poulets & les pigeons tomboient dru comme grêle dans ſa cuiſine, & je ne le laiſſois point manquer de jambons.

Si par haſard il arrivoit que le maître d'une maiſon me prît ſur le fait; ſi le vol n'étoit pas conſidérable, on n'en faiſoit que rire, & s'il étoit de conſéquence, j'en étois quitte pour être mené devant mon capitaine, qui me reprenoit d'un air ſévere, & m'envoyoit en priſon dans une chambre, où je recevois par ſon ordre cent coups de fouet que je ne ſentois point, quoique je les accompagnaſſe de cris ſi perçans, que toute la maiſon en retentiſſoit. Il ſembloit qu'on me mît en pieces, quoique l'on ne me touchât point du tout. Cela contentoit les perſonnes volées, & ſauvoit l'honneur de l'officier. Quelquefois auſſi les plaignans intercédoient eux-mêmes pour moi, & par pitié conjuroient le capitaine de me pardonner ma faute.

Du badinage on paſſe au ſérieux. Après ces petits coups, j'en voulus faire de plus importans. Je choiſis pour cela cinq ou ſix déterminés de la compagnie, avec leſquels je me déguiſai pour aller exploiter ſur les grands chemins.

Nous arrêtâmes quelques passans qui nous donnerent leur bourse avec une docilité qui nous épargna des crimes que leur résistance nous auroit pu faire commettre ; mais notre capitaine ne fut pas si-tôt informé d'une affaire si délicate, qu'il en craignit les suites, tant pour moi que pour lui. Il me défendit ce jeu-là, & il fallut m'en tenir à de plus innocens ; comme à trouver des passe-volans, quand il étoit question de passer montre. C'est ce que j'entendois à merveille. Je savois si bien faire changer de figure au même soldat, soit par une barbe postiche, soit par une emplâtre sur l'œil, qu'il recevoit trois fois la paie, sans que l'on reconnût la supercherie ; enfin, je devins si utile au capitaine, qu'il m'avoua que mon industrie lui valoit mieux toute seule que les revenant-bon de sa compagnie.

CHAPITRE XV.

Gusman se rend avec la Compagnie à Barcelone. Il y joue un tour à un Orfévre, & s'embarque pour l'Italie.

Les galeres arriverent enfin à Barcelone. Dès que nous en eumes avis, nous nous y rendîmes pour nous embarquer ; mais le tems ne se trouva point favorable pour cela, & nous fûmes obligés de faire un assez long séjour dans cette ville. Ce n'étoit plus là ce pays de ressource où l'on pouvoit avec un peu d'adresse vivre grassement à bon marché. Je vis bientot mon capitaine tomber dans une mélancolie dont je pénétrai facilement la cause. Je devois bien connoitre sa maladie, puisque j'étois le médecin qui l'en avoit déja guéri.

Pour cette fois-là, je sentois mon habileté en défaut, ignorant la carte de Barcelone, & le génie de ses habitans. Je ne laissai pas à tout événement d'offrir mon spécifique à mon malade, qui me dit là-dessus d'un air très-sérieux, que nous n'avions plus affaire à des paysans, & qu'il falloit aller la sonde à la

la main. Les difficultés ne firent qu'irriter mon esprit, & il me vint une idée que je résolus de suivre. J'ai déja dit que le capitaine avoit des bijoux qu'il gardoit comme une poire pour la soif. Parmi ces bijoux, étoit un reliquaire d'or, garni de quelques pierreries, & dont il parloit de se défaire pour subsister jusqu'à l'embarquement. Je le priai de me montrer ce bijou, & je lui demandai s'il avoit assez de confiance en moi pour vouloir bien me le laisser entre les mains pendant un jour ou deux, ajoutant que je le lui rendrois avec usure. A ces mots, il prit un air gai, & me répondit en souriant : Oh, oh ! mon petit ami Gusman, méditeriez-vous par hasard quelqu'un de ces tours de passe-passe que vous savez si bien faire ? Vous n'avez seulement, repris-je, qu'à me donner le reliquaire, & tenez-vous gaillard. Si malgré toutes les mesures que je pourrai prendre pour faire sûrement le coup que j'ai dans la tête, j'ai le malheur d'avoir quelque démêlé avec la justice, du moins je vous promets de sauver votre honneur, & de porter toute l'iniquité.

Mon capitaine se rendit à cela. Il m'abandonna le reliquaire, en me disant, qu'il souhaitoit que je vinsse heu-

reuſement à bout de mon entrepriſe. Perſonne n'y avoit plus d'intérêt que lui, puiſque tout le profit lui en devoit revenir. Je mis le bijou dans une bourſe que je cachai dans mon ſein, & dont je paſſai les cordons à une boutonniere de mon jupon; après quoi j'entrai chez le premier orfévre qu'on m'enſeigna, & qui, par bonheur pour moi, étoit connu dans la ville pour un inſigne uſurier. Je lui demandai s'il vouloit acheter un beau reliquaire, & en même-tems je lui montrai celui que j'avois. Je m'apperçus qu'il en fut très-content, quoiqu'il affectât de ne le point paroître. Je n'attendis pas qu'il me fît des queſtions; je lui dis que j'étois ſoldat dans une compagnie de nouvelles levées, laquelle devoit paſſer en Italie; que j'avois mangé tout l'argent que je poſſédois, & qûe n'en ayant plus, je me trouvois réduit à vendre ce bijou, pour n'être pas ſans eſpeces. Allez, pourſuivis-je, allez vous informer de mon capitaine, des autres officiers, & des ſoldats même, qui je ſuis. Ils vous apprendront que je me nomme Dom Juan de Guſman. Sur le rapport qu'ils vous feront de moi, vous verrez ſi vous pouvez acheter mon reliquaire en ſûreté. Pendant que vous ferez vos informa-

tions, je vais vous attendre ſur le port où une affaire m'appelle.

L'orfévre qui ne vouloit pas laiſſer échapper ce bijou, prit ſon manteau, & courut ſur le champ vers le quartier où je lui dis que nous logions. Il ne manqua pas d'interroger quelques officiers & des ſoldats même, pour ſavoir ce que c'étoit qu'un certain Dom Juan de Guſman, qui ſe diſoit de leur compagnie. Les uns & les autres (car j'étois généralement aimé) l'aſſurerent que j'étois un jeune homme de qualité, qui avoit deſſein de paſſer avec eux en Italie, & qu'ils m'avoient vu faire une figure des plus brillantes; enfin, ils lui rendirent un ſi bon témoignage de moi, qu'il vint promptement me chercher ſur le port, où il n'eut garde de ne me pas trouver, puiſque je n'étois là que pour l'attendre & le friponner. Il me dit, en m'abordant, qu'il me prioit de lui faire voir encore le reliquaire, & qu'il l'acheteroit. Je le veux bien, lui répondis-je; mais tirons-nous un peu à l'écart. Nous n'avons pas beſoin que le monde s'aſſemble autour de nous.

Je tirai le bijou de la bourſe, & le lui donnai à conſidérer de nouveau. Il le regarda de tous côtés, & après l'avoir bien examiné, il me demanda ce que

j'en voulois. Je lui dis deux cents écus d'or, & ce n'étoit pas la moitié de ce qu'il valoit. Le vieil uſurier feignit d'être étonné de ce prix, & commença de dire que l'or n'étoit pas du plus fin. Outre cela, il trouva de grands défauts dans le travail, comme dans les pierreries; néanmoins, il m'en offrit cent écus. Je fis le ſurpris à mon tour. Ce n'eſt pas aſſez, m'écriai-je! C'eſt ſe moquer. Vous abuſez de ma ſituation. Mais quelque beſoin que j'aie d'argent, je vous déclare que vous ne l'aurez pas à moins de cent-cinquante écus d'or.

Il fit pourtant ſi bien encore, que j'en rabattis trente, de ſorte que le marché fut conclu à cent-vingt. Il me pria d'aller avec lui à ſa boutique pour les recevoir. Ce que je refuſai de faire, en lui diſant que j'attendois un homme, & que je ne pouvois m'éloigner du port; qu'il n'avoit qu'à retourner chez lui chercher la ſomme dont nous étions convenus, & qu'il me retrouveroit au même lieu où il me laiſſoit. L'orfévre voyant que je m'obſtinois à ne vouloir pas l'accompagner, & craignant que la perſonne qui devoit me venir joindre, ne fût un de ſes confreres, auquel j'avois peut-être donné rendez-vous pour le même ſujet, courut au logis avec d'au-

tant plus d'empressement qu'il avoit plus d'envie d'avoir le reliquaire.

J'apperçus bientôt ce vieux fripon qui revenoit tout essoufflé. Il portoit dans un petit sac les cent vingt écus d'or, qu'il me compta dans la main. Je lui demandai le petit sac dans lequel je remis l'or, & lui offris à la place la bourse où avoit été le bijou; mais faisant semblant de ne pouvoir défaire les cordons que j'avois exprès bien attachés, je tirai, comme par impatience, d'un étui qu'il avoit à sa ceinture, un couteau pour les couper. Quoique cette action le surprit un peu, il étoit si éloigné d'en pénétrer la cause, qu'il reprit le chemin de sa maison, très-satisfait d'avoir profité d'une bonne occasion, & ne se doutant nullement du piége que je lui avois tendu.

Je le laissai faire quelques pas; puis je fis signe à un de mes camarades qui ne valoit pas mieux que moi, & que j'avois posté dans un endroit avec ordre d'accourir quand je l'appellerois. Je le chargeai des écus d'or que je lui dis de porter à notre capitaine. Ensuite courant après mon orfévre que je n'avois pas perdu de vue, je l'atteignis dans un carrefour, où il y avoit, par hasard, une troupe de soldats assemblés, & le

montrant du doigt, je me mis à crier: Au voleur, ſeigneurs ſoldats, au voleur. Pour l'amour de Dieu, arrêtez ce vieux fripon qui m'a volé. Ne le laiſſez point échaper. Les ſoldats, dont il y en avoit quelques-uns de notre compagnie, arrêterent auſſi-tôt l'orfévre, en lui demandant pourquoi il me donnoit ſujet de me plaindre ainſi de lui. Il fut d'abord ſi troublé, ſi ſaiſi de crainte & d'étonnement, qu'il n'eut pas la force de prononcer une parole. D'ailleurs, quand il auroit parlé, cela eût été inutile; la voix de ſon accuſateur eût étouffé la ſienne. On n'entendoit que moi, je criois ſans ceſſe; & pour faire plus d'impreſſion ſur les ſoldats, je me jettai à genoux devant eux, en implorant leur ſecours avec de fauſſes larmes.

Meſſeigneurs, leur diſois-je, vous voyez dans ce vieux ſcélérat le plus grand hypocrite qu'il y ait en Eſpagne. J'étois tout-à-l'heure avec lui ſur le port. Il a remarqué une bourſe dans mon ſein; il m'a demandé ce qu'il y avoit dedans. C'eſt, lui ai-je répondu, un reliquaire que mon capitaine, mon maître, a oublié ce matin ſur le chevet de ſon lit, & que j'ai pris pour le lui rendre. Ce voleur que vous tenez m'a prié, d'un air honnete, de le lui montrer, en me di-

sant qu'il étoit orfévre & qu'il se connoissoit en bijoux. J'ai contenté sa curiosité. Après quoi il m'a proposé de lui vendre ce reliquaire. Cela ne se peut pas, lui ai-je dit, puisqu'il est à mon maître. En même-tems je l'ai remis dans ma bourse qui étoit attachée à mon jupon. Là-dessus mon voleur, en m'amusant de paroles, a tiré de l'étui qu'il porte à sa ceinture, un couteau dont il s'est servi pour couper les cordons dont vous pouvez encore voir les bouts. Donnez-vous, s'il vous plaît, la peine de le fouiller, & vous lui trouverez la bourse avec le bijou dont il n'a pas eu le loisir de se défaire, tant je l'ai suivi de près.

Les soldats le fouillerent aussi-tôt; ils tirerent la bourse & le reliquaire qu'il avoit mis dans son sein, & s'appercevant qu'en effet les cordons avoient été coupés, ils demeurerent convaincus que l'orfévre étoit un fripon. Il avoit beau protester & jurer que je lui avois vendu ce bijou, ils refuserent de le croire, ne pouvant se persuader qu'un vieil orfévre eût été capable d'acheter d'un jeune soldat un reliquaire si riche, sans le soupçonner de l'avoir dérobé. Encore une fois, seigneurs soldats,

s'écria l'accuſé, j'ai payé le reliquaire à ce jeune homme, à telles enſeignes qu'il doit avoir actuellement ſur lui cent vingt écus d'or que je lui ai comptés dans la main. Vous n'avez qu'à le fouiller à ſon tour, vous lui trouverez ces pieces d'or qu'il vient de recevoir de moi il n'y a qu'un moment. Les ſoldats, pour le contenter, ſe mirent à me viſiter par-tout, & voyant que je n'avois point d'argent, ils commencerent à l'accabler d'injures, & même à le battre; néanmoins, comme il ne ceſſoit de les prier de nous mener l'un & l'autre devant le juge, ils nous y conduiſirent tous deux.

Là, je rapportai l'affaire de la même façon que je l'avois contée aux grivois, leſquels ayant été interrogés par le Juge, en dirent plus qu'il n'en falloit pour faire croire que l'orfévre m'avoit effectivement pris de force le reliquaire; d'ailleurs, ce bourgeois étant connu pour un homme fort intéreſſé & très-peu ſcrupuleux, on n'étoit que trop diſpoſé à le croire coupable. Le magiſtrat toutefois voulant avoir quelque conſidération pour ſa famille, qui étoit des meilleures de la bourgeoiſie, ſe contenta de lui faire une forte réprimande, & me

remit le bijou entre les mains, avec ordre de le reporter à mon maître : ce qui fut exécuté sur le champ.

Le capitaine, quand je lui fis le récit de cette aventure, rendit grace au ciel, dans le fond de son ame, de ce qu'elle avoit eu une si heureuse fin. Il avoit craint, avec beaucoup de raison, que je ne me tirasse plus mal d'une affaire si scabreuse, & ma hardiesse le fit trembler. Quoiqu'il eût seul profité de la friponnerie, il résolut de se défaire du fripon ; il eut peur que je ne le perdisse à la fin par quelques-uns de mes tours. Il attendoit avec impatience le jour de notre embarquement.

Ce jour, si desiré de lui, arriva peu de tems après. Les galeres sortirent du port de Barcelone, & nous transporterent heureusement à Gênes. Nous n'eûmes pas plutôt mis pied à terre, que mon capitaine me dit en particulier : Mon cher Gusman, nous voici enfin dans le pays où vous avez tant souhaité d'être ; car je lui avois fait confidence du dessein que j'avois d'aller voir mes parens ; il faut, s'il vous plaît, que nous nous séparions. J'appréhende comme tous les diables vos petits coups de main. Ils pourroient un jour me porter malheur. Adieu, mon ami, poursui-

vit-il, en me mettant dans la main une piſtole ; je ſuis fâché de n'être pas en état de mieux reconnoître vos ſervices. En achevant ces paroles il s'éloigna de moi, me laiſſant ſi étourdi du compliment qu'il venoit de faire, que je ne pus lui dire un ſeul mot. Mais que lui aurois-je dit ? Falloit-il lui repréſenter tous les périls que j'avois affrontés pour lui ? Il ne les ignoroit pas. C'étoit même à cauſe de cela qu'il me chaſſoit. Je ne devois pas être ſi ſurpris de ſon procédé. J'avois le deſtin que les méchans ont d'ordinaire. On ſe ſert d'eux tant qu'ils ſont utiles ; comme des viperes & des ſcorpions on en tire la ſubſtance pour en compoſer des remedes, & l'on en jette le reſte.

CHAPITRE XVI.

Gufman arrivé à Gênes, prend la réfolution d'aller fe préfenter devant fes parens. De quelle maniere ils le reçoivent.

Aussi-tôt que j'eus quitté mon capitaine, ou, pour mieux dire, quand je vis qu'il m'abandonnoit, je ne fongeai qu'a me confoler de ce malheur. Rien n'étoit plus propre à me le faire oublier, que de penfer qu'enfin j'étois à Gênes, après avoir fi long-tems fouhaité de m'y voir. J'allai d'abord faire un tour dans la ville, où je demandai des nouvelles de mes parens. J'appris qu'ils étoient hauts & puiffans Seigneurs, & des plus riches de la république. Cela me caufa bien de la joie, & me fit juger que je recevrois d'eux de grands fecours, lorfqu'ils fauroient que j'étois un extrait de leur noble famille.

En attendant que je fuffe en état de les aller faluer chez eux, je jugeai à propos de chercher une petite hôtellerie

où je puſſe vivre à peu de frais. Ma piſtole ne pouvoit me mener loin. Encore fallut-il en employer une partie en ſouliers, dont j'avois un extrême beſoin. Mon habit étoit déja bien uſé, auſſi-bien que mes bas & mon chapeau. Tout mon équipage commençoit à menacer ruine. Tant mieux, diſois-je; mes parens ne ſouffriront pas que je demeure comme je ſuis; ils ne voudront pas que je leur faſſe déshonneur. Ne perdons point de tems, hâtons-nous de nous faire connoître, pour ſortir promptement de miſere.

Me voilà donc à chercher mes parens & à demander le chemin de leur maiſon, en me vantant publiquement d'être de leur famille; ce qui leur fut bientôt rapporté par des gens qui ne les aimoient guere, & qui jugeant que la vue d'un jeune homme ſi mal équipé ne leur feroit pas grand plaiſir, s'étoient empreſſés à leur porter cette agréable nouvelle. Mes généreux parens en furent au déſeſpoir. Il leur ſembloit que ma pauvreté les couvroit d'infamie; & je ne voulois pas jurer, que s'ils euſſent pu, ſans ſe commettre, me faire poignarder, ils n'y auroient pas manqué: outre qu'ils n'euſſent fait en cela que ſuivre l'uſage de ce pays-là. Mais comme

comme on s'entretenoit déja de moi dans toute la ville, & que l'on s'y souvenoit encore de mon pere, si l'on m'eût vu tout-à-coup disparoître, on n'en auroit pas demandé la cause.

Ne sois pas scandalisé, lecteur, de la mauvaise opinion que j'ai de mes parens. Je m'imagine qu'à leur place tu ne ferois pas autrement qu'eux. Suppose-toi, pour un moment, aussi riche qu'ils l'étoient, & me dis de quelle façon tu recevrois un gueux, qui tout-à-coup tombé des nues viendroit te saluer au milieu d'une rue, en te disant : Bon jour, mon oncle, je suis fils de votre frere ou de votre sœur. Tu trouverois cela bien mortifiant. J'eus l'imprudence de me présenter publiquement devant eux. Aussi je n'en abordai pas un qui ne me traitât d'imposteur & de fripon. Ils accompagnerent même de menaces ces deux épithetes : Croyez-nous, me dirent-ils, ne vous arrêtez point à Gênes, de peur d'y passer fort mal votre tems. J'avois beau nommer mon pere, & protester qu'il avoit tenu son rang parmi les nobles Génois; tous ses mauvais parens l'avoient oublié.

Je rencontrai pourtant un soir certain vieillard qui, sans se découvrir, m'aborda d'un air doux & honnête : Mon

fils, me dit-il, n'eſt-ce pas vous qui avez ſujet de vous plaindre de quelques perſonnes titrées qui ne veulent pas vous reconnoître pour un homme de leur ſang? Je répondis qu'oui, & je lui dis qui étoit mon pere. Vous me parlez, reprit le vieillard, d'un noble que j'ai vu autrefois. Il eſt conſtant qu'il a dans cette ville des parens qui ſont des gens conſidérables. Je vous dirai même que je connois un banquier qui doit avoir été des amis de votre pere, & qui demain, car il eſt trop tard aujourd'hui, vous mettra au fait de toute votre famille. En attendant que je vous mene chez lui, continua-t-il, venez loger dans ma maiſon; je ſuis indigné de l'accueil que vos couſins vous ont fait. Ils devoient plutôt vous recevoir avec affection. Mais ſuivez-moi, & comptez que le banquier vous vengera bien de leur dureté.

J'acceptai l'offre que ce bon vieillard me faiſoit de me donner un logement, en rendant grace au ciel d'avoir fait une ſi heureuſe rencontre. Je n'avois garde de me défier d'un pareil perſonnage. Il avoit l'air grave & débonnaire, ſa tête chauve & ſa barbe blanche rendoient ſa mine vénérable. Il s'appuyoit ſur un bâton, & portoit une longue

robe ; je le regardois comme un autre S. Paul. Lorsque nous fûmes dans sa maison, qui me parut un hôtel magnifique, il vint un valet qui voulut lui ôter sa robe ; mais le vieillard ne la quitta point par un excès de politesse, & renvoya le valet, après lui avoir dit quelques paroles italiennes, qui furent pour moi de l'hébreu. Ensuite il me fit entrer dans une salle, où pendant une heure entiere, il m'entretint des affaires d'Espagne. Puis venant insensiblement à celles de ma famille, il me fit force questions, particuliérement sur ma mere, & je n'y répondis point en sot. L'entretien commençoit à m'ennuyer, quand le valet revint. Ils eurent encore ensemble une petite conversation en italien, à laquelle je ne compris rien non plus qu'à la premiere. Mais immédiatement après, le bon homme s'adressant à moi, me dit en Espagnol : Je suppose que vous avez soupé ; il est tems de s'aller coucher, vous devez avoir besoin de repos. Nous nous reverrons demain. Puis se tournant vers le domestique : Antonio-Maria, poursuivit-il, conduisez ce gentilhomme au plus bel appartement de ma maison.

J'avois plus d'envie de manger que de dormir, ou plutôt, je mourois de faim, ayant par malheur dîné ce jour-

là fort ſobrement à mon auberge, pour mieux ménager ma piſtole qui tiroit à ſa fin. Néanmoins, de peur d'abuſer des bontés d'un hôte qui paroiſſoit ſi diſpoſé à me rendre ſervice, je ſuivis ſon valet, comme ſi j'euſſe eu le ventre plein. Ce domeſtique me fit d'abord traverſer une enfilade de ſept à huit pieces pavées d'albâtre & toutes plus propres les unes que les autres. De là nous entrâmes dans une galerie pour aller gagner une très-belle chambre où il y avoit un lit fort riche & bien garni, avec une tapiſſerie magnifique. Vous voyez votre chambre, me dit Antonio Maria, & le lit qui vous eſt deſtiné. Il n'y couche jamais que des Princes ou des parens de mon maître.

Ce valet, après m'avoir laiſſé conſidérer un peu la richeſſe des ameublemens, s'offrit à me déshabiller, mais je m'en défendis pour cauſe. Outre que je n'étois pas bien aiſe qu'il vît une chemiſe toute déchirée, mon habit avoit beſoin d'une main plus intéreſſée que la ſienne à me l'ôter délicatement Cependant, ſoit par malice, ſoit qu'il crût que je ne m'oppoſois à ſa bonne volonté que par politeſſe, il revint à la charge; & ſe mettant en devoir de me ſervir malgré moi, il me prit & me tira ſi bruſquement une manche, que ſi je n'euſſe

pas eu la précaution de la tenir de l'autre main, il me l'auroit sans doute arrachée. Alors le priant d'un air chagrin de me laisser en repos, j'allois tout de bon me fâcher contre lui, s'il ne se fût point arrêté pour prévenir ma colere. Je me retirai dans la ruelle, où m'étant promptement défait de mes guenilles, qui ne tenoient qu'à deux lacets, je me fourrai vîte dans le lit, dont je sentis que les draps étoient propres & parfumés. Après quoi, je dis au valet qu'il pouvoit emporter la chandelle. Je n'ai garde, me répondit-il; ce seroit le moyen de vous faire passer une très-mauvaise nuit. Il se cache dans cette chambre, dont le plafond est fort élevé, de grandes chauves-souris qui sont assez communes dans ce pays-ci, & dont vous seriez incommodé si vous demeuriez sans lumiere. Ajoutez à cela, poursuivit-il, qu'il revient dans les principales maisons de cette ville certains esprits mal-faisans, dont on seroit infailliblement tourmenté, si l'on négligeoit d'avoir dans les chambres des chandelles allumées, dont ces lutins, à ce qu'on dit, fuient la clarté. Il me faisoit tous ces contes d'un air ingénu, & je les écoutois avec toute la crédulité d'un enfant, au lieu de me défier de cet An-

tonio-Maria, dont la mine fourbe me devoit être ſuſpecte.

Il ne fut pas ſitôt hors de ma chambre, que je me levai pour aller fermer la porte aux verroux, moins dans la crainte d'être volé, que dans l'eſpérance d'empêcher par-là les eſprits de m'y venir perſécuter. Après cela, me croyant en sûreté, je me recouchai, & me mis à faire des réflexions ſur les bontés du reſpectable vieillard chez qui je me trouvois. Bien loin de le ſoupçonner de quelque mauvais deſſein, ce que je n'aurois pas manqué de faire, ſi j'euſſe eu un peu plus d'expérience, je me repréſentai qu'il falloit que ce fût quelqu'un de mes plus proches parens, lequel n'avoit pas voulu ſe faire connoître ce ſoir là, pour me ſurprendre plus agréablement le lendemain matin. Je gagerois bien, diſois-je, qu'à mon réveil je verrai venir un tailleur qui me prendra la meſure d'un habit. Je puis compter que j'aurai bientôt toutes mes petites commodités. Je n'ai pas perdu ma peine d'avoir paſſé la mer pour venir en Italie. C'eſt ainſi, qu'en me berçant des plus agréables penſées, je livrai peu à peu mes ſens au ſommeil le plus profond.

Quoiqu'Antonio-Maria m'eût dit que

les esprits mal-faisans étoient ennemis de la lumiere, ma chandelle allumée ne put me garantir des persécutions de quatre figures de diables qui entrerent dans ma chambre. Je n'entendis pas d'abord le bruit que firent ces démons ; mais leur intention n'étant pas de respecter mon repos, ils s'approcherent de mon lit, en tirerent les rideaux, me saisirent tous quatre, deux par les mains, deux par les pieds, & m'enleverent. Je me réveillai enfin, & me voyant suspendu en l'air entre les griffes de ces quatre diables, je demeurai tellement épouvanté, qu'on peut dire que j'étois plus mort que vif. Ils avoient la forme sous laquelle on représente un démon ; de grandes queues, des masques effroyables & des cornes à la tête. Je perdis l'usage de la voix. A peine me restoit-il quelque sentiment. J'en eus pourtant encore assez pour invoquer quelques Saints dont les noms se présenterent à mon esprit. Mais quand j'aurois récité des oraisons, c'eût été autant de bien perdu. Je n'aurois pu chasser ces lutins. Les exorcismes même auroient été inutiles. J'avois affaire à des diables baptisés. Ils me mirent dans une de mes couvertures, en prirent chacun un coin, & commencerent à me berner avec tant de vigueur, qu'ils me

lançoient juſqu'au plafond, contre lequel je m'imaginois à tout moment que j'allois me caſſer la tête ou quelqu'un de mes bras. J'en fus quitte toutefois pour des contuſions & des meurtriſſures. Ils ceſſerent enfin de me faire voltiger, ſoit par fatigue, ſoit qu'ils ſentiſſent que ma peur étoit laxative. Ils me coucherent tout rompu. Puis m'ayant recouvert, ils éteignirent la lumiere, & s'en retournerent par où ils étoient venus.

Je demeurai dans ce pitoyable état juſqu'au lever du ſoleil, & la frayeur dont j'avois été ſaiſi m'agitoit encore, lorſque je fis un effort pour me lever, dans le deſſein de ſortir au plus vîte d'une maiſon où l'on rempliſſoit ſi mal les devoirs de l'hoſpitalité; mais je ne me levai ni ne m'habillai point ſans reſſentir de vives douleurs, dont je ne pouvois me rappeller la cauſe, ſans donner mille malédictions au vieillard qui m'avoit fait traiter ſi cruellement. Ce n'étoit plus pour moi ce perſonnage ſi digne de vénération, cet homme de bien que je m'applaudiſſois d'avoir rencontré. C'étoit alors un vieux ſorcier, damné dès ce monde.

Avant que de ſortir de la chambre, je fus curieux de ſavoir par où les eſprits malins y étoient entrés. J'exami-

nai d'abord la porte, & la trouvant au même état où je l'avois laissée en me couchant, c'est-à-dire, fermée aux verroux, je ne pouvois croire raisonnablement qu'ils se fussent introduits par-là; mais ayant levé une tapisserie, j'apperçus une grande fenêtre qu'elle couvroit, & qui donnoit sur le corridor. Elle étoit même encore ouverte, les lutins ne s'étant pas mis fort en peine de la fermer. Je ne fis point de bruit, de peur que les battus ne payassent encore l'amende, & je n'aspirois qu'à me tirer de ce maudit endroit. J'étois déja dans la galerie, lorsqu'Antonio-Maria vint au-devant de moi pour me dire que son maître m'attendoit dans une église à deux pas de là. Je ne lui répondis, qu'en le priant de me conduire à la porte de la rue. Ce qu'il fit d'un aussi grand sang-froid, que s'il n'eût pas été un des démons qui m'avoient si bien berné. Dès que j'eus la clef des champs, je ne demandai pas mon reste. Je m'enfuis tout-à-coup comme si je n'eusse pas eu le moindre mal. Que la frayeur prête de force! J'allois comme le vent.

D'abord que je me vis en liberté, ma faim, que la crainte avoit suspendue, recommença de se faire sentir, & devint

telle, qu'il me fallut, pour la satisfaire, acheter un peu de viande cuite & un morceau de pain, que je mangeai en marchant toujours. Je ne m'arrêtai point que je ne fusse hors de la ville; mais alors appercevant une taverne, j'entrai dedans pour boire un coup. Le vin, que je trouvai bon, ranima mon courage. De maniere qu'après un petit repas je pris la route de Rome, en m'occupant du gracieux accueil que mes parens m'avoient fait, & sur-tout de celui du vieillard. Je fis serment de ne jamais oublier la détestable nuit que ce vieux loup gris m'avoit procurée en me menant loger chez lui, & d'en tirer vengeance, si la fortune m'en fournissoit l'occasion.

CHAPITRE XVII.

Du parti que Gusman prit en sortant de Gênes.

JE m'éloignois de Gênes, sans tourner la tête pour regarder cette ville, comme si j'eusse craint d'être changé en pierre. Je ressemblois à un échappé de la bataille de Roncevaux, & je marchois toujours sans tenir de route assurée, quoique j'eusse dessein d'aller à Rome. Enfin, j'arrivai à un bourg à dix mille de Gênes, & je m'y arrêtai pour me délasser pendant quelques heures. J'achevai là de dépenser ma pistole. Ensuite m'abandonnant à la providence, je poursuivis mon chemin.

Je me retrouvai bienheureux d'être accoutumé à la mauvaise fortune, & d'avoir déja quelques principes de l'art de gueuser. Sans cela, que serois-je devenu ? J'aurois été fort à plaindre; au lieu qu'avec le talent d'exciter la charité du prochain, on peut sans argent voyager en Italie. Il faut rendre cette justice aux Italiens, qu'il n'y a point

dans le monde de nation plus charitable que la leur. Pour preuve de cela, c'eſt que je pouſſai juſqu'à Rome ſans dépenſer même un ſou de tout l'argent que je reçus en chemin & que je gardai. On me donnoit dans les villages plus de viande & de pain que je n'en pouvois manger. La gueuſerie en ce pays-là eſt donc d'une grande reſſource pour les gens d'eſprit mal-aiſés qui veulent ſacrifier à la pareſſe. Auſſi je m'accoquinai ſi fort à ce métier, que je n'en cherchai plus d'autre. Il eſt vrai que me voyant dans la capitale du monde catholique avec aſſez d'argent pour m'habiller, je fus au commencement un peu tenté de le faire, pour me mettre en état d'aller préſenter mes ſervices à quelque grand ſeigneur; mais je réſiſtai courageuſement à ce deſir, qui me parut une tentation du diable.

Oh! oh! Guſman, me diſois-je à moi-même, avez-vous envie de vous donner ici les mêmes airs qu'à Tolede? Si par malheur, quand vous aurez employé tout votre magot à vous habiller, vous ne trouvez point de condition, qui vous nourrira, mon ami? D'ailleurs, penſez-vous qu'un bel habit neuf ſoit propre à rendre le monde charitable? Détrompez-vous. Vous ferez beaucoup

mieux vos orges vêtu comme vous êtes. Croyez-moi, profitez de vos vieilles folies, au lieu d'en vouloir faire de nouvelles. Demeurez tranquille, & n'ayez point de vanité. En me parlant de cette sorte, je tirai ma bourse & lui fis un nouveau nœud. Puis apostrophant les especes qui étoient dedans : Demeurez enfermées-là, leur dis-je, jusqu'à ce qu'il s'offre une meilleure occasion de sortir.

Je commençai donc à promener mes haillons dans les rues de Rome, & à demander l'aumône en gueux, qui déja se croyoit un maître, & qui pourtant n'étoit encore qu'un apprentif en comparaison des mendians de ce pays-là. Il y en eut entr'autres un jeune, qui, remarquant de quelle façon je m'y prenois, jugea que j'avois besoin de leçons, & voulut bien m'en donner. Nous nous associâmes tous deux, & pour me rendre plus utile à la société, il m'apprit les différentes manieres, & les tons divers dont il falloit demander aux uns & aux autres, sans parler de la variété des discours qu'on leur devoit tenir. Les hommes, me dit-il, ne sont point touchés de ces voix plaintives & lamentables dont les gueux font retentir les airs. Ils mettent plus volontiers la main à la poche, quand on leur de-

mande ſimplement pour l'amour de Dieu. Quant aux femmes, continua-t-il, comme les unes ſont dévotes à la ſainte Vierge, les autres à Notre-Dame du Roſaire, c'eſt par là que nous les empaumons. Il eſt bon auſſi de leur ſouhaiter qu'elles ſoient préſervées de tout péché mortel, de faux témoignage, du pouvoir des traîtres & des méchantes langues. Ces ſortes de vœux faits en termes énergiques & d'une voix forte, leur arrachent l'argent du fond de l'ame.

Il m'enſeigna de plus de quelle maniere on pouvoit inſpirer de la compaſſion aux riches, & ce qui eſt encore plus difficile, aux dévots de profeſſion. En un mot, je reçus de lui de ſi bonnes inſtructions, que je m'en trouvai fort bien. Je ne ſavois que faire de tout ce qu'on me donnoit. Je connoiſſois déja Rome, depuis le Pape juſqu'au dernier de ſes marmitons. De peur de fatiguer mes pratiques à force de leur demander, j'avois diviſé la ville en ſept quartiers, dont j'en viſitois réguliérement un chaque jour. Je n'étois pas moins exact à parcourir les égliſes, quand on y célébroit des fêtes, & je faiſois alors dans ces endroits-là de copieuſes recettes de menues monnoies. A l'égard des morceaux de pain qui m'étoient ordinaire-

ment donnés aux portes des maisons, j'en vendois le superflu aux pauvres honteux, qui, par la secrete assistance des fideles, étoient en état de les payer comptant. Des villageois & d'autres gens qui engraissoient de la volaille & des cochons en achetoient aussi; mais les faiseurs de pain d'épices étoient ceux de mes chalands avec qui je trouvois le mieux mon compte. Je faisois encore de l'argent de toutes les vieilles hardes, que m'apportoient pour me couvrir la peau les personnes charitables, qui ne pouvoient sans pitié voir un garçon de mon âge presque nu, sur-tout pendant l'hyver.

Depuis ce tems-là, ayant fait connoissance avec les premiers docteurs de notre faculté de gueuserie, j'achevai de me perfectionner par leurs conseils, & par leur exemple. J'allois avec eux dans les grandes maisons, quand on y faisoit des aumônes publiques. Un jour que nous étions une trentaine pour le moins à la porte de l'hôtel de l'Ambassadeur de France, j'entendis un de mes confreres qui disoit derriere moi : Regardez ce vilain gourmand d'Espagnol. Il gâte le métier. S'il arrive le ventre plein dans un endroit où quelqu'un lui présente de la soupe ou de la viande, il n'en

veut point. Cela nous perd. On juge par là que les pauvres, pour la plupart, en ont plus qu'il ne leur en faut. Un de nos anciens qui me connoiſſoit, ayant oui ces paroles, dit au gueux qui venoit de les prononcer : Paix, camarade. Ne voyez-vous pas bien que c'eſt un étranger qui n'eſt pas encore inſtruit de nos regles. Laiſſez-moi faire. Je veux l'endoctriner. Il n'a pas la téte dure, & je puis vous aſſurer que dans peu il en vaudra bien un autre.

Après avoir ainſi pris mon parti, il m'appella tout bas, & me tirant à l'écart, il me fit pluſieurs queſtions. Il me demanda de quel endroit d'Eſpagne j'étois, comment je me nommois, depuis quel tems je demeurois à Rome; & quand j'eus répondu à tout cela très-laconiquement, il me repréſenta, mais avec beaucoup de douceur, les conſidérations mutuelles que les pauvres ſe devoient les uns aux autres, pour le *decorum* de la gueuſerie; qu'ils étoient obligés d'être unis & de s'entendre comme des freres en foire. De-là, s'engageant dans un grand détail, il me révéla des ſecrets qui me firent bien connoître que j'étois encore fort au-deſſous de ces grands hommes. Il m'apprit entr'autres choſes, dont je n'avois de ma vie entendu

parler, de quelle façon je pouvois élargir mon estomac, & manger quatre fois plus qu'à mon ordinaire sans en être incommodé. Il n'oublia pas de me remontrer que je devois, lorsque je mangerois devant le monde, faire paroître une extrême avidité. Ce qui étoit essentiel, disoit-il, pour persuader que les pauvres mouroient de faim. Après cela il finit, en me disant à quelle heure il falloit que j'eusse soin de me rendre à tels & tels endroits, dans quelles maisons il m'étoit permis d'entrer dans la cuisine, & même jusques dans la chambre, & il me marqua celles dont il m'étoit défendu de passer la porte.

J'appris par cœur toutes les loix de la gueuserie que mon docteur m'avoit enseignées; mais je me contentois d'observer les plus essentielles. Néanmoins comme j'avois l'ambition de vouloir me distinguer dans toutes les professions que j'embrassois, il m'arrivoit souvent de hasarder des démarches qui ne tournoient ni à mon honneur ni à mon profit. Telle fut entr'autres celle que je fis un jour du mois de Septembre. Il faisoit une chaleur excessive; je m'avisai l'après-dînée, entre une heure & deux, d'aller dans les rues de Rome demander l'aumône de porte en porte. Je m'étois

mis dans la tête qu'on ne manqueroit pas de croire qu'il falloit que je fuſſe bien preſſé par la faim pour gueuſer à pareille heure par un tems ſi chaud. Je comptois que ce ſeroit à qui m'apporteroit des vivres ou de l'argent; néanmoins je parcourus tout un quartier ſans recueillir d'autres fruits des lamentations dont je faiſois retentir l'air, que des rebuffades & des injures.

Je gagnai un autre quartier dans l'eſpérance d'y trouver des cœurs plus ſenſibles à mes cris. Je frappai à une porte avec mon bâton, perſonne ne me répondit. Je recommençai juſqu'à trois ou quatre fois très-rudement; mais dans le tems que je m'obſtinois à vouloir que quelqu'un de la maiſon me fît connoître qu'on m'y entendoit, il parut à une fenêtre un garçon de cuiſine, qui lavoit apparemment la vaiſſelle, & qui pour prix de mon opiniâtreté me verſa ſur la tête une chaudronnée d'eau bouillante; après quoi il ſe mit à crier: *Garre l'eau là-bas.*

Si-tôt que je me ſentis baptiſer ſi chaudement, je pouſſai un cri ſi effroyable & fis mille grimaces, comme ſi j'euſſe ſouffert de cuiſantes douleurs. Dans un moment je me vis entouré d'une grande quantité de monde. Les

uns blâmerent le garçon de cuisine ; mais tous les autres me dirent que j'avois tort d'aller ainsi réveiller les honnêtes gens qui dormoient, & que si je n'avois point envie de prendre du repos, je ne devois pas du moins troubler celui des autres. Il y en eut pourtant quelques-uns qui furent touchés de compassion, & qui pour me consoler de ce triste accident, me mirent dans la main quelque monnoie, avec quoi je me retirai pour aller m'essuyer au logis. C'est fort bien fait, me disois-je en chemin. Ne te contenteras-tu jamais du nécessaire ? Quel démon t'a trompé en te poussant à faire ce que les autres ne font point.

J'étois déja fort près de chez moi, lorsqu'un des plus anciens de notre société, & mon voisin, m'appella. J'entrai dans une cave où il faisoit sa résidence. Il me présenta un vieux tabouret boîteux, & quand je fus assis, il me demanda d'où je venois, de quel bain je sortois, & qui m'avoit si bien ajusté ? Je lui contai mon aventure. Il en rit de tout son cœur. C'étoit un vieillard originaire de Cordoue, né, élevé & destiné à mourir dans la gueuserie. Mon pauvre Gusman, me dit-il, je crains fort que tu ne sois jamais qu'un benêt. Il coule dans tes veines un sang trop chaud,

Tu veux être maître avant que d'avoir été diſciple. Ne vois-tu pas bien que tu as mal fait de t'écarter de nos coutumes ? Mais puiſque nous ſommes tous deux du même pays, & que ta jeuneſſe te rend excuſable, je veux t'enſeigner tous tes devoirs. Premiérement, mon ami, apprends qu'on ne donne point l'aumône à Rome l'après-midi. Les bourgeois, auſſi-bien que les perſonnes de qualité, font dans ce tems-là ce que nous appellons la ſieſte en Eſpagne, & c'eſt leur faire de la peine que de les éveiller ou les empêcher de s'endormir. Quand un pauvre a demandé deux fois d'un ton élevé l'aumône à une porte, & qu'on ne lui répond rien, c'eſt une marque qu'il n'y a perſonne au logis ou qu'on n'y veut pas être, & par conſéquent il doit alors paſſer ſon chemin, ſans s'arrêter à perdre là ſon tems. Ne ſois pas aſſez imprudent pour ouvrir une porte fermée, encore moins pour entrer dans la maiſon ; demande de la rue, de peur des chiens du logis, qui ſavent bien nous diſtinguer des autres hommes, & qui, nous regardant comme leurs rivaux, nous haïſſent naturellement.

Un des meilleurs avis que je puiſſe te donner, pourſuivit-il, c'eſt de t'avertir

que tu es Espagnol. Ce qui suppose en toi une disposition prochaine à brusquer ceux qui te refuseront la charité. Ainsi, quand tu t'adresseras à quelqu'un de ces mauvais riches, qui non-seulement ne nous assistent jamais, mais qui nous reprochent même avec aigreur notre fainéantise, songe qu'il ne faut répondre à ces discours durs que par des paroles pleines de douceur & d'humilité. Autre conseil très-important : Si, par hasard, ce qui m'est arrivé cent fois en ma vie, tu t'approches d'un cavalier, qui, dans le moment que tu lui demandes l'aumône, ôte son gant & met sa main dans sa poche, je ne te défends pas de sentir de la joie à cette action; mais si tu t'apperçois qu'il n'a fouillé dans sa poche que pour en tirer son mouchoir, n'en témoigne aucun chagrin & ne gronde pas entre tes dents; car peut-être a-t-il près de lui un autre cavalier qui veut te faire l'aumône, & que tes murmures détourneroient de son dessein.

Après que le vieux Cordouan m'eût donné ces préceptes politiques, il m'apprit de quelle maniere on pouvoit faire naître une fausse lepre & des ulceres; comme on faisoit enfler une jambe; par quelle adresse un bras paroissoit tout disloqué, & avec quoi l'on rendoit un

viſage plus pâle que celui d'un mort. Il poſſédoit enfin mille ſecrets curieux qu'il eut la bonté de me communiquer, tant par amitié pour moi, que de crainte de s'en aller dans l'autre monde ſans les avoir laiſſés à perſonne : en effet, il ceſſa de vivre peu de jours après.

CHAPITRE XIX.

De l'agréable vie que Guſman menoit avec ſes Confreres. Relation du voyage qu'il fit à Gaëte. Hiſtoire d'un Gueux qui mourut à Florence.

MALGRÉ la diſpoſition textuelle des ſtatuts de la gueuſerie, je ne jugeai point à propos de faire part à mes confreres des ſecrets du Cordouan, qui ne les avoit révélés qu'à moi. Cependant nous vivions tous enſemble dans une union parfaite. Nous nous aſſemblions quelquefois le ſoir juſqu'à dix ou douze, & nous paſſions le tems à diſputer ſur les exclamations nouvelles que chacun de nous inventoit. Il y avoit même des gueux qui découvroient des manieres de bénédictions dont ils faiſoient tra-

fic, & qu'ils vendoient aux autres qui les achetoient à cauſe de la nouveauté.

Les jours de fêtes nous étions de grand matin dans les égliſes où il y avoit indulgence pléniere. Nous nous empreſſions à occuper les meilleures places. C'étoit à qui ſeroit auprès du bénitier ou à l'entrée de la chapelle de la ſtation. Nous y demeurions toute la matinée, & le plus ſouvent nous ſortions de la ville le ſoir pour courir les villages des environs, auſſi-bien que les fermes & les maiſons de plaiſance, d'où nous ne revenions guere ſans être chargés de pieces de lard, de pain, d'œufs & de fromages, quelquefois même de vieilles hardes, tant nous ſavions exciter la pitié des bonnes gens de la campagne. Si quelque perſonne de conſidération venoit à paroître ſur notre chemin, du plus loin que nous l'appercevions, nous commencions à former un concert de voix plaintives, & à demander l'aumône, pour lui donner tout le tems de mettre la main à la poche, autrement elle auroit pu paſſer ſans vouloir s'arrêter.

Lorſque nous rencontrions pluſieurs bourgeois enſemble, & que nous avions le loiſir de nous préparer à les aborder, chacun de nous jouoit ſon rôle; l'un

faiſoit le boîteux, l'autre l'aveugle; celui-ci le manchot, celui-là le muet, un autre ſe tordoit la bouche ou marchoit les jambes renverſées, un autre marchoit avec des potences; nous faiſions, enfin, toutes ſortes de figures, ayant ſoin que les plus habiles de notre bande fuſſent à la tête pour rendre la ſcene plus touchante.

Il falloit entendre les vœux que nous faiſions pour tirer la moëlle de leur bourſe. Nous ſouhaitions que Dieu leur voulût donner des enfans, bénir leur commerce & leur conſerver leur ſanté; par de ſemblables ſouhaits, nous les engagions à remplir les nôtres. Il ne ſe faiſoit pas une partie de plaiſir, pas un feſtin dont nous ne tiraſſions pied ou aile. Nous étions pour cela des animaux de haut nez. Nous ne manquions pas de nous rendre en petit nombre à l'endroit où ſe donnoit la fête, & d'y trouver nos franches lippées. Hôtels d'Evêques, de cardinaux, d'ambaſſadeurs, toutes les grandes maiſons nous étoient ouvertes; nous les occupions l'une après l'autre. Ainſi nous poſſédions tout, quoique nous n'euſſions rien.

Je ne ſais comment mes camarades ſe trouvoient affectés quand ils recevoient la charité des mains d'une dame jolie;

pour moi, misérable pécheur, lorsque je me présentois devant une jeune personne qui m'enchantoit par sa figure, je lui demandois l'aumône en face, & la regardois fixement entre deux yeux. Si elle me donnoit elle-même de l'argent, je pressois tendrement sa main entre les miennes, & la baisois avant qu'elle m'échappât. Mais je faisois cette action téméraire d'un air si respectueux, ou pour mieux dire, si hypocrite, que la dame n'étant point en garde contre mon plaisir, prenoit ce trait insolent pour un transport de reconnoissance.

Les plaisirs de la vie que l'on croit faits pour les grands du monde & pour les riches, sont plutôt le partage des gueux, qui en savourent la douceur avec plus de licence, plus de goût & plus de tranquillité qu'eux. Quand les pauvres n'auroient pas d'autres avantages que celui de pouvoir demander & recevoir sans peine & sans honte, c'est un privilége que le reste des hommes n'a pas, si nous en exceptons les souverains qui peuvent aussi, sans rougir, demander à leurs peuples : mais la différence qu'il y a entre les souverains & les gueux, c'est que les premiers demandent souvent de l'argent à des gens pauvres, & qu'au contraire les autres n'en deman-

dent guere qu'à des personnes plus riches qu'eux. Il n'est donc point d'état plus heureux que celui des mendians ; mais tous ne connoissent pas leur bonheur. La plupart uniquement occupés des délices de la vie animale, ne jouissent que d'une partie de leur félicité. Ils ne sentent pas combien il est doux de vivre dans l'indépendance, sans procès & sans crainte d'avoir placé son argent : d'être au-dessus des intrigues d'état, des affaires, du négoce & de tous les embarras où les autres sont plongés jusqu'à leur mort. Certes, le premier qui embrassa ce genre de vie devoit être un grand philosophe !

Je croirois volontiers les gueux affranchis du pouvoir de la fortune, si de tems en tems cette malicieuse déesse ne prenoit plaisir à l'exercer sur eux, en leur faisant éprouver de petites disgraces, comme celle qui m'arriva dans la ville de Gaëte, où je voulus aller par curiosité, m'imaginant qu'un homme qui pouvoit déja se donner pour habile dans le métier, ne seroit pas plutôt dans ce pays-là, qu'il tomberoit sur lui une grêle d'aumônes. Je n'y fus pas sitôt rendu, que me couvrant la tête d'une fausse teigne, que je savois admirablement bien faire, je me plaçai à la porte

d'une église. Le gouverneur de la ville passa près de moi par hasard, & après m'avoir regardé avec quelque attention, me fit la charité. Un assez grand nombre d'habitans des deux sexes suivirent son exemple, & ce fut une bénédiction pendant cinq ou six jours ; mais l'avidité, comme l'on dit, fait crever le sac. Un jour de fête, ma teigne me paroissant une invention usée, il me prit envie d'avoir un ulcere à la jambe, & je m'en fis bientôt venir un, en me servant du secret que le vieux Cordouan m'avoit enseigné.

Ayant donc mis ma jambe dans un état à me rapporter, à ce qui me sembloit, autant qu'une bonne vigne, j'allai me poster avantageusement à la porte d'une autre église. Là, commençant d'une voix dolente à vouloir exprimer les douleurs que me causoit mon ulcere, je m'attirai les yeux des personnes qui passoient. Il me parut même que j'excitois leur compassion, quoique mon visage vermeil, car j'avois négligé de le rendre pâle, démentît mes plaintes & dût inspirer de la défiance ; mais les bonnes gens n'y regardent pas de si près, & je recevois plus d'aumônes seul, que tous les autres gueux qui étoient là, &

qui m'auroient voulu au diable avec mon ulcere.

Le gouverneur, pour mes péchés, s'aviſa de venir entendre la meſſe dans cette égliſe; il jetta la vue ſur moi, & me reconnut à la voix. Il lui auroit été impoſſible de me démêler autrement, puiſque j'avois alors la tête enveloppée d'une ſerviette qui me deſcendoit juſques ſur le nez. C'étoit un homme qui avoit de l'eſprit & beaucoup d'expérience. Dès qu'il m'eut remis, je m'imagine qu'il dit en lui-même : Depuis quatre jours que j'ai vu ce drole-là, ſe peut-il qu'il lui ſoit venu un ulcere à la jambe? Il y a quelque choſe là-deſſous, approfondiſſons un peu cela : Mon ami, me dit-il, en m'adreſſant la parole, vous êtes tout nu, votre miſere me touche; ſuivez-moi, je veux vous faire donner une chemiſe.

J'eus l'imprudence de lui obéir ſans le ſoupçonner d'aucun mauvais deſſein; car, pour peu que je me fuſſe douté de celui qu'il avoit, je vous réponds que, malgré les gens de ſa ſuite, je me ſerois dérobé au châtiment qu'il me préparoit. Lorſque nous fûmes arrivés chez lui, il m'enviſagea d'un air ſi froid & ſi ſévere, que j'en conçus un malheureux

présage; puis il me demanda si ce n'étoit pas moi qu'il avoit vu à la porte d'une église la tête couverte de teigne. Je pâlis à cette question, & n'eus pas la hardiesse de répondre que non. Là-dessus il voulut voir ma tête, & n'y remarquant pas la moindre apparence de teigne, il me dit : Apprends-moi par quel remede singulier tu t'es guéri si parfaitement du mal que tu avois il y a quatre jours ; de plus, ajouta-t-il, je ne conçois pas comment, avec le visage rubicond que je te vois, tu peux avoir un ulcere à la jambe : Seigneur, lui répondis-je, tout déconcerté, & ne sachant ce que je disois, je l'ignore..... Mais c'est Dieu qui le veut ainsi.

Je fus encore plus troublé, quand je l'entendis ordonner à un de ses laquais d'aller chercher un chirurgien. Je compris ce que cela signifioit, & j'aurois fait une tentative pour me sauver, si la porte n'eût pas été fermée : mais elle l'étoit, & il n'y avoit pas moyen de m'échaper. Enfin le chirurgien arriva. Il examina ma jambe : & tout habile homme qu'il étoit, il auroit peut-être été trompé, si le gouverneur ne lui eût dit tout bas les raisons qu'il avoit pour me croire un fourbe. Après cela le chirurgien eut peu de peine à découvrir la

vérité. Il obſerva de nouveau l'ulcere, & dit d'un air de capacité : Ce mendiant n'a pas plus de mal à la jambe que j'en ai à l'œil. Qu'on m'apporte de l'eau chaude, & je vous prouverai ce que j'avance. On fit auſſi-tôt chauffer de l'eau, avec quoi le chirurgien me lava & frotta la jambe, qui devint en un inſtant ſi nette & ſi ſaine que je n'eus pas le petit mot à dire pour m'excuſer.

Alors le gouverneur, jugeant qu'il étoit de ſon devoir de récompenſer mon adreſſe, me fit donner la chemiſe qu'il avoit eu la bonté de me promettre. Elle me fut appliquée ſur la peau dans le moment par un vigoureux domeſtique qui me compta trente bons coups de fouet pour les frais de mon voyage ; après quoi l'on me pria de ſortir de la ville ſur le champ, en m'aſſurant que j'en recevrois bien davantage, ſi je m'aviſois d'y revenir. Il y avoit du ſuperflu à me défendre de remettre le pied dans Gaëte ; il ſuffiſoit pour m'en ôter l'envie, que j'y euſſe été ſi bien traité. Je m'éloignai donc promptement de cette maudite ville en ſerrant les épaules, & je regagnai le plutôt qu'il me fut poſſible les terres du Pape. Je donnai mille bénédictions à ma chere Rome, dès que je l'apperçus. Je pleurai de joie

en la revoyant, & ſouhaitai d'avoir les bras aſſez longs pour l'embraſſer.

J'allai rejoindre mes camarades, à qui je me gardai bien de faire part de mon équipée. S'ils l'euſſent ſue, ils ſe ſeroient long-tems moqués de moi, d'avoir été de gaieté de cœur me faire ſouetter à Gaëte. Je leur dis ſeulement que j'avois parcouru par curioſité quelques villages voiſins; mais qu'il me ſembloit que hors de Rome il n'y avoit point de ſalut pour les gens de notre eſpece. J'avois effectivement fait une grande folie de quitter cette ville de bénédiction où nous étions ſi bien nourris, & où nous recevions tous les jours quelques menues monnoies. Grain à grain la poule remplit ſon ventre. Nous amaſſions notre argent, & après l'avoir converti en or, nous le portions couſu à nos vêtemens ſous des pieces qui cachoient quelquefois de quoi acheter un habit neuf. On pouvoit dire que nous étions tout couſus d'or. Il y avoit parmi nous de vieux coquins qui portoient ſur eux des tréſors. Les pauvres ſont avares & cruels; ils poſſedent ces deux vices au ſuprême degré. Je puis citer un exemple fort ſingulier de leur avarice & de leur cruauté, en rapportant l'hiſtoire d'un gueux que

j'ai connu : elle eſt aſſez curieuſe pour mériter d'être racontée.

Un pauvre mendiant Génois, nommé Pantalon Caſtelleto, s'étant marié à Florence, eut de ſon mariage un fils qu'il ſe propoſa de mettre en état de vivre ſans être obligé de travailler ni de ſervir. Pour cet effet, abuſant de la facilité qu'il y a de diſloquer & de rompre les membres délicats d'un enfant nouveau né, il eut la barbarie d'eſtropier le ſien. Peut-être, lecteur, vas-tu m'arrêter dans cet endroit, pour me dire que ce n'eſt pas une choſe fort extraordinaire aux gueux. J'en demeure d'accord ; les mendians de toutes les nations du monde ſont ſujets à cette inhumanité, pour exciter la compaſſion des peuples : mais notre Pantalon, comme Génois, voulut ſurpaſſer tous les peres là deſſus ; il défigura ſon fils de telle façon, qu'il en fit un monſtre ſans pareil. Ce malheureux enfant, en qui tout étoit contrefait, à l'exception de la langue & des bras, auxquels on n'avoit pas touché, étant ſorti de l'enfance, alloit par les rues dans une eſpece de cage ſur un petit âne qu'il conduiſoit lui-même avec ſes mains.

Si ſon corps n'avoit pas la forme hu-

maine, en récompense son esprit étoit excellent. Il en donnoit des marques à mesure qu'il avançoit en âge. Il faisoit sur-tout des reparties si plaisantes & si spirituelles, que tout le monde en étoit charmé. Il recevoit de grandes aumônes, qu'il ne devoit pas moins à la gentillesse de son esprit qu'à la pitié que sa personne inspiroit. Fait comme il étoit, il ne laissa pas de vivre soixante-douze ans, après lesquels il tomba malade, & sentant bien qu'il mourroit de sa maladie, il rentra en lui-même, demanda pour confesseur un habile & bon religieux qu'il connoissoit; & s'étant entretenu avec lui de ses affaires tant spirituelles que temporelles, il fit venir un notaire, & lui dicta son testament dans ces termes : *Je laisse mon ame à Dieu qui l'a créée, mon corps à la terre, & je veux être enterré dans ma paroisse.* Item. *J'ordonne que mon âne soit vendu, & que l'argent qui proviendra de cette vente soit employé à payer les frais de mon enterrement. Pour le bât, je le legue au grand duc mon seigneur, à qui il appartient de droit, & que je nomme exécuteur testamentaire, & mon héritier universel.*

Ce gueux mourut peu de jours après, & son testament rendu public devint le

ſujet de tous les entretiens de la ville de Florence. Tout le monde ayant connu le défunt pour un homme qui avoit été toute ſa vie un plaiſant & un rieur, s'imaginoit qu'il n'avoit fait cet acte qui paroiſſoit burleſque, qu'afin de faire encore après ſa mort rire le public. Mais le grand duc en jugea tout autrement. Comme il avoit cent fois entendu parler du teſtateur & de ſon bon eſprit, il ſoupçonna que le teſtament n'étoit pas ſans myſtere. Pour s'en éclaircir, il ſe fit apporter dans ſon palais le bât dont il avoit hérité. Il ordonna qu'on le défît en préſence de toute la cour, qui ne fut pas peu ſurpriſe d'en voir ſortir diverſes pieces d'or juſqu'à la valeur de trois mille ſix cents écus de quatre cents maravedis chacun. On ſut après cela que c'étoit par l'avis de ſon confeſſeur qu'il avoit ainſi diſpoſé de ſon bien, dont le grand duc, en prince juſte & pieux, fit un très-bon uſage, puiſqu'il l'employa tout entier à fonder quelques meſſes à perpétuité pour le teſtateur.

CHAPITRE XX.

De la compaſſion que Guſman fit à un Cardinal, & quelle en fut la ſuite.

UN beau jour m'étant levé de grand matin, ſuivant ma coutume, j'allai m'aſſeoir à la porte d'un cardinal, qui paſſoit pour un des plus charitables de Rome. J'avois pris la peine de faire enfler une de mes jambes, ſur laquelle on voyoit un ulcere à braver l'examen des plus clairvoyans chirurgiens. Je n'avois pas oublié pour le coup de rendre mon viſage pâle. Je n'aurois pas été excuſable de faire deux fois la même faute. Je frappai bientôt l'air des plus triſtes accens que ma voix pouvoit former, & demandant douloureuſement l'aumône, j'attendris pluſieurs domeſtiques qui entrerent ou ſortirent. Ils me donnerent quelque choſe; mais je ne faiſois que pelotter en attendant partie. C'étoit au maître que j'en voulois. Il parut enfin; ſi-tôt que je l'apperçus, je redoublai mes cris, mes plaintes, mes démonſtrations de douleur, & je l'apoſ-

trophai dans ces termes : « O noble
» chrétien, ami de Jésus-Christ,
» ayez pitié de ce pauvre pécheur affli-
» gé, qui ſe trouve eſtropié à la fleur
» de ſon âge. Que votre éminence,
» monſeigneur, ſoit touchée de ma
» miſere, & louée ſoit la paſſion de
» notre Rédempteur ».

Le cardinal, qui étoit un ſaint homme, s'arrêta devant moi pour m'entendre, & ne regardant que Jésus-Christ dans ma perſonne, il dit aux domeſtiques qui le ſuivoient : Prenez ce pauvre entre vos bras, emportez-le dans mon appartement. Qu'on lui ôte ces vieux haillons qui le couvrent : qu'on lui donne du linge blanc : qu'on le mette dans mon propre lit, & qu'on m'en dreſſe un autre dans la chambre prochaine. Ce qui fut exécuté ſur le champ. O charité qui doit faire honte à tant de prélats qui croient que le ciel leur doit encore du reſte, quand ils font la moindre attention à la miſere d'un pauvre ! Mon cardinal ne ſe contenta point de cela ; il fit venir les deux plus fameux chirurgiens de Rome, leur recommanda d'examiner ma jambe, de faire tout leur poſſible pour me guérir, & après leur avoir promis de les bien récompenſer,

penser, il sortit pour aller où ses affaires l'appelloient.

Sur la foi de cette promesse, les chirurgiens commencerent à considérer mon ulcere, qui leur parut d'abord un mal incurable. Il sembloit effectivement que la gangrene y fût déja. Néanmoins, cela n'étoit que l'effet de quelques herbes, & ne duroit qu'un certain espace de tems; après quoi, si l'on n'avoit soin de renouveller le secret, la jambe redevenoit dans son état naturel. Mes examinateurs quitterent leurs manteaux, tirerent leurs étuis, demanderent du feu dans un réchaud, du linge blanc & fin, du lait & des œufs. Pendant qu'on se disposoit dans la maison à leur donner ce qu'ils souhaitoient, ils se mirent à me questionner sur mon mal, à s'informer depuis quand je l'avois, & si je ne savois point quelle en pouvoit être la cause; si je buvois du vin, & quelle étoit ma nourriture ordinaire: en un mot, ils me firent toutes les questions que ces gens-là ont coutume de faire en pareille occasion; & auxquelles je ne répondis rien, tant j'avois l'esprit troublé & effrayé du terrible appareil qui se présentoit à ma vue. J'étois dans une grande perplexité, ne sachant à quel saint me vouer; car je ne

croyois pas qu'il y en eut au ciel qui vouluſſent intercéder pour un fripon. Je me ſouvins alors de ce qui m'étoit arrivé à Gaëte, & je craignis même de n'en être pas quitte à ſi bon marché.

Les chirurgiens, après avoir tourné & retourné vingt fois ma jambe, ſe retirerent dans une autre chambre, pour s'entretenir plus en particulier, & ſe communiquer leurs obſervations. J'eus un affreux preſſentiment de cet entretien. J'appréhendai qu'il ne leur prît fantaiſie de me couper la jambe. Je ſautai du lit en bas pour les ſuivre & les écouter, bien réſolu de confeſſer la vérité, ſi je les voyois déterminés à l'amputation. Je me tins donc à la porte, & prêtant une oreille très-attentive à leurs diſcours, j'entendis un de ces meſſieurs qui diſoit à l'autre : Confrere, voila de quoi nous occuper long-tems, pour peu que nous voulions nous entendre; le feu eſt à cette jambe, & nous pouvons mener cela bien loin. Vous moquez-vous, répondit l'autre ? il n'y a non plus de feu que j'en ai ſur la main. C'eſt un mal que nous emporterions en moins de deux jours. Vous n'y penſez pas, reprit celui qui avoit parlé le premier; par St. Côme, je me connois en ulceres, & je ſoutiens qu'en voici un gan-

grené. Non, non, mon ami, repartit l'autre. Croyez-moi, notre patient eſt un fourbe. Il n'a point de mal véritable. Je ſais bien de quelle façon il s'eſt fait venir ce faux ulcere. J'en ai déja vu de ſemblables, & je connois les herbes dont cet impoſteur s'eſt ſervi pour ſe mettre dans l'état où il eſt.

A ces mots, le chirurgien qui avoit été ma dupe, en fut tout honteux; mais s'imaginant qu'il y alloit de ſon honneur de perſiſter dans ſon ſentiment, il ne ſe rendit point à celui de ſon camarade. Ce qui fit naître entr'eux une diſpute, qui ſeroit devenue très-vive, ſi le plus habile des deux n'eût eu l'adreſſe de la terminer en priant ſon confrere de vouloir examiner de nouveau ma jambe; faites-y, lui dit-il, plus d'attention, vous ne douterez plus de la friponnerie. Très-volontiers, répondit l'autre chirurgien; je vais y regarder de plus près, & ſi je trouve en effet l'ulcere tel que vous le dites, j'en demeurerai d'accord de bonne foi. Ce n'eſt pas aſſez, répliqua le premier, en reconnoiſſant votre erreur, il faut encore que vous conveniez que je mérite d'avoir un tiers plus que vous. Cela n'eſt pas juſte, s'écria ſon compagnon. Ne vous applaudiſſez pas tant d'une pareille

découverte. Je la pouvois faire auſſi-bien que vous ; & je prétends que nous partagions également l'honoraire que ſon éminence nous donnera. Ils s'échaufferent tous deux là-deſſus, & plutôt que de céder l'un à l'autre, ils réſolurent de déclarer tout au cardinal.

Quand je vis qu'ils s'arrêtoient à cette réſolution, je ne balançai point à prendre la mienne. J'entrai bruſquement dans la chambre où ils étoient ; je me jetai à leurs pieds, & pleurant à chaudes larmes, car j'avois un talent tout particulier pour cela, je leur adreſſai ces paroles : « Mes chers ſeigneurs, ayez pitié de votre ſemblable. Je ſuis un homme comme vos ſeigneuries. Vous ſavez qu'aujourd'hui les riches ſont ſi durs, que les pauvres, pour les attendrir ſont obligés de ſe couvrir le corps de plaies, & de ſe martyriſer. Encore nous arrive-t-il ſouvent de nous mettre ſans fruit dans un état de ſouffrance, ou du moins pour une miſérable aumône qui nous en revient. Au reſte, que gagnerez-vous à découvrir ma tromperie ? vous perdrez la récompenſe qui vous a été promiſe, & qui ne peut vous échaper, ſi vous voulez que nous agiſſions tous trois de concert. Vous pouvez hardi-

» ment vous fier à moi. La crainte du
» châtiment vous répond de ma dis-
» crétion «.

Mes chirurgiens, après avoir fait leurs réflexions, se déterminerent à profiter de l'occasion qui se présentoit d'attraper l'argent du cardinal. Dès que nos flutes furent d'accord, nous repassâmes dans la chambre de son éminence, où ces deux messieurs m'ayant fait asseoir sur le lit, recommencerent à considérer ma jambe. Ils y mirent des emplâtres avec les droguesqu'ils jugerent les plus propres à l'entretenir dans l'état où elle étoit. Ils la banderent ensuite, l'envelopperent d'une serviette, puis voyant revenir le cardinal dans ce moment-là, ils me prirent entre leurs bras, comme si j'eusse été véritablement incommodé, & me recoucherent. Son éminence inquiette & très-impatiente d'apprendre des nouvelles de mon ulcere, qui lui avoit paru fort dangereux, en demanda d'un air empressé. Monseigneur, lui dit gravement un des chirurgiens, ce pauve garçon est dans une situation déplorable. Il a déja la gangrene à la jambe; nous espérons pourtant le tirer d'affaire, s'il plaît à Dieu. Mais il nous faudra du tems pour en venir à bout. Il est bienheureux, dit alors l'autre chirurgien, d'être tombé

aujourd'hui entre nos mains. Un jour plus tard il étoit mort; & c'eſt ſans doute pour lui ſauver la vie, que le ciel l'a envoyé à la porte de votre éminence.

Ce rapport fit plaiſir à monſeigneur, qui leur dit qu'ils pouvoient employer tout le tems qu'ils voudroient, pourvu qu'ils me guériſſent. Il les pria de nouveau de ne rien négliger pour y réuſſir, pendant que de ſon côté il auroit ſoin que je fuſſe bien traité dans ſa maiſon. Ils lui promirent de répondre à la confiance qu'il avoit en eux, & l'aſſurerent qu'ils ne manqueroient pas de me venir voir l'un & l'autre deux fois le jour, attendu qu'il leur faudroit, diſoient-ils, raiſonner enſemble ſur chaque obſervation qu'ils pourroient faire ſur mon mal. Ils ſe retirerent après avoir parlé de cette ſorte. Ce qui me rendit l'eſprit plus tranquille; car juſqu'à ce moment je m'étois toujours défié de ces deux bourreaux. J'avois craint qu'ils ne découvriſſent ma fourberie, quoiqu'ils paruſſent en vouloir être les complices. Les fripons me firent garder la chambre pendant trois mois, que je trouvai plus longs que trois ſiecles, tant il eſt difficile de perdre l'habitude de jouer & de gueuſer. J'avois beau être couché & nourri comme monſeigneur même, tout

cela ne m'empêchoit point de m'ennuyer d'être renfermé ; enfin, je pressai, je tourmentai si fort mes chirurgiens, pour les obliger à finir cette comédie, qu'ils céderent à mes importunités. Ils cesserent d'entretenir l'ulcere ; & quand ils virent ma jambe dans son état naturel, ils en avertirent le bon cardinal, qui admira une si belle cure, & renvoya ces charlatans après les avoir aussi bien payés que s'ils l'eussent mérité. Son éminence, pendant le cours de ma fausse maladie, m'étoit venu visiter fort souvent. J'avois eu plusieurs entretiens avec ce saint prélat, qui m'ayant trouvé une sorte d'esprit qui le réjouissoit, m'avoit pris en amitié. Pour m'en donner une marque éclatante, il voulut m'attacher à son service, & me mettre au nombre de ses pages. Honneur dont je fus trop ébloui pour le refuser.

CHAPITRE XXI.

Il devient Page de ſon Eminence, & fait mille eſpiégleries.

ME voici donc tout-à-coup devenu page. C'étoit avoir fait un grand ſaut, quoique de fripon à page il n'y ait que la main, ou pour mieux dire, quoiqu'à l'habit près ce ſoit la méme choſe. Mais c'étoit tirer un poiſſon hors de l'eau, que de m'arracher à la molleſſe. La gueuſerie étoit mon élément. Accoutumé aux ſoupes d'Egypte, je n'aimois que la taverne ; c'étoit là mon centre. Je trouvois bien à déchanter dans une maiſon où tout ne ſe faiſoit que par compas & par meſure ; où tantôt le flambeau à la main j'étois occupé à monter ou à deſcendre, pour éclairer les perſonnes qui entroient ou qui ſortoient, & tantôt j'étois obligé de faire le pied de grue dans une chambre où je demeurois debout deux heures entieres, en attendant les ordres qu'on me voudroit donner. Toujours prêt à ſuivre les carroſſes la nuit comme le jour,

ou bien à ſervir à table & à dévorer des yeux tous les plats que je voyois deſſus. En un mot, il falloit que je fuſſe dans une attention continuelle à rendre toutes ſortes de ſervices, & cela depuis le premier jour de Janvier juſqu'au dernier de Décembre.

Ah, miſérable eſclave! me diras-tu; quel profit tirois-tu de tant de peines pendant l'année? Hélas! te répondrai-je, j'étois valet de tout le monde. On me donnoit un habit, mais c'étoit moins pour m'en couvrir, que pour faire honneur à mon maître. Je ne gagnois que de la gale & des rhumes avec quelques bouts de bougies que je dérobois & vendois à des ſavetiers. Encore avois-je beſoin d'une grande adreſſe pour faire impunément ces petits larcins. Malheur à nous ſi nous étions pris ſur le fait; nous étions sûrs d'avoir les étrivieres. Outre les morceaux de cire que nous détachions des flambeaux, nous mettions quelquefois la main ſur des friandiſes que nous mangions à la dérobée. Mais ces ſortes de tours demandoient une ſubtilité que tous mes camarades n'avoient pas; & je me ſouviens qu'un jour il arriva un accident déſagréable à un page des moins déniaiſés; le ſot, en deſſervant, s'aviſa d'eſca-

moter quelques rayons de miel, qu'il enveloppa dans ſon mouchoir à la hâte & fourra dans ſa poche. Comme il faiſoit alors une chaleur exceſſive, le miel ſe fondit, & commença de couler le long de la jambe du page. Le haſard voulut que le cardinal s'en apperçût, & ſe doutant bien de ce que c'étoit, il ſe prit à rire de toute ſa force. Enſuite s'adreſſant à ce nigaud : Page, lui dit-il, je vois ſortir du ſang de votre jambe. Quelle bleſſure y avez-vous ? A cette queſtion, tous les convives qui étoient en aſſez grand nombre, jetterent les yeux ſur la jambe du voleur, ainſi que les autres domeſtiques de ſon éminence, & le pauvre diable de page eut la confuſion de remarquer que ſon crime étoit découvert. Trop heureux s'il en eût été quitte pour la honte d'eſſuyer toutes les riſées qu'il excita, mais il paya bien plus cher ſes rayons dont le miel fut pour lui fort amer.

La plupart de ſes confreres étoient auſſi neufs que lui quand je fus reçu parmi eux ; & comme je ne pouvois m'empêcher de ſuivre mes anciennes habitudes, je m'occupois à les redreſſer. Je leur volois ce qu'ils avoient de meilleur, quelque ſoin qu'ils priſſent de ſe garantir de mes griffes. Ce qui les dégourdit en

peu de tems. Monfeigneur avoit dans un cabinet voifin de fa chambre, une grande caiffe de bois blanc, remplie de toutes fortes de confitures feches qu'il aimoit beaucoup. Il y avoit entr'autres chofes de la bergamotte d'Aranjuez, des pruneaux de Gênes, des melons de Grenade, des citrons de Séville, des oranges de Placentia, des limons de Murcie, des concombres de Valence, des pommes d'amour de Tolede, des pêches d'Arragon, & des racines de Malaga; en un mot, tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus vanté, en fait de confitures, fe trouvoit dans cette bienheureufe caiffe, qui me faifoit venir l'eau à la bouche toutes les fois que fon éminence m'en donnoit la clef pour en tirer ce qu'il defiroit. Mais ce qui me fâchoit fort, c'eft qu'elle affectoit toujours d'être préfente, comme fi ma fidélité lui eût été fufpecte. Je fus piqué de fa défiance, qui ne manqua pas d'irriter l'envie que j'avois déja de tâter de ces beaux fruits confis; enfin la tentation devint telle, que n'y pouvant plus réfifter, je ne fongeai plus qu'au moyen de me fatisfaire. La caiffe large d'une aune, & longue de deux & demie, avoit une ferrure au milieu. Je m'avifai de me fervir d'un bâton plat pour lever un coin du couvercle; puis

fourrant d'autres bâtons plus gros de diſtance en diſtance juſqu'à la ſerrure, je fis de cette maniere, au coin par lequel j'avois commencé, une ouverture aſſez grande pour y paſſer mon petit bras; mais comme je ne pouvois choiſir que juſqu'où ma main s'étendoit, j'eus l'induſtrie d'attacher un crochet au bout d'un bâton pour attirer à moi les fruits les plus éloignés. C'eſt ainſi que je me rendis maître de la caiſſe ſans en avoir la clef.

Quoiqu'il y eût dedans une grande quantité de fruits, j'employai ſi ſouvent mes bâtons qu'il y parut. Le cardinal apperçut par-ci par-là des creux qui lui donnerent bien à penſer; & un jour entr'autres qu'il eut envie de goûter d'un très-beau citron de Séville qu'il avoit remarqué la veille, ne l'y trouvant plus, il en fut fort étonné. Il appella ſes principaux officiers; il leur dit d'un air irrité qu'il vouloit ſavoir lequel de ſes domeſtiques avoit eu l'intention d'ouvrir ſa caiſſe & de toucher à des fruits qu'il conſervoit avec tant de ſoin. Il chargea le *Mayor-domo*, qui étoit un prêtre ſévere & mélancolique, de faire une exacte recherche de l'auteur d'un coup ſi hardi. Le majordome fit tomber ſes ſoupçons ſur les pages. Il

nous

nous ordonna de nous assembler dans une salle pour nous fouiller tous l'un après l'autre ; mais il eut beau visiter nos poches & nous faire des menaces, il n'en fut pas plus avancé. J'avois mangé & déja digéré le citron.

Cette affaire enfin s'assoupit ; on n'en parla plus. Cependant monseigneur ne l'oublia point, & moi de mon côté je me tins sur mes gardes. Je n'osai pendant quelques jours retourner à la caisse, pas même la regarder. Cela ne laissoit pas de me faire de la peine. J'avois pris goût aux confitures, & loin d'y renoncer, je n'attendois que l'occasion d'en pouvoir dérober encore impunément. Je crus qu'elle s'offroit une après-dînée que mon maître jouoit avec d'autres cardinaux. Je m'imaginai que, tandis qu'il seroit occupé du jeu, j'aurois tout le loisir de faire ce que je desirois. Dans cette confiance, j'allai chercher mes outils que j'avois bien cachés, & je me glissai dans le cabinet sans que personne m'apperçût. J'avois déja levé le couvercle & fourré mon bras dans la caisse, lorsque monseigneur, attiré par un besoin pressant, vint dans la chambre où il couchoit, & n'y rencontrant aucun page, il prit lui-même un pot de chambre qui étoit sous son lit. Je l'en-

tendis, & voulant auſſi-tôt retirer mon bras, j'agis avec tant de trouble & de précipitation, que je fis ſauter en l'air un de mes bâtons & tomber le couvercle ſur mon bras; de maniere que je demeurai pris comme un moineau au trébuchet. Le cardinal ayant oui le bruit de la chûte du bâton, trembla pour ſes confitures. Il entra dans le cabinet, & me trouvant dans l'état où j'étois: Ah! ah! mon ami Guſman, s'écria-t-il, c'eſt donc vous qui volez mes fruits! Les grimaces que je faiſois, & le chagrin que j'avois de me voir ſurpris, lui donnerent une ſi grande envie de rire, qu'il ne put s'empêcher d'éclater. Il appela même les autres cardinaux pour les faire jouir de ma confuſion. Ils quitterent le jeu, accoururent à la voix, & après qu'ils ſe furent bien épanoui la rate à mes dépens, ils le prierent de me pardonner pour cette fois, en lui diſant que je n'y retournerois plus. Mais mon maître fut inexorable; il accorda ſeulement à leurs prieres, qu'au lieu de vingt-quatre coups de fouet que je lui ſemblois bien mériter, je n'en recevrois que la moitié. Il en fallut paſſer parlà, & le Dominé Nicolao, mon ennemi mortel, ayant été chargé de me les donner dans ſon appartement, s'acquitta

de si bon cœur de cette commission, que je m'en sentois encore quinze jours après.

Mais s'il satisfit en cela sa haine, je te proteste que je contentai bientôt mon ressentiment. Voici de quelle maniere : Nous étions alors dans le tems des cousins, & il y en avoit cette année à Rome une prodigieuse quantité. Le Majordome qui aimoit ses aises, se plaignant un jour devant moi de ces maudites bêtes, dit qu'il en étoit fort incommodé dans sa chambre. Sur cela je pris la parole : Seigneur, lui dis-je, il ne tiendra qu'à vous d'en être délivré pour toujours. Nous avons en Espagne un secret infaillible pour nous garantir de l'incommodité de ces animaux-là. Je vous l'enseignerai, si vous le souhaitez. Vous me ferez plaisir, répondit Nicolao, de m'apprendre ce qu'il faut faire pour cela. Vous n'avez, repris-je froidement, qu'à mettre au chevet de votre lit un gros paquet de persil trempé dans du vinaigre. Ils ne l'auront pas sitôt senti, qu'ils viendront se jeter dessus, & un moment après ils tomberont tous roides morts.

Il me crut, & dès la premiere nuit il voulut faire l'expérience de mon secret. Mais il ne fit par-là qu'irriter les cousins, qui l'assaillirent plus cruellement qu'à

l'ordinaire. Ils penſerent lui manger le nez & lui arracher les yeux. Il ſe donna mille ſoufflets, en voulant tuer ces petites bêtes, à meſure qu'il les ſentoit ſur ſon viſage. Enfin, il combattit contre elles juſqu'au jour dont la clarté lui fit connoître qu'il n'étoit pas ſorti victorieux de ſon combat, & que ſes ennemis, qu'il croyoit avoir écraſés, lui étoient preſque tous échapés. Je ne manquai pas de l'aller voir le matin dans ſon appartement, & je jugeai bien à ſes yeux bouffis que les couſins l'avoient tourmenté. Il me l'avoua d'abord en me diſant que mon ſecret ne valoit rien. Je feignis d'être étonné. Il faut donc, lui répondis-je, que vous n'ayez pas laiſſé long-tems le perſil dans le vinaigre, ou que le vinaigre dont vous vous êtes ſervi n'ait point de force; car je vous aſſure qu'en portant tous les ſoirs dans ma chambre un bouquet de perſil bien trempé dans le vinaigre, j'en ai chaſſé les couſins qui y venoient auparavant en très-grand nombre. Le Majordome fut aſſez ſot pour me croire encore. Il mit une botte de perſil dans le vinaigre le plus fort qu'il put trouver. Il l'y laiſſa tremper pendant ſix heures entieres. Puis il en parſema non-ſeulement ſon lit, mais toute ſa chambre

même. Aussi Dieu sait ce qu'il en arriva; je crois que tous les cousins du voisinage vinrent fondre sur le misérable pour le dévorer. Ils le défigurerent tellement, qu'il avoit l'air d'un lépreux. Il m'auroit volontiers assommé le jour suivant, s'il m'eût rencontré. Mais son éminence, pour prévenir tout accident, nous ayant fait appeler tous deux, lui défendit de me maltraiter, & me fit une légere remontrance en homme qui avoit plus d'envie de rire du tour que j'avois joué, que de m'en faire un crime. Pourquoi, me dit ce bon prélat, avez-vous fait cette piece au Domine Nicolao? Monseigneur, lui répondis-je, pourquoi, lorsqu'il n'avoit ordre que de me donner douze coups de fouet pour les confitures, m'en a-t-il appliqué plus de vingt pour son compte? J'ai vengé mes meurtrissures par les siennes.

Cela se passa de cette façon. Cependant depuis l'aventure de la caisse, je n'étois plus de la chambre des pages. On n'avoit pas borné au fouet mon châtiment; on m'avoit de plus fait passer au quartier du Chambellan, pour y servir parmi les laquais, en attendant qu'on me rappellât à mon premier poste. Le chambellan pouvoit passer pour un bon homme plein d'honneur & de bonne foi,

mais il étoit un peu trop ſcrupuleux & même un peu viſionnaire. Il avoit aux environs de notre hôtel des parentes, qui étoient de très-honnétes filles, & ſi pauvres qu'il leur envoyoit tous les jours les deux tiers de ſa portion pour les aider à ſubſiſter. Il alloit auſſi quelquefois dîner ou ſouper avec elles. Ce qui donnoit ſouvent occaſion aux officiers du logis & particuliérement au Majordome, de le railler devant ſon éminence pour la divertir.

Un ſoir le chambellan étant revenu de chez ſes parentes un peu indiſpoſé, ſe retira dans ſon appartement, & ſe coucha. Le cardinal ne le voyant point paroître au ſouper, demanda de ſes nouvelles : Monſeigneur, lui dit un de ſes officiers, il ne ſe porte pas trop bien. Auſſi-tôt ſon éminence voulut ſavoir quel mal il pouvoit avoir, & pour en être inſtruit, il ordonna à un de ſes gentilshommes de l'aller voir ſur le champ. L'officier s'acquitta de ſa commiſſion fort exactement, & vint dire que l'indiſpoſition du malade étoit ſi légere qu'il n'avoit beſoin que de repos pour ſe rétablir. Cela ſe paſſa de cette ſorte; mais le ſecrétaire Nicolao, toujours prêt à faire quelque piece au bon chambellan, ayant appris le lendemain

matin qu'il se portoit beaucoup mieux, & qu'il dormoit, eut la malice d'introduire doucement dans sa chambre, par le ministere d'un laquais qu'il gagna, un de nos pages déguisé en femme. Le page, à qui l'on avoit bien fait sa leçon, se coula dans la ruelle du lit où il se cacha derriere une tapisserie. Le secrétaire sortit ensuite pour se rendre auprès du cardinal, qui lui demanda des nouvelles du malade. Monseigneur, lui répondit Nicolao, l'on m'a dit qu'il a passé la nuit assez mal, mais qu'il est mieux présentement. Son éminence qui aimoit tous ses domestiques, comme un pere aime ses enfans, prit sur ce rapport la charitable résolution d'aller visiter notre chambellan, que l'on ne manqua pas de réveiller pour l'avertir de l'honneur que son maître lui vouloit faire.

Monseigneur se rendit donc à la chambre du malade, & s'assit sur une chaise auprès de son lit; mais à peine fut-il assis, qu'on vit tout à coup sortir de la ruelle le page travesti, lequel contrefaisant à merveille une femme embarrassée & qui cherche à s'enfuir, se sauva, en disant : Ah ! bon Dieu, je suis perdue! Que va penser de moi son éminence. Le cardinal qui n'avoit point été préparé à cette scene, & qui croyoit son cham-

bellan un ſaint perſonnage, parut extrêmement ſurpris de cette vue; mais quelque fût ſon étonnement, il n'approchoit point encore de celui du ſcrupuleux chambellan, qui, comme frappé d'une horrible viſion, s'écria que c'étoit aſſurément le diable qui étoit venu pour le tenter. Cela lui cauſa une ſi grande agitation, que dans le trouble où étoient ſes eſprits, peu s'en fallut qu'il ne ſortît de ſon lit tout en chemiſe devant monſeigneur, & ne prît la fuite. Comme tous les domeſtiques qui étoient préſens s'entendoient avec le ſecrétaire, ils ne purent s'empêcher de rire; ce qui fit juger au cardinal que c'étoit un tour qu'on jouoit au chambellan. Son éminence eut pitié de ce pauvre homme, & ſe donna la peine elle-même de le déſabuſer. Après quoi, elle ſe retira.

Tout cela venoit de ſe paſſer lorſque j'arrivai. Je revenois de faire une commiſſion dont j'avois été chargé dès le grand matin. Je trouvai le chambellan fort triſte. Je le priai de m'apprendre le ſujet de ſa triſteſſe. Il me conta l'aventure, en me diſant qu'il ne doutoit point que le domine Nicolao n'en fût l'auteur. Je voudrois, mon cher Guſman, ajouta-t-il, je voudrois pour un de mes yeux en tirer vengeance, & faire

quelque bon tour au ſecrétaire ; mais j'ai beſoin pour cela de tes conſeils. Un maître eſpiégle comme toi, trouvera bientôt quelque malice qui vaudra bien la ſienne. Effectivement, lui répondis-je, ſi j'étois à votre place, le ſecrétaire n'iroit point au pape en demander l'abſolution, je lui en ferois bien faire pénitence. Mais ſongez qu'il eſt mon ſupérieur, & qu'il ne me convient pas de me mêler des affaires des officiers qui ſont au-deſſus de moi. Si l'on m'a pardonné la piece que j'ai faite au domine Nicolao, c'eſt qu'on a conſidéré qu'il eſt naturel de ſe venger ſoi-même, & que d'ailleurs il m'avoit traité trop rudement.

J'eus beau repréſenter au chambellan irrité que je n'oſois épouſer ſa querelle, de peur de m'en repentir, il n'y eut pas moyen de m'en défendre. Ses prieres, l'amitié que j'avois pour lui, la haine que je ſentois pour Nicolao, & enfin mon penchant à faire le mal, me déterminerent à ſervir ſon reſſentiment. Hé bien, lui dis-je, repoſez-vous ſur moi. Je me charge de vous rendre le petit ſervice que vous attendez de mes talens. De mon côté, j'exige de vous que vous viviez avec le ſecrétaire, comme ſi vous ne le ſoupçonniez nullement de

l'eſpiéglerie qu'il vous a faite. Le chambellan, tout ſimple qu'il étoit, joua ſi bien ſon rôle, que tous les domeſtiques y furent trompés. On crut qu'il ne ſe ſouvenoit plus d'une ſcene qui avoit été ſi deſagréable pour lui.

Cependant je me préparois ſecrétement à lui tenir parole ; j'achetai de la poix-réſine, du maſtic & de l'encens. Je réduiſis le tout en poudre & le mis dans un papier que je ſerrai dans ma poche pour l'employer quand j'en trouverois l'occaſion. Elle s'offrit peu de tems après telle que je la pouvois deſirer. Un jour que la poſte partoit pour l'Eſpagne, & que M. le ſecrétaire étoit fort occupé, je me rendis le matin à ſon quartier, & j'entrai dans ſa garde-robe où étoit ſon valet : Jacques, lui dis-je, mon cher ami Jacques, j'ai là-bas du pain & un morceau de jambon grillé, il ne faudroit avec cela qu'une bouteille de bon vin pour bien déjeûner. Si tu peux me la fournir, tu ſeras mon compagnon, autrement j'en vais chercher un autre. Seigneur Guſman, me répondit auſſi-tôt Jacques, vous avez trouvé votre homme, je ſais bien où aller prendre une bouteille d'excellent vin, vous n'avez qu'à m'attendre ici, je ſerai à vous dans un moment. A ces mots il diſparut & me laiſſa

maître de la garde-robe. Alors cherchant des yeux le haut-de-chausses de Nicolao; car je savois que ce secrétaire n'en mettoit pas le matin, & n'avoit sur sa chemise qu'une robe-de-chambre légere, pour écrire plus à son aise; cherchant, dis-je, des yeux son haut-de-chausses, je l'apperçus sur une chaise. Je le pris, je le retournai, & après en avoir parsemé toute la doublure de la poudre dont j'ai parlé, je le remis à sa place, de maniere qu'il ne sembloit pas qu'on y eût touché. Jacques ne tarda guere à revenir avec du vin; mais dans le tems que nous nous disposions à déjeûner, son maître l'appella pour l'aider à s'habiller, & le retint dans sa chambre, de sorte que je fus obligé d'aller vuider la bouteille avec un autre que lui, en attendant que j'eusse le plaisir de voir ma poudre opérer.

Elle fit son effet au dîner du cardinal, où il y avoit un grand nombre de convives. Nous étions alors dans la canicule, & il faisoit une chaleur très-favorable à mon dessein. Le Domine Nicolao étoit dans la salle avec les autres officiers. Je remarquai bientôt à son action qu'il sentoit dans son haut-de-chausses une démangeaison où par respect il n'osoit porter la main. Il ne savoit quelle conte-

nance tenir ; & par malheur pour lui, à meſure qu'il s'agitoit, il augmentoit ſon tourment. La poudre s'attachant au poil & à la peau, l'incommodoit a un point qu'il lui ſembloit ſentir mille pointes d'aiguilles. Ce n'eſt pas tout ; le cardinal ayant quelque ordre à lui donner, l'appella ; & pendant qu'il lui parloit a l'oreille, ſon éminence ſe boucha le nez tout-à-coup, en diſant : Qu'avez-vous donc ſur vous, Domine Nicolao ? Vous puez l'encens & la poix-réſine. Le ſecrétaire rougit à ces paroles, & s'éloigna de monſeigneur, qui s'appercevant que preſque tous mes camarades que le chambellan avoit mis au fait, s'entretenoient tout bas les uns les autres en riant, me ſoupçonna d'avoir fait quelque nouveau tour. Comme j'étois aſſez près de lui, & que je gardois mon ſérieux : Guſman, me dit-il, quel ſujet vos confreres ont-ils donc de rire ? C'eſt, lui répondis-je, que M. le ſecrétaire s'eſt aviſé aujourd'hui de ſe purger avec de la térébentine. Le cardinal, à cette réponſe, éclata de rire, & toute la table ſuivit ſon exemple. Nicolao jugea bien par-là qu'on lui avoit fait quelque malice, & ne pouvant ſoutenir les ris moqueurs dont toute la ſalle retentiſſoit à ſes dépens, il s'enfuit avec une précipitation qui redoubla

doubla le plaisir de la compagnie. Quand il fut sorti, monseigneur impatient de savoir quelle piece avoit été faite au secrétaire, s'adressa au chambellan, qui ne lui en cacha aucune circonstance : cette derniere aventure acheva de me faire passer dans le palais pour un homme bien redoutable.

Enfin, après deux mois d'exil on me rappella. Je retournai à la chambre des pages, où l'on me rétablit dans mes premieres fonctions. Je m'en acquittai avec autant d'effronterie que s'il ne me fût rien arrivé. Ce qui me fait souvenir de la fable de la honte, de l'air & de l'eau qui voyagoient de compagnie. En se séparant ils se demanderent où ils pourroient se revoir. L'air dit : On me trouve toujours sur le sommet des montagnes. Moi, dit l'eau, on me rencontre à coup sûr dans les entrailles de la terre. Oh ! pour moi, dit à son tour la honte, quand une fois on m'a perdue, on ne peut plus me retrouver. Rien n'est si vrai : je n'étois plus capable d'avoir honte de commettre une mauvaise action ; je ne me sentois honteux que d'être pris sur le fait : enfin j'étois si enclin à la friponnerie, que je me serois, je crois, laissé tomber du haut du château S. Ange, si j'eusse vu en bas quelque chose à prendre.

Comme le bon cardinal aimoit les confitures, & particuliérement celles qui venoient des Canaries dans des barils, il en faiſoit acheter ſouvent ; & lorſque les barils étoient vuides, ils appartenoient au premier domeſtique qui s'en ſaiſiſſoit. J'en avois un qui m'étoit venu de cette maniere, & dans lequel je ſerrois des mouchoirs, des cartes, des dez & autres effets d'un pauvre page. On avertit un jour monſeigneur qu'il étoit fraîchement arrivé à un marchand douze petits barils de ces ſortes de confitures. Son éminence chargea ſon majordome de les aller acheter pour elle. J'entendis donner cet ordre, & je dis auſſi-tôt en moi-même : Il y aura bien du malheur, ſi je ne me rends pas maître de quelqu'un de ces barils Je me retirai dans ma chambre pour rever en liberté aux moyens d'en venir à bout, & je m'arrêtai à celui-ci. Je vuidai promptement le baril où étoient mes guenilles puis l'ayant rempli de terre & de paille, j'y mis les fonds ainſi que les cerceaux, & le refermai ſi proprement, que l'on eût dit qu'il étoit tout neuf. Après quoi j'allai attendre dans la cour ceux qu'on devoit apporter. Je ne tardai guere à les voir arriver avec le majordome qui les conduiſoit, & qui nous commanda de

les porter dans le cabinet où son éminence avoit coutume d'enfermer ses confitures.

Chacun de mes camarades se chargea d'un baril. J'affectai d'être le dernier à prendre le mien pour marcher après tous les autres, j'avois mes raisons pour cela. Il falloit passer devant ma chambre; de sorte que ne me voyant suivi de personne, j'entrai dedans, & changeant de baril en un clin d'œil, je portai celui où il n'y avoit que de la terre & de la paille, & le mis effrontément avec les autres en présence de monseigneur que le plaisir de les voir avoit attiré là. Quand ce prélat les eut regardés, il m'envisagea d'un air railleur, & me dit: Hé bien, Gusman, que penses-tu de ces barils? On ne peut y fourrer les bras, & les coings me paroissent ici des instrumens fort inutiles. Au défaut des coings, lui répondis-je froidement, on peut employer les ongles, & la main fait quelquefois l'office du bras. Oh! je te défie, répliqua son éminence, de défaire ces barils; cela n'est pas si aisé qu'un couvercle de caisse à lever. D'accord, lui repartis-je; mais de grace, monseigneur, ne me défiez de rien; car le diable pourroit me suggérer l'envie de vous détromper. Ah! volontiers,

mon enfant, s'écria le cardinal, je te permets de voler, ſi tu le peux, de ces confitures, & je te donne huit jours pour en imaginer le moyen. Si tu es aſſez ſubtil pour y réuſſir, non-ſeulement je te laiſſerai les fruits que tu m'auras dérobés, mais je t'en promets encore autant; a condition que de ton côté tu te ſoumettras à quelque châtiment, ſi ton génie eſt obligé de céder à la difficulté de l'entrepriſe.

Cela eſt juſte, lui dis-je, monſeigneur, & je tope à l'alternative. Oui, ſi je n'ai pas fait mon coup dans vingt-quatre heures, car je ne demande pas huit jours pour ſi peu de choſe, je veux bien ſouffrir la peine qu'il plaira au domine Nicolao d'ordonner; vous jugez bien qu'après l'affaire des couſins & celle de la térébentine, je ne puis avoir en lui un juge trop doux. Le cardinal ſourit à ces derniers mots, & enfin il fut arrèté que le jour ſuivant je ſerois puni ou récompenſé.

Quelles précautions ſon éminence ne prit-elle pas pour mettre ſes barils à couvert de mes griffes! Outre qu'elle avoit la clef du cabinet où ils étoient, il fit faire la garde à la porte par ceux de ſes domeſtiques qui avoient le plus de part à ſa confiance. Le lendemain à ſon dîner

ce bon prélat attacha sa vue sur moi, & me trouvant un peu rêveur, il me dit avec un souris : Gusman, je devine bien le sujet de ta rêverie. Tu songes tristement que tu recevras bientôt cents coups de fouet du bras vigoureux du seigneur Nicolao. C'est à quoi je ne pense nullement, lui répondis-je ; les confitures sont déja entre mes mains.

Monseigneur persuadé que personne n'étoit entré dans le cabinet, ni ne pouvoit avoir touché aux barils, admiroit mon effronterie. Il me railla sur les étrivieres qui m'étoient, disoit-il, si justement dues. Je le laissai s'égayer tant qu'il voulut, & quand je vis qu'on se disposoit à servir les fruits, je me dérobai subtilement de la salle pour me rendre à ma chambre, où étant arrivé, je tirai de mon baril des confitures, dont je remplis un bassin que j'avois pris au buffet dans cette intention, & que je me hâtai de porter sur la table devant son éminence. Elle fut étrangement surprise de voir ces confitures. A peine pouvoit-elle croire ses yeux. Tenez, dit-elle au chambellan, en lui confiant la clef du cabinet, allez compter les barils, & les examinez bien, il faut qu'il y en ait quelqu'un de défait. Le chambellan qui les avoit rangés lui-

même, les ayant trouvés bien fermés, revint & aſſura qu'ils étoient tous en bon état.

Ah ! voici l'enclouûre, dit alors le cardinal. Mon pauvre Guſman, j'ai découvert ta fineſſe. Tu auras ſans doute été acheter ces fruits confits chez le même marchand qui m'a vendu mes barils ; & tu prétends me faire accroire que tu me les as volés. Oh ! non pas, s'il vous plaît, monſieur Guſman, il faut que vous ayez l'adreſſe d'ouvrir ou d'eſcamoter quelqu'un de mes barils, & d'en ôter des confitures : voilà notre gageure, qu'il vous en ſouvienne ; vous ſerez châtié. Allons, domine Nicolao, pourſuivit-il, ſaiſiſſez-vous de ce téméraire, & le puniſſez comme vous le jugerez à propos. Doucement, monſeigneur, repris-je à ces dernieres paroles ; je conviens que je ſuis digne de punition, ſi les confitures que je viens de ſervir ſur votre table ne font pas partie de celles que votre éminence fit acheter hier ; mais convenez auſſi que j'ai gagné, ſi je vous prouve le contraire, en vous faiſant voir que j'ai dans ma chambre actuellement un des douze barils qui ont été apportés dans ce palais.

Prenez garde à ce que vous avancez,

Page, interrompit le chambellan, il y a douze barils dans le cabinet de monseigneur, je viens de les compter & recompter. Cela se peut, dis-je au chambellan; mais vous savez que le loup mange les brebis comptées. Le prélat, impatient d'apprendre la vérité du fait, acheva promptement de dîner pour aller au cabinet où il se rendit avec tous ses convives de ce jour-là, lesquels à mon air assuré jugeoient que la chose pourroit bien ne pas tourner à ma confusion.

Son éminence elle-même compta les barils, & trouvant qu'il y en avoit douze : Gusman, me dit-elle, tu vois qu'il n'en manque pas un, qu'ils sont tous tels que je les ai fait acheter. Monseigneur, lui répondis-je, il y en a là douze assurément, mais ils ne sont pas tous pleins de confitures. Le cardinal perdant patience, vouloit les faire ouvrir. Non, non, m'écriai-je, il faut que je vous épargne cette peine. En disant ces mots, je montrai le baril que j'avois rempli de terre & de paille, & pendant qu'on le défonçoit, je courus dans ma chambre, d'où je revins avec l'autre qui étoit à demi plein de confitures, & je racontai de quelle façon je l'avois escamoté.

Toutes les perſonnes qui étoient préſentes louerent fort ma ſubtilité, & rirent bien de l'aventure. Monſeigneur, comme ſa parole l'y obligeoit, me fit donner un ſecond baril, que j'abandonnai à mes camarades, pour témoigner que ce que j'en faiſois n'étoit que pour divertir mon maître. Dans le fond ſon éminence, peu contente de mes tours de main & du mauvais exemple que je donnois à toute ſa maiſon, m'auroit indubitablement chaſſé, ſi elle n'eût pas conſidéré que c'étoit m'expoſer à faire quelque coup qui me perdroit entiérement. Ainſi ce charitable prélat ayant pitié de moi, me gardoit chez lui malgré tous mes défauts, pour m'ôter les occaſions de commettre des actions plus criminelles.

CHAPITRE XXII.

Gusman continue de faire des tours de mains chez le cardinal, qui lui donne enfin son congé.

ON peut dire que ce cardinal étoit le meilleur de tous les maîtres passés, présens & à venir. Que ne fit-il point pour me rendre homme de bien ? Comme les menaces & les châtimens auroient pu m'épouvanter & m'obliger à prendre la fuite, il ne voulut pas les mettre en usage pour me corriger, outre que la douceur de son caractere ne lui permettoit pas de les employer. C'étoit par des remontrances sans aigreur & par des bienfaits même qu'il tâchoit de m'inspirer un peu de goût pour la vertu. Si je faisois une action louable, ce qui m'arrivoit très-rarement, il ne manquoit jamais de m'en bien récompenser. Quand il étoit à table, & qu'il s'imaginoit que j'avois envie de quelque morceau friand, il étoit assez bon pour vouloir m'en faire part ; mais il accom-

pagnoit ordinairement de quelque petite raillerie cette marque de bonté. Un jour entr'autres, en me donnant lui-même un morceau de tourte : Gusman, me dit-il, reçois ceci de ma main comme un tribut que je te paie pour entretenir entre nous la paix. L'exemple du domine Nicolao me fait trembler pour mes confitures.

C'est de cette maniere qu'il se familiarisoit avec ses domestiques, qui charmés d'avoir un pareil seigneur à servir, se seroient tous volontiers sacrifiés pour lui. Si les maîtres qui traitent rudement leurs valets en sont rarement aimés, en récompense les valets chérissent toujours les maîtres qui les aiment. Peu de tems après l'aventure des barils, on envoya de Gênes à son éminence une grande caisse de confitures bien dorées & artistement arrangées dans leurs boëtes. Monseigneur prit d'autant plus de plaisir à les voir, qu'elles lui venoient d'une parente qui lui étoit très-chere, & qui avoit coutume de lui faire chaque année un semblable présent. Les confitures étoient donc parfaitement belles ; mais ayant été mises dans des boëtes peu seches, elles avoient pris en

chemin un peu d'humidité ; de sorte qu'elles avoient besoin d'être exposées au soleil.

Le cardinal parut en peine de savoir dans quel endroit on pourroit les placer, pour qu'elles fussent à couvert de mes mains. Chaque domestique dit là-dessus sa pensée, & il n'y en eut pas un assez hardi pour vouloir s'en charger & en répondre. Hé bien, dit son éminence, en me voyant arriver, car j'étois hors du palais pendant cette consultation, voici Gusman qui va nous tirer d'embarras : Mon ami, continua-t-il, nous ne savons dans quel lieu nous devons mettre ces confitures à sécher, je crains terriblement les rats. Monseigneur, lui répondis-je, il est fort aisé d'empêcher que les rats n'y touchent ; vous n'avez pour cela qu'à les abandonner à mes camarades & à moi. Il est vrai, reprit le prélat en souriant, que c'est un moyen sûr de les préserver des rats ; mais j'en voudrois trouver un autre, & je suis d'avis de te les donner en garde à toi-même. Je te charge du soin de les exposer au soleil tous les jours ; & tu m'en rendras compte. Tu vois dans quel état elles sont. Il faut que tu veilles sans cesse à leur conservation, & que tu me les remettes telles que je te les

confie, ſous peine de perdre mes bonnes graces.

Ah! monſeigneur, m'écriai-je à ces paroles, vous ne ſongez pas à quelle épreuve vous voulez réduire le fragile Guſman; je vous répondrai bien des rats & de mes camarades les plus fins; mais je ne puis en conſcience vous répondre de moi. Hélas! Je ſuis un malheureux fils d'Eve, & ſi je me vois dans un paradis de confitures, quelque maudit ſerpent de conſerve de Genes pourra me tenter. Encore paſſe, ſi votre éminence me diſoit : Guſman, je veux bien que tu manges de mes confitures, pourvu qu'il ne paroiſſe nullement qu'on y ait touché. A cette condition je les prendrois ſous ma garde, & nous ſerions ſatisfaits l'un & l'autre. J'y conſens, répondit le cardinal; ſi tu es aſſez adroit pour cela, je te le pardonne; mais je t'aſſure que tu ſeras châtié, ſi l'on s'en apperçoit.

J'acceptai donc la commiſſion à ce prix-là. J'ouvris & j'étalai les boëtes l'une après l'autre dans la galerie qui étoit expoſée au ſoleil, & la beauté de ces confitures fit toute l'impreſſion qu'elle devoit faire ſur un friand comme moi. Quelque envie pourtant que j'euſſe d'en goûter, j'attendis qu'elles fuſſent

fussent un peu plus seches. Ce qui étant arrivé quelques jours après, je ne pensai plus qu'au moyen de pouvoir impunément escamoter une partie des plus beaux fruits, & voici comment s'y prit M. l'entrepreneur. Je recouvris d'abord les boëtes que je renversai doucement; puis ayant tiré avec la pointe d'un couteau les petits clous qui tenoient les fonds, j'ôtai des confitures de quatre boëtes seulement; ensuite je remplis de papier fort proprement les creux que j'avois faits, & remis les boëtes dans leur premier état. Un soir, tandis que le prélat faisoit collation, car c'étoit un jour de jeûne, je lui dis que je croyois les confitures assez seches pour être enfermées. Il ne faut pas demander, me repartit-il avec un souris, si tu en as mangé une bonne partie. Du moins, monseigneur, lui repartis-je, il n'y paroît pas. C'est ce que nous allons voir, répliqua-t-il. Que l'on m'en apporte tout-à l'heure quelques boëtes. Je menai aussi-tôt trois de mes camarades dans ma chambre où elles étoient, je leur en donnai à chacun une à porter, & je me chargeai de la quatrieme. Ces quatre boëtes étoient justement celles qui m'avoient passé par les mains. Je les présentai à son éminence, en lui de-

mandant s'il lui ſembloit que je les euſſe bien conſervées. Il les examina fort attentivement, & n'y remarquant rien qui me trahît, je ſerai content de tes ſoins & de ta vigilance, me dit-il, ſi toutes les autres ont été reſpectées comme celles-ci. Je ſuis curieux de ſavoir cela. On ſatisfit ſa curioſité; il conſidéra les boëtes auxquelles je n'avois pas touché; & après un long examen, il avoua que ſi je lui avois volé des confitures, il n'y paroiſſoit point du tout. La-deſſus je courus à ma chambre, je mis dans un plat les fruits confis que j'avois dérobé, & revins les montrer au prélat, en l'aſſurant que je n'avois pas goûté de ſes confitures, quelque envie que j'euſſe eu d'en manger, ce qu'il étoit aiſé de vérifier. Nouvelle ſurpriſe de la part du cardinal & de tous ſes domeſtiques, qui, ne me regardant plus que comme un faiſeur de tours de paſſe-paſſe, furent encore plus qu'auparavant en garde contre moi.

On nous faiſoit étudier quatre heures par jour. On nous enſeignoit la langue latine & même la grecque, & nous employions le reſte du tems que nous avions a nous à lire des livres d'amuſement, & à prendre des leçons de muſique & de danſe; mais mon divertiſſe-

ment favori étoit le jeu. Quand il nous arrivoit de sortir, ce n'étoit que pour courir chez un marchand de beignets que nous volions comme à l'envi, ou chez un pâtissier qui avoit l'imprudence de nous faire crédit. Nous donnions aussi quelquefois aux dames du voisinage de petits concerts accompagnés de rafraîchissemens; mais nous servions un maître dont le caractere nous obligeoit à bien prendre notre tems pour faire ces galanteries. S'il en eût eu le moindre vent, il auroit pu faire maison nette.

Je passois ainsi ma jeunesse chez le cardinal, où l'on peut dire que je jouissois d'un sort très-agréable. Cependant, bien loin d'en être satisfait, je m'imaginois être dans un dur esclavage. J'étois même assez misérable pour regretter vingt fois le jour la vie libre que j'avois menée parmi les gueux. J'avois encore un autre sujet de m'ennuyer d'être page; je me voyois venir de la barbe au menton, & je mourois d'envie de porter l'épée. Il est tems, disois-je, que je songe à faire fortune; mais au lieu de penser que je ne pouvois être dans une meilleure maison pour cela, & de tenir une conduite convenable à ce dessein, je m'attachai au jeu si fortement, que

j'en négligeai mes devoirs. Ne trouvant point au logis d'aſſez gros joueurs à mon gré, j'en allois chercher en ville, & je ne revenois point de toute la journée. Enfin je pouſſai la fureur du jeu ſi loin, que monſeigneur ne me voyant preſque plus, voulut abſolument ſavoir pourquoi j'étois toujours dehors, & l'on fut obligé de le lui apprendre. Il en eut un vrai déplaiſir. Il n'épargna rien pour me défaire d'une ſi mauvaiſe habitude ; remontrances, promeſſes, prieres même, il mit tout en œuvre pour cet effet : mais il ne fit que prendre des peines inutiles.

Un jour qu'il s'entretenoit de moi avec ſes principaux officiers, il leur dit : Puiſque tous les moyens dont je me ſuis ſervi pour faire rentrer Guſman dans ſon devoir n'ont pas réuſſi, j'en veux eſſayer un nouveau qui me revient dans l'eſprit. Il faut, à la premiere faute qu'il fera, que je le chaſſe de chez moi, pour voir s'il ſera plus ſenſible à ce châtiment, qu'il ne l'a été à tous les diſcours que je lui ai tenus. Je ne prétends point pour cela, continua-t-il, l'abandonner à ſa miſere. On lui donnera tous les jours ſa portion ordinaire, & l'on aura ſoin de lui dire que je ſerai toujours prêt à le reprendre à mon ſervice, quand il aura

changé de vie. O prélat dont la vertu ſinguliere eſt digne d'être éternellement louée !

Je ne tardai gueres à fournir à ſon éminence l'occaſion d'éprouver le moyen nouveau qu'elle avoit imaginé pour me corriger. Deux ou trois jours après, je me piquai ſi fort au jeu, que je perdis le reſte de mes nippes & juſqu'à mon manteau de livrée ; de ſorte que je n'avois plus ſur le corps que mon haut-de-chauſſes de page, avec un pourpoint qu'on avoit refuſé de me jouer. Je me retirai au palais dans cet état, & je m'enfermai dans ma chambre. Monſeigneur voyant une conduite ſi déréglée, exécuta ſa réſolution. Il ordonna au majordome de me faire faire un habit neuf & de me mettre enſuite à la porte. Le majordome obéit, & me dit, en me donnant mon congé, que ſon éminence m'aimoit toujours malgré mes défauts ; qu'elle avoit commandé qu'on me nourrît au palais comme à l'ordinaire, & qu'enfin elle me recevroit encore parmi ſes domeſtiques, quand elle ſeroit perſuadée que je me repentois véritablement de ma vie paſſée. Au lieu de me louer des bontés de ce ſaint cardinal, je fus aſſez glorieux, ou pour mieux dire, aſſez ſot pour les mépriſer, & je ſortis de chez

lui en grondant, comme ſi j'euſſe eu un grand ſujet de me plaindre, & en proteſtant que je n'y remettrois plus le pied. il ſembloit, en vérité, qu'il eût tort d'en uſer ainſi avec moi, & je croyois me venger de lui en me perdant.

CHAPITRE XXIII.

Guſman entre au ſervice de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. Caractere de ce Miniſtre. Nouvelles eſpiégleries de Guſman.

MON impertinente fierte m'empêcha long-tems de ſentir la ſottiſe que j'avois faite. Je pris plaiſir d'abord à battre le pavé de Rome, & à manger chez les perſonnes de ma connoiſſance; mais on ſe laſſa bientôt de me recevoir gracieuſement, on me fit maigre chere, & enfin ſi mauvais viſage, que je n'oſai plus aller dìner dans aucun endreit; ce qui juſtifie bien le proverbe eſpagnol, qui dit: *Ne ſois tout au plus qu'une ſemaine chez ton oncle ou ton couſin, qu'un mois chez ton frere, qu'un an chez*

ton ami ; mais demeure toute ta vie dans la maison de ton pere.

Quoique je m'apperçusse que c'étoit un vilain métier que celui d'aller piquer les tables, je commençai à me repentir de m'être moi-même interdit celle des pages du cardinal ; mais la faute alors étoit irréparable, puisque dans ce temslà son éminence tomba malade & mourut. Elle laissa par un bon testament à tous ses domestiques de quoi vivre honnêtement le reste de leurs jours. Ce qui me mit au désespoir, ne pouvant me consoler de m'être privé, par ma déplorable conduite, de la part que j'aurois eu à sa succession. Je ne me voyois plus qu'une ressource, qui étoit d'offrir mes services à l'ambassadeur d'Espagne. Ce seigneur avoit été un des meilleurs amis de feu mon maître, & me connoissoit fort. Il m'avoit même témoigné de la bonne volonté dans plus d'une rencontre. Si bien que je ne lui eus pas plutôt dit que je souhaitois de m'attacher à son service, qu'il me reçut chez lui fort volontiers. Il avoit souvent pris plaisir à mes reparties, & aux contes qu'il m'avoit entendu faire en présence du cardinal ; il me regarda comme un garçon à deux mains, je veux dire comme un homme propre à devenir son

bouffon & ſon mercure. Il me deſtina dans ſon ame à ce dernier emploi, ainſi que tu le verras dans la ſuite. Il faut que je t'apprenne le caractere de ce miniſtre.

On l'avoit choiſi pour l'ambaſſade de Rome dans une conjoncture délicate, & dans laquelle on avoit beſoin d'un eſprit inſinuant & plein d'adreſſe. Auſſi répondoit-il parfaitement bien à la confiance que le roi ſon maître avoit en lui. Mais il avoit un foible aſſez ordinaire aux grands hommes; il aimoit un peu trop les femmes; ſans cela il ſe ſeroit fait eſtimer dans Rome plus qu'aucun autre ambaſſadeur. M'ayant donc jugé digne de conduire ſes intrigues amoureuſes, il commença par me déclarer ſes honnêtes intentions. Enſuite, pour voir comment je m'y prendrois, il me fit faire quelques meſſages galans, dont j'eus le bonheur de m'acquitter d'une maniere dont il fut très-ſatisfait. Cet eſſai fut ſuivi de deux ou trois négociations de la même nature, mais plus difficiles, & le ſuccès n'en fut pas moins heureux. Il n'en fallut pas davantage pour gagner ſa bienveillance. Il conçut pour moi tant d'amitié, que je devins ſon page favori. Dès ce moment on ne jura plus dans l'hôtel de ſon excellence, que par le ſeigneur Guſman.

Je me mis à tailler & à rogner à ma fantaisie, & tout ce que je fis fut trouvé fort bien fait. Ma faveur naissante ne manqua pas d'exciter la jalousie des autres domestiques, & principalement des plus anciens, dont les uns m'appelloient le bouffon du maître, & les autres son agent d'amour; néanmoins, comme les bonnes graces de l'ambassadeur ne me rendoient pas plus insolent, & que bien loin de les desservir auprès de son excellence, je ne cherchois qu'à leur faire plaisir, ils ne me donnoient aucune marque d'inimitié. Nous vivions tous ensemble en assez bonne intelligence.

Je ne démentis point chez l'ambassadeur la réputation que je m'étois acquise dans le palais du cardinal par mes espiégleries; & ne pouvant être dans un endroit où il s'offrît plus d'occasions de faire des pieces que chez mon nouveau maître, je ne m'y épargnai point. Il venoit là des parasites à l'heure du dîner. Nous savions bien, mes camarades & moi, les distinguer des honnêtes gens que son excellence étoit ravie de voir à sa table. Nous étions fort attentifs à servir ceux-ci; mais pour les écornifleurs, dont la plupart étoient des aventuriers, nous leur en donnions de toutes les façons; & cela divertissoit infiniment

l'ambaſſadeur. Nous laiſſions l'un demander inutilement à boire pendant tout un repas. Il avoit beau nous faire des ſignes, nous feignions de ne les pas entendre. Nous verſions alors des petits coups, encore étoit-ce dans des verres faits de façon, que la moitié de la liqueur qu'il y avoit dedans y reſtoit ; ce qui ne faiſoit qu'irriter ſa ſoif. Nous faiſions boire chaud à un autre, ou bien nous ne lui préſentions que de l'eau rougie. S'il arrivoit qu'on ſervît à quelqu'un de ces meſſieurs un bon morceau, nous lui changions ſi promptement d'aſſiette, que nous ne lui donnions pas le tems de le manger. En un mot, nous tâchions de les écarter de la table de ſon excellence, & nous étions quelquefois aſſez heureux pour en venir à bout.

Parmi ces aventuriers que le fumet de notre cuiſine attiroit au logis, il en venoit un que les bords de la Tamise avoient vu naître, & qui ſurpaſſoit tous les autres en effronterie. Il ſe diſoit parent de l'ambaſſadeur, quoiqu'il n'eût point du tout les manieres d'un homme de qualité. Il s'étoit produit lui-même par ſa hardieſſe ; & malgré l'accueil glacé que ſon excellence lui faiſoit, il ne laiſſoit pas de venir aſſiduement manger

chez elle. Le fatiguant mortel! Il n'y avoit que pour lui à parler, & tous les jours il ne faisoit que vanter sa nation; tantôt il louoit la politesse des Anglois, leur bonne foi dans leur commerce, & leur désintéressement dans les services qu'ils rendoient aux étrangers; tantôt il s'étendoit sur leur sobriété & sur leur délicatesse en fait de religion; une autre fois il les appelloit les premiers peuples de la terre pour avoir de la constance & pour être fideles, particuliérement à leurs rois. Les dames Angloises n'étoient pas oubliées dans ses éloges. Il disoit que toutes les femmes pouvoient passer pour des Lucreces, & toutes les filles pour des Vestales. Je ne finirois point, si je voulois répéter toutes les louanges qu'il prodiguoit aux personnes de son pays. Enfin, il fatiguoit toute la compagnie de ses sots discours, & principalement mon maître, qui, n'y pouvant plus tenir, me dit un soir en langue Castillane, que l'Anglois n'entendoit pas: *Ah, que ce fou m'ennuie!*

Ces paroles de l'ambassadeur ne frapperent pas en vain les oreilles d'un page qui n'étoit ni sot, ni sourd. Je me tins pour dit qu'il falloit absolument nous débarrasser d'un si fastidieux personnage. Pour cet effet, je m'attachai à le ser-

vit a table. Dès qu'il demandoit a boire, ce qui lui arrivoit preſque a chaque moment, je lui verſois dans un grand verre & juſqu'aux bords d'un vin qui avoit de la force, & qui ne tarda guere a l'étourdir. Sitôt que je m'en apperçus a ſes diſcours, je liai, avec un cordon de ſoie, une de ſes jambes a la chaiſe ſur laquelle il étoit aſſis, ſans qu'aucun des convives prît garde a mon action. A la fin du ſouper, l'ambaſſadeur ſe leva, & toute la compagnie ſuivit ſon exemple; mais quand mon Anglois voulut faire la même choſe, il tomba ſi rudement avec ſa chaiſe, qu'il ſe caſſa le nez & les machoires. Je défis ſubtilement le cordon, en faiſant ſemblant de l'aider a ſe relever; néanmoins, malgré tout le vin qu'il avoit bu, il remarqua que tout le monde rioit a ſes dépens; & ſe doutant bien de la cauſe de ſa chute, il ſortit fort en colere, & ne revint plus au logis. Ce qui fit un extrême plaiſir a ſon excellence.

Nous étant ainſi défait de cet écorniſleur, nous entreprîmes, mes camarades & moi, de chaſſer auſſi tous les autres; mais nous en trouvâmes quelques-uns qui nous donnerent bien de la peine. Entr'autres un certain ſpadaſſin Eſpagnol, qui ſe diſoit gentilhomme de Cordoue.

Cordoue. Il vint un jour saluer son excellence, dans le tems qu'elle alloit se mettre à table pour dîner, en lui disant qu'il étoit dans le besoin, & que la nécessité l'obligeoit à lui découvrir sa situation. Mon maître comprenant fort bien ce que cela signifioit, tira de sa poche une bourse où il y avoit quelques pistoles, & qu'il lui donna sans l'ouvrir. Après quoi, il lui fit une inclination de tête, & lui tourna le dos; mais le Cordouan, bien loin de se retirer, le suivit pas à pas en lui parlant des occasions périlleuses où il s'étoit trouvé, & fut assez effronté pour se mettre à table auprès de lui. Ne vous offensez pas de la liberté que je prends, dit-il à son excellence; quand je ne serois pas un bon gentilhomme, il suffit d'être soldat pour mériter l'honneur de manger avec des princes. D'ailleurs, ajouta-t-il, la table d'un seigneur de votre caractere, doit être ouverte aux officiers dont les services n'ont point encore été récompensés.

En achevant ces paroles, il se jetta sur un plat avec avidité. Il mangea comme un affamé qu'il étoit. Ensuite me regardant, car c'étoit moi qui devois le servir, il me fit signe cinq ou six fois de lui donner à boire. Malheureusement pour mon gentilhomme, au lieu d'obéir

à ſes ſignes, je feignis de ne m'en appercevoir nullement. Et pendant ce tems-là, il ne buvoit point. S'il crut d'abord que je n'en uſois de la ſorte, avec lui, que par négligence ou par bêtiſe, il ne fut pas long-tems dans cette erreur; & voyant bien qu'il y avoit de la malice dans mon fait: Page, me dit-il à haute voix, vous a-t-on ordonné de me laiſſer mourir de ſoif? Là-deſſus mon maître qui n'avoit pas peu d'envie de rire de la ſcene que je lui donnois, me fit ſigne de la tête de ſervir cet aventurier. Ce que je fis, Dieu ſait de quelle façon. Je lui préſentai un verre des plus petits, & je fus même aſſez cruel pour ne le remplir pas tout-à-fait.

Dans le tems que je venois de lui donner à boire, & que je reportois la ſous-coupe ſur le buffet, il entra dans la ſalle deux autres paraſites que je connoiſſois pour les avoir vus à la table de l'ambaſſadeur. Dès qu'ils remarquerent que les places étoient priſes, ils s'attacherent à conſidérer les convives, & particuliérement notre prétendu noble de Cordoue, & il me parut à l'air dont ils le regarderent, qu'ils avoient du mépris pour lui. Entraîné par un mouvement de curioſité, je m'approchai de ces nouveaux perſonnages, & je leur demandai

ſi ce gentilhomme, qu'ils ſembloient examiner avec attention, étoit de leur connoiſſance. Bon, me répondit l'un des deux, vous nous faites rire avec votre gentilhomme. Apprenez que ce galant qui occupe à cette table la place d'un honnête homme, & que vous croyez d'un ſang noble, eſt fils d'un pere qui m'a ſouvent fait des bottines, & qui tient boutique auprès de l'égliſe cathédrale de Cordoue. Si je le rencontre en mon chemin, dit l'autre à ſon tour, je pourrai bien lui dire deux mots. En parlant de cette maniere, ces fanfarons retrouſſerent fiérement leurs mouſtaches, releverent des plumes de coq qu'ils avoient ſur leurs chapeaux, & gagnerent la cour, où ils s'arrêterent pour ſe conſulter ſur le parti qu'ils prendroient. Je les y laiſſai quelque tems; puis courant les rejoindre : Meſſieurs, leur dis-je, ce gentilhomme que vous mépriſez tant, aſſure que vous êtes des gens de rien. Il vous trouve, dit-il, bien hardis d'oſer vous préſenter ici. Si vous voulez attendre qu'il ait dîné, il viendra vous en dire davantage. Il n'a qu'à venir, s'écrierent-ils tous deux enſemble! Nous lui apprendrons qui nous ſommes. Les ayant animés l'un & l'autre contre l'officier de Cordoue, je revins à celui-ci :

Monſieur, lui dis-je à l'oreille, mais d'un ton ſi bas que tout le monde m'entendit, il y a dans la cour deux gentilshommes qui ſeroient bien aiſes de vous entretenir un moment. Qu'ils prennent patience, me répondit-il, je ne quitterai point ſon excellence, pendant qu'elle ſera à table. Ils ſoutiennent, repris-je, que vous vous donnez fauſſement pour un cavalier de noble race, & que vous n'êtes que le fils d'un cordonnier. Vive Dieu, s'écria-t-il d'un air furieux, ſe peut-il qu'il y ait ſur la terre des gens aſſez las de vivre, pour oſer tenir de ſemblables diſcours d'un homme tel que moi ? où ſont ces faquins, pourſuivit-il en ſe levant ? Où ſont-ils ? Je veux pour le moins leur couper les oreilles. Vous n'avez, lui dis-je, qu'à me ſuivre, je vais vous mettre aux mains avec eux. A ces mots, je le pris par le bras & l'emmenai hors de la ſalle, quoiqu'il n'eût aucune envie d'en ſortir.

Auſſi tôt l'ambaſſadeur & ſa compagie coururent aux fenêtres qui ouvroient ſur la cour, pour voir de quelle façon ſe termineroit la querelle que je venois de faire naître entre ces trois faux braves. Meſſieurs, dis-je aux deux qui ſe promenoient dans la cour, voici ce gentilhomme, dont le pere, ſi l'on veut vous

en croire eſt un cordonnier Cordouan. Qu'il rende grace, s'écrierent-ils, au reſpect que nous devons à cet hôtel, que nous regardons comme la maiſon du Roi d'Eſpagne. Voyant que l'officier de Cordoue étoit ſi effrayé, qu'il n'avoit pas même la force de leur répondre, je portai pour lui la parole : Meſſieurs, leur dis-je, il va ſortir tout-à-l'heure, ſi vous le ſouhaitez, & vous vuiderez votre différent dans la rue. Non, non, me repartirent-ils, en ſe retirant avec un peu de précipitation, nous nous rencontrerons ailleurs. Leur retraite réveilla le courage de mon gentilhomme, qui le traita de poltrons. Il ſortit un moment après eux, mais il prit un chemin opoſé au leur.

Une ſi ridicule aventure divertit infiniment l'ambaſſadeur & ſes convives, qui ſe remirent a table en diſant mille choſes plaiſantes aux dépens de nos trois aventuriers. Après le dîner, chacun prit ſon parti & ſe retira, pendant que ſon excellence entra dans ſon cabinet pour y faire la ſieſte.

CHAPITRE XXIV.

De la piece que fit Guſman à un Capitaine & à un Avocat, qui vinrent un jour dîner chez l'Ambaſſadeur, ſans y avoir été invités.

RIEN ne faiſoit plus de plaiſir à mon maître, que de voir des honnêtes gens à ſa table. Il y ſouffroit même volontiers des paraſites, pourvu qu'ils payaſſent leur écot par quelques bons mots; mais il n'aimoit pas que ces derniers vinſſent manger chez lui, lorſqu'il régaloit des perſonnes de conſidération. Cela étant, on s'imagine bien qu'un jour qu'il donnoit à dîner à l'Ambaſſadeur de France & à pluſieurs autres ſeigneurs, il ne vit pas ſans peine arriver deux écumeurs de table; c'étoit un capitaine & un avocat, qui ne manquoient pas de mérite chacun dans leur profeſſion : mais ils ne ſavoient parler que de leur métier, ce qui les rendoit l'un & l'autre fort ennuyeux.

Notre Ambaſſadeur n'étoit pas capable de leur faire un mauvais compli-

ment. Il se contenta de prendre un air chagrin ; ce qui me fit connoître qu'il ne voyoit qu'à regret ces deux personnages. S'ils s'apperçurent de la mauvaise humeur de son excellence, du moins ils n'en témoignerent rien. Il est vrai qu'ils avoient trop bonne opinion d'eux-mêmes, pour s'en croire la cause. Aussi, bien loin de s'en aller après avoir salué l'Ambassadeur, ils demeurerent & se mêlerent parmi les autres. Mon maître, dans l'ame de qui je lisois, me regarda, & je n'eus pas besoin d'un second coup d'œil pour deviner sa pensée. Je compris qu'il exigeoit de moi que je divertisse la compagnie aux dépens du capitaine & de l'avocat. J'en formai dans le moment la résolution, & le moyen en fut bientôt imaginé.

Il faut observer que l'avocat, homme grave & froid, avoit une moustache dont il paroissoit idolâtre. Il n'osoit rire, de peur de lui faire perdre l'équilibre, & il la regardoit souvent dans un petit miroir qu'il tiroit de sa poche, avec son mouchoir dont il faisoit semblant de se servir pour se moucher. Ayant fait cette remarque, j'attendis que l'on fût au fruit, parce que c'est alors que la joie, regne dans le repas. Comme en effet, toute la compagnie se mit en train, &

la converſation devint ſi enjouée, que je ne pouvois avoir une occaſion plus favorable d'exécuter ce que j'avois projetté. Je m'approchai du capitaine, & lui dis à l'oreille quelque choſe qui le fit rire. Il crut devoir me répondre ſur le même ton, & il m'obligea de baiſſer la tête pour l'entendre. Je lui répliquai, il me repartit, & toujours en nous entretenant tout bas. Enfin, quand je jugeai qu'il en étoit tems, j'élevai la voix, en diſant d'un air ſérieux, & comme ſi c'eût été une ſuite de notre entretien : Je ſuis votre valet, ſeigneur capitaine. Je n'en ferai rien, je vous jure. Le reſpect que j'ai pour M. l'avocat ne me permet pas de prendre une pareille liberté.

Qu'y a-t-il donc, Guſman, s'écria mon maître? Ma foi, monſeigneur, lui répondis-je, c'eſt à M. le capitaine à vous le dire. Cela lui convient beaucoup mieux qu'à moi. Il vient de tirer ſur la barbe de M. l'avocat, & il me preſſe de divertir la compagnie, en adoptant les traits railleurs qui lui ſont échappés. Mais encore, dit l'Ambaſſadeur de France, apprends-nous quelles ſont ces plaiſanteries. Puiſque vous me commandez, mon maître & vous, repris-je, il faut que j'obéiſſe à vos excel-

lences : M. le capitaine en veut à la moustache de M. l'avocat, lequel, dit-il, a grand soin de la teindre tous les matins, afin qu'on ne s'apperçoive pas qu'elle commence à blanchir, & ne dort jamais que sur le dos, de peur de lui faire prendre un mauvais pli; en un mot, il y a un quart-d'heure qu'il fait des railleries assez piquantes de M. le docteur en droit, & qu'il me presse de vous en divertir, en vous les disant, comme si elles venoient de mon cru : mais ce n'est point à un garçon de ma sorte à se jouer à un personnage tel que M. l'avocat.

Le capitaine se mit à rire en m'entendant parler dans ces termes, au lieu de me démentir pour se justifier; & toute la compagnie suivit son exemple, sans savoir si je mentois, ou si je disois la vérité. Le docteur en droit demeura quelques momens incertain de la maniere dont il devoit prendre la chose : mais il ne put tenir contre les ris immodérés du capitaine; & l'apostrophant d'un ton qui marquoit sa colere : Fanfaron, lui dit-il, vous avez bonne grace vraiment de vous moquer de mon âge, vous qui vous vantez d'avoir été avec Charles-Quint au siége de Tunis. Apprenez, M. le mauvais plaisant, que

je ne fais pas de comparaiſon avec un homme de votre trempe. Tout beau, M. l'avocat, interrompit le capitaine, en prenant ſon ſérieux, vous oubliez devant quels ſeigneurs nous ſommes ici. Si je n'étois pas plus raiſonnable que vous... Comment plus raiſonnable, interrompit à ſon tour le docteur, en ſe levant de table d'un air furieux! C'eſt vous qui êtes le plus grand fou qu'il y ait au monde. Le capitaine, qui commençoit à perdre patience, n'auroit pas manqué de répliquer à l'avocat, en lui jettant peut-être une aſſiette au viſage, ſi les deux excellences ne les euſſent empêché d'en venir aux voies de fait. On appaiſa donc peu à peu ces deux ennemis, & depuis ce tems-là nous ne les revîmes plus. C'eſt de cette façon que j'écartai de notre hôtel ces deux paraſites: ce qui fut très-agréable à mon maître.

CHAPITRE XXV.

L'Ambassadeur devient amoureux d'une Dame Romaine. Gusman entreprend de servir son amour. Succès de cette galante entreprise

J'AI déja dit que le seul défaut de l'Ambassadeur étoit d'avoir le cœur un peu trop tendre, ou pour mieux dire, libertin. Il avoit vu, je ne sais dans quelle occasion, la femme d'un chevalier Romain, & il en étoit devenu passionnément amoureux. Il avoit déja mis à ses trousses une vieille des plus stylées à séduire les jeunes dames; mais cette agente, toute habile qu'elle étoit, n'avoit encore fait que des démarches inutiles; il en étoit au désespoir. Il m'ouvrit son cœur un jour, & me dit qu'il s'étonnoit de la résistance de Fabia, d'autant plus que cette dame, à la fleur de son âge, se voyoit pour mari un vieillard désagréable & plein d'infirmités.

Le but de cette confidence étoit de m'engager à me mêler de cette intrigue. Ce qui ne fut pas difficile à faire. Je me

chargeai donc de l'honorable emploi que mon maître me donna, & je lui fis concevoir les plus flatteuſes eſpérances, en lui apprenant que j'étois en liaiſon particuliere avec la ſuivante de ſa dame. Il m'embraſſa de joie, quand je lui eus dit cette circonſtance, & il demeura perſuadé que, nous ayant dans ſes intérêts la ſoubrette & moi, il obtiendroit tôt ou tard par notre ſecours l'accompliſſement de ſes deſirs.

Dès le premier entretien que j'eus avec Nicoleta, c'étoit le nom de la ſuivante, je la diſpoſai à rendre ſervice à mon patron. Effectivement, elle n'épargna rien pour le bien mettre dans l'eſprit de ſa maîtreſſe ; ſaiſiſſant toutes les occaſions de le louer, & de parler au déſavantage du mari. Néanmoins, après avoir perdu pluſieurs jours à tenter la vertu de Fabia par tous les diſcours les plus capables de l'ébranler, elle commençoit à déſeſpérer de la vaincre, lorſqu'un matin cette dame prenant tout-à-coup un viſage riant, lui dit : Ma chere Nicoleta, il faut que je te découvre le fond de mon ame, c'eſt trop diſſimuler avec une fille auſſi dévouée que tu l'es à tous mes ſentimens : Apprends que l'ambaſſadeur d'Eſpagne me paroît l'homme du monde le plus digne d'être aimé

aimé d'une femme de qualité. Je ne puis plus long-tems le maltraiter. Mais tu me connois. Tu sais que je suis esclave de ma réputation. Cherche quelque moyen de concilier avec ma délicatesse le penchant que j'ai pour lui. Je te permets de ne rien céler à Gusman, & même de me l'amener, s'il est possible, dès cette nuit. Tu l'introduiras en secret dans cette maison, & je pourrai l'entretenir impunément.

Nicoleta transportée de joie de voir sa maîtresse dans la disposition où elle paroissoit être, embrassa ses genoux, lui baisa les mains, & fit devant elle mille folies qui marquoient son ravissement. Ensuite pour mieux l'affermir dans sa résolution, elle se mit à lui vanter les bonnes qualités de l'ambassadeur, & elle finit en l'assurant que nous conduirions si prudemment cette intrigue, qu'aucune personne dans Rome n'en auroit le moindre soupçon. Sur cette assurance, Fabia dit à sa suivante qu'elle s'abandonnoit entiérement à son zele & à son adresse.

Là-dessus Nicoleta vint me trouver, & comme une fille que l'excès de sa joie rendoit presque folle, elle me jetta les bras au col, en s'écriant: Mon ami, mon cher ami, paie-moi l'agréable nou-

velle que j'ai à t'annoncer ; ma maîtreſſe ne réſiſte plus. Je fus ſi charmé d'entendre ces paroles, auxquelles je ne m'attendois nullement, que ne me poſſédant plus à mon tour, je pris Nicoleta par la main, & la menai comme en triomphe, après une victoire, dans le cabinet de mon maître, où nous commençâmes tous trois à célébrer joyeuſement la métamorphoſe de Fabia. Son excellence tira de ſa poche une petite bourſe pleine de piſtoles d'Eſpagne, & en fit préſent à la ſoubrette, qui la reçut de bon cœur, après avoir fait quelques façons, ainſi que cela ſe pratique en pareil cas.

Cette officieuſe agente s'étant enſuite retirée, non ſans m'avoir auparavant bien inſtruit de l'endroit où il falloit que je me trouvaſſe cette nuit, & de l'heure à laquelle je m'y devois rendre pour pouvoir entrer dans la maiſon de Fabia, me laiſſa ſeul avec l'ambaſſadeur. Nous paſsâmes l'après-dîner, lui à me conter où il avoit vu cette dame, & moi à le féliciter d'avoir fait une ſi belle connoiſſance. Dès que la nuit fut venue, je courus à l'endroit où l'on m'avoit donné rendez-vous, & j'y attendis l'heure marquée; mais cette ſoubrette ne parut que pour me dire que ſa maîtreſſe ne

pouvoit me parler cette nuit ; & il en fut ainsi des trois ou quatre autres suivantes. Nous ne tirâmes pas, le patron & moi, un fort bon augure de cela. Néanmoins nous ne perdîmes point toute espérance ; & une nuit enfin il arriva que la confidente me dit par une petite fenêtre basse, que dans quelques momens elle m'introduiroit dans la maison.

Il faut observer que j'étois dans une ruelle toute remplie de boue, & où j'aurois inutilement cherché à me mettre à couvert d'une grosse pluie qui tomboit & qui perça bientôt mes habits. Je l'essuyai pendant deux heures avec une patience que je n'aurois pas eue, si je n'eusse été là que pour mon compte. Mais j'avois pour mon maître un zele à l'épreuve de tout. J'étois donc mouillé comme un canard, lorsque je m'entendis appeler par Nicoleta. Je la joignis promptement, & elle me fit entrer par une petite porte qui fut refermée aussi doucement qu'elle avoit été ouverte : Gusman, me dit la suivante, je vais avertir Fabia, qui va descendre pour te parler. La voix de ma bien aimée me valut un fagot pour me sécher. Je ne sentois plus que le plaisir de toucher à l'heureux instant de voir la dame dont l'ambassadeur étoit épris, & je goûtois

par avance la joie que j'aurois à rapporter à ce ſeigneur ce qui ſe ſeroit paſſé entr'elle & moi. Fabia vint en effet peu de tems après avec ſa ſoubrette, à qui elle dit : Nicoleta, tandis que je m'entretiendrai ici avec le ſeigneur Guſman, remontez dans la chambre de mon mari ; obſervez le bien ; & ſi par haſard il s'aviſe de me demander, revenez vîte m'en donner avis.

Je ne dirai pas ſi je trouvai Fabia belle ou laide, car elle avoit jugé a propos de me recevoir ſans lumiere, de ſorte que nous étions dans une obſcurité qui ne nous permettoit pas ſeulement de nous diſcerner. Cette dame baiſſant la voix, commença par s'informer de l'état de ma ſanté, comme ſi elle y eût pris un fort grand intérêt. De mon côté, je fis la même choſe ; mais j'ajoutai à ce que je lui dis un beau compliment de ma façon, comme de la part de mon maître, que je lui peignis brûlant d'amour pour elle : cependant, quoique mon diſcours fût très-pathétique, elle y fit, à ce qu'il me ſembla, fort peu d'attention, puiſque m'interrompant dans l'endroit le plus propre à l'attendrir : Seigneur Guſman, me dit-elle, pardonnez, je vous prie, ſi je ne vous écoute pas de la maniere que vous le ſouhai-

teriez ; mais je tremble, & dans la crainte qui trouble mes esprits, je m'imagine que mon époux a ici des espions qui nous écoutent. Marchez tout droit devant vous, poursuivit-elle, en parlant encore tout bas, vous allez entrer dans une salle où je vous conjure de m'attendre. Je vais faire un tour dans la maison pour me rassurer ; je ne tarderai pas à venir vous rejoindre; ne faites point de bruit.

J'ajoutai foi à ces paroles de Fabia. Je m'avance à tâtons, comme un Colin-Maillard : mais au lieu de trouver une salle, je sens que je traverse une cour dont le pavé est si sale & si glissant, qu'après avoir fait quelques pas, je tombe dans un tas de boue, d'où voulant me relever, je vais donner si rudement de la tête contre un mur que je rencontre devant moi, que je demeurai près d'un quart-d'heure tout étourdi. Néanmoins, m'étant un peu remis de ce coup terrible, je cherchai le long du mur la prétendue salle dont on m'avoit parlé, & je crus enfin y entrer en passant par une petite porte ouverte que je trouvai sous main. Autre erreur; me voilà, s'il vous plaît, dans une arriere cour fort étroite, & qui n'avoit pas deux toises de lon-

gueur. Pour comble de miſere, la pluie continuoit toujours de la même force, & tombant dans cette arriere-cour par deux gouttieres, elle l'avoit inondée de façon, que je me ſentis dans l'eau juſqu'aux jarrets. Je reculai auſſi-tôt pour me tirer de là, en regagnant la porte; mais elle n'étoit plus ouverte, ſoit que le vent l'eût fermée, ſoit que quelqu'un qui me ſuivoit de près, ce qui eſt plus vraiſemblable, l'eût pouſſée pour m'enfermer dans ce marais. Je fus donc obligé de me réſoudre à paſſer la nuit dans l'arriere-cour, où quand je voulois m'éloigner d'une gouttiere qui m'incommodoit, je me trouvois ſous l'autre. Je ne faiſois que fuir Carybde pour tomber dans Sylla. O nuit auſſi cruelle pour moi que celles de la cuve & du bernement.

Tout déſagréable pourtant qu'il m'étoit de me voir dans l'eau, & de me ſentir arroſer la tête, ſans que je puſſe m'en défendre, les réflexions que je faiſois ſur les ſuites fâcheuſes qu'auroit peut-être cette aventure, ne m'affligeoient pas moins que ma ſituation préſente. Miſérable Guſman, diſois-je, tu te vois donc pris au trébuchet. Le mari de Fabia ne manquera pas de te

demander demain ce que tu es venu faire dans sa maison. Que répondre à cela ? Si tu dis la vérité, pour la premiere fois de ta vie que tu l'auras dite, tu rendras ton maître avec toi la fable de Rome. Quelle réponse feras-tu donc? Il faudra que tu dises que c'est Nicoleta qui t'y a fait entrer, & que tu as promis de l'épouser. Si l'on veut t'obliger à tenir ta parole, tu sauteras le fossé. Il vaut encore mieux que ce malheur t'arrive, que de te faire disloquer les os dans les tourmens qu'on te feroit souffrir pour te faire parler. Mais qui sait si l'on se contentera de te donner la question : peut-être qu'on n'en fera pas à deux fois, & qu'on m'enterrera dans ce vilain cimetiere. Je dois tout craindre d'un mari Italien.

Je fus agité de ces affreuses imaginations jusqu'à la pointe du jour. Alors je crus entendre que l'on ouvrit doucement la porte de l'arriere-cour, & je m'en réjouis d'abord, dans la pensée que c'étoit la soubrette ou sa maîtresse qui venoient par pitié me tirer de ma prison ; mais c'est à quoi l'une & l'autre songeoient le moins. Véritablement la porte n'étoit plus fermée, & de quelque côté que je tournasse la vue, je

n'appercevois perſonne. Je me retrouvai dans la cour que j'avois traverſée la nuit, & ayant ouvert une petite porte qui n'étoit que pouſſée, je me vis dans la rue, ou plutôt dans la ruelle même où la ſoubrette m'avoit donné rendez-vous. Je reconnus auſſi la fenêtre par où elle m'avoit parlé; & me repréſentant alors toute la ſupercherie qu'on m'avoit faite, je remerciai le ciel de n'avoir pas été plus maltraité. Je retournai promptement vers notre hôtel; je gagnai mon appartement, où m'étant mis nu comme la main, je me jettai ſur mon lit, après m'être enveloppé dans mes couvertures, pour rappeler la chaleur que l'humidité de mes habits m'avoit ôtée.

CHAPITRE XXVI.

De l'Aventure du Cochon, & quelle en fut la suite.

J'ÉTOIS dans une trop grande agitation pour prendre quelque repos ; & ne pouvant dormir, je me mis à rêver à l'aventure qui venoit de m'arriver. Je la regardai comme un trait de vengeance de Fabia. Je jugeai que cette dame avoit de la vertu, & que pour le faire connoître à l'ambassadeur, elle avoit jugé à propos de recevoir ainsi son envoyé; mais ce qui me mortifioit plus que tout le reste, c'est que je voyois dans cet événement de quoi donner à tout le monde occasion de rire à mes dépens. J'étois aussi fort en peine de savoir de quelle façon je tournerois la chose à mon maître, quand il faudroit la lui conter ; car je ne doutois pas que tôt ou tard elle ne vînt à sa connoissance.

Lorsque je me fus un peu réchauffé dans mes couvertures, je me revêtis d'un autre habit aussi propre que celui

qui avoit été ſi bien ajuſté par la pluie, & je me mis en état de me préſenter devant l'ambaſſadeur, comme s'il ne fut rien arrivé. J'attendis qu'il me demandât; ce qu'il ne manqua pas de faire ſur la fin de ſon dîner. Il me fit entrer avec lui dans ſon cabinet, où il me dit: Pourquoi donc, Guſman, ne vous ai-je point vu ce matin? Je croyois que vous me viendriez rendre compte de ce que vous avez fait cette nuit chez Fabia. Il faut que vous ayez de mauvaiſes nouvelles à m'apprendre. Monſeigneur, lui répondis-je, il eſt vrai que je n'en ai pas de trop bonnes à vous annoncer. Je ne ſais ce que je dois penſer de Fabia. J'ai paſſé la nuit dans la rue, ſans avoir entendu parler de cette dame, ni même de ſa ſuivante. Plût au ciel que vous n'euſſiez jamais conçu le deſſein que vous avez formé. D'où vient, me répliqua-t-il? Vous vous découragez bien facilement. Peut-être quelque contre-tems n'aura pas permis à Fabia de faire ce qu'elle avoit réſolu, ni même à ſa ſoubrette de vous en avertir. Quoi qu'il en ſoit, ne vous rebutez point, & retournez dès cette nuit au même endroit où vous avez inutilement attendu Nicoleta.

Je promis à mon maître de n'y pas

manquer; & je ne fus pas si-tôt sorti de son cabinet, qu'un de nos valets d'écurie vint à moi, & me remit un billet de la part, me dit-il, d'une dame qui l'avoit prié de me le faire tenir. C'étoit la soubrette. Elle me mandoit qu'elle étoit fort surprise que j'eusse négligé dans la matinée de l'informer de ce qui s'étoit passé la nuit entre sa maîtresse & moi; que pour réparer ma faute, je n'avois qu'à l'aller trouver vers le soir dans la ruelle derriere la maison de Fabia, & que par la fenêtre basse que je connoissois, nous aurions ensemble une petite conversation. Ce billet ranima mon courage. Je me rendis sur les six heures du soir dans la ruelle, qui, comme on l'a déja dit, étoit fort étroite, & où il y avoit par-tout un pied de boue.

La suivante m'attendoit à la fenêtre, & d'abord elle me fit de grands reproches, qui se changerent ensuite en complimens de condoléance, quand je lui fis un fidele récit de ce qui m'étoit arrivé. Elle me parut extrêmement surprise du tour que sa maîtresse m'avoit joué; & quoique je fusse en garde contre ses discours, elle ne laissa pas de me persuader qu'elle n'y avoit aucune part.

Il faut observer que pendant notre

entretien, pour tenir une contenance plus galante, j'avois le cou allongé, les jambes ouvertes, & c'étoit, comme tu vas l'entendre, me prêter au nouveau malheur que me préparoit ma mauvaiſe fortune. Il y avoit à un des bouts de la ruelle une écurie, d'où il ſortit tout-à-coup un cochon des plus gros, qu'on venoit d'en chaſſer à coups de bâton. Cet animal irrité, ainſi qu'un taureau furieux à qui l'on a ouvert la barriere, enfile la venelle de mon côté, & me paſſant entre les jambes, m'enleva de terre, & m'emporta ſur ſon dos en grognant d'une maniere épouventable. J'embraſſai le cou de la bête, & me tenant à ſes ſoies le mieux qu'il m'étoit poſſible, de peur de me caſſer un bras ou une jambe contre le mur, ou bien de tomber dans la boue, j'eſpérois me tirer d'affaire aſſez heureuſement; mais mon courſier trompa mon attente. Se ſentant ſerrer le col, il ſecoua ſi rudement ſa tête, pour ſe délivrer de ce qui l'incommodoit, qu'il me jeta juſtement dans l'endroit de la ruelle le plus bourbeux. C'étoit à l'entrée du côté de la place Navonne. Il y a toujours-là du monde, & il y en avoit alors plus qu'à l'ordinaire.

Quel ſpectacle, particuliérement pour

la canaille de me voir sortir de la ruelle couvert de boue depuis la tête jusqu'aux pieds. On entendit bientôt dans la place des cris & des huées, & dans un moment je fus entouré d'une infinité de toutes sortes de gens qui commencerent à m'insulter par mille mauvaises plaisanteries, que je dévorai, tant j'étois accablé de honte & de confusion. Je ne songeois uniquement qu'à découvrir quelque maison où je pusse me cacher; & en ayant remarqué une qui parut m'offrir l'asyle que je cherchois, je me hâtai de m'y rendre. J'entrai dedans & fermai brusquement la porte au nez des marauds qui me poursuivoient. Ceux-ci aussi-tôt se mirent à crier aux personnes du logis de me faire sortir; & l'on eût dit, en les voyant si ardens à me persécuter, que j'avois commis quelque crime digne d'un châtiment exemplaire.

Pour comble d'infortune, le maître de la maison où je m'étois sauvé, ne se trouva pas disposé à prendre mon parti contre une populace insolente. Comme c'étoit un vieux jaloux, à qui tout faisoit ombrage, il alla s'imaginer que l'état effroyable où j'étois pouvoit être une ruse dont je me servois pour m'introduire impunément chez lui, & faire un amoureux message. Cette ridicule

viſion fut cauſe qu'il vint fondre ſur moi avec tous ſes domeſtiques, qui me mirent dehors à grands coups de poing & de pied au cul. Me voilà donc livré une ſeconde fois à mes railleurs impitoyables, qui, courant après moi à meſure que je m'éloignois d'eux, renouvellerent leurs railleries & leurs injures. Je ne ſavois plus à quel ſaint me vouer, lorſque le ciel, pour ma conſolation, me fit rencontrer un jeune Eſpagnol qui vint m'offrir ſes ſervices & ceux de trois ou quatre Italiens qui l'accompagnoient. Avec ce ſecours, dont j'avois grand beſoin, je me dérobai à mes perſécuteurs, tandis que l'Eſpagnol & ſes compagnons les écartoient à coups de plat d'épée; je m'avançois à toutes jambes vers notre hôtel, mépriſant les coups de dents que je recevois dans les rues de tous les petits chiens qui ſe mettoient à mes trouſſes.

J'arrivai pourtant au logis ſain & ſauf, à quelques meurtriſſures près. J'eus le bonheur de parvenir juſqu'à ma chambre, ſans avoir rencontré perſonne; mais j'eus beau fouiller dans toutes mes poches, je n'y trouvai point ma clef. Je jugeai qu'en tirant mon mouchoir pour m'eſſuyer le viſage, je l'avois laiſſé tomber dans la maudite maiſon où je m'étois réfugié ſi mal à propos. Ah! miſérable, me dis je

alors a moi-même, que te sert-il d'être sorti d'un affreux embarras, si tu n'en peux cacher la connoissance aux domestiques de l'ambassadeur ? Si quelqu'un t'apperçoit dans l'équipage où tu es, il ira le dire aux autres, & voilà des risées sur ton compte pour plus de deux mois.

Après avoir long-tems pensé à ce que je devois faire, je me déterminai à implorer l'assistance d'un de mes camarades, dont la chambre étoit voisine de la mienne, & qui, s'il n'étoit pas de mes amis, faisoit du moins semblant de l'être. J'allai frapper à sa porte : il ouvrit ; & me voyant si bien ajusté, il fit, sans pouvoir s'en défendre, quelques éclats de rire, qu'il me fallut essuyer patiemment. Mon ami, lui dis-je, quand vous serez las de vous épanouir la rate, je vous prierai de m'aller chercher un serrurier pour ouvrir ma chambre. J'y cours, me répondit-il ; mais contente auparavant ma curiosité ; conte-moi l'accident qui t'est arrivé, je te promets de garder le secret. Pour me débarrasser d'un homme si curieux, je lui fis un détail où il n'y avoit pas un mot de vrai. Après cela je le pressai de me rendre le service que j'attendois de lui. Ce ne fut pas sans répugnance qu'il me laissa dans sa chambre, tant il appréhendoit que je ne gâ-

taiſe ſes meubles. Il m'obligea même de lui jurer, tout fatigué que j'étois, que je ne m'en approcherois point, & que je demeurerois debout juſqu'à ſon retour. Par bonheur pour moi, il revint aſſez promptement avec un ſerrurier qui ouvrit ma chambre, où, ſans perdre de tems, je changeai d'habit & de linge, après m'être bien lavé les mains & le viſage.

A peine eus-je changé de décoration, que l'on me vint avertir que l'ambaſſadeur vouloit me parler. Il ſavoit déja l'hiſtoire du cochon. Il y a toujours dans les grandes maiſons des domeſtiques, qui, pour faire leur cour à leurs maîtres, vont leur rapporter tout ce que les autres ont fait. Mais il n'avoit appris mon aventure que très-imparfaitement. Auſſi me demanda-t-il d'abord de quelle façon la choſe s'étoit paſſée; & ſi ce n'étoit point une inſulte que m'eût fait faire le mari de Fabia. Je fus ravi qu'il me donnât lui-même une ſi belle occaſion de compoſer une fable. Je lui dis que deux grands laquais m'ayant vu parler dans la ruelle à Nicoleta, s'étoient aviſés de me vouloir railler là-deſſus; que je leur avois répondu, & qu'inſenſiblement nous en étions venus des paroles aux actions; que ſelon toutes les apparences, j'en au-

rois tué un, si, heureusement pour lui, un cochon, sortant de la ruelle avec furie, n'eût passé entre nous, & ne m'eût fait tomber dans la boue ; & qu'enfin m'étant relevé sur le champ pour continuer le combat, j'avois vu mes ennemis prendre lâchement la fuite.

Monseigneur fut la dupe de mon récit fanfaron ; mais si je lui en donnai à garder ce soir-là, dès le lendemain matin en récompense il apprit la vérité. Je m'en apperçus bien au dîner ; il me lança quelques traits railleurs sur mon combat contre les deux grands laquais, & m'appella le paladin au cochon. J'aurois ri tout le premier de ses plaisanteries, s'il me les eût faites en particulier ; mais c'étoit en présence des autres domestiques, qui tous étoient charmés de m'entendre ainsi turlupiner par mon maître, & qui jugeoient bien par là que je ne serois pas long-tems son favori.

Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour moi, c'est qu'un des amis de l'ambassadeur, & par conséquent un de mes ennemis, vint lui faire visite peu de jours après, & dit à son excellence qu'il avoit quelque chose de très-important à lui communiquer. Mon maître demanda de quoi il s'agissoit, & alors son ami lui parla dans ces termes, ou du moins dans

d'autres équivalens : « L'intérêt que je
» prends à tout ce qui vous regarde, ne
» me permet pas de vous laiſſer ignorer
» un bruit qui ſe répand dans Rome, &
» qui bleſſe votre réputation. Guſman,
» dont la conduite eſt fort mauvaiſe,
» paſſe pour le miniſtre de vos plaiſirs;
» on ne s'entretient par-tout que de l'a-
» venture du cochon; & ſi l'on en veut
» croire la médiſance, c'eſt en ména-
» geant pour vous les bonnes graces
» d'une dame que l'officieux Guſman a
» ſervi de jouet à la populace ».

Ces paroles firent toute l'impreſſion qu'elles pouvoient faire ſur l'eſprit d'un homme tel que mon maître, qui ſavoit bien toutes les meſures qu'une perſonne de ſon caractere avoit à garder, tant pour ſon honneur que pour celui de ſon prince. Dès ce moment il réſolut de ſe défaire de moi. Il n'en témoigna rien; quoiqu'il affectât de vivre avec moi, comme à ſon ordinaire, je le connoiſſois trop pour ne pas m'appercevoir de ſa diſſimulation & de la face nouvelle que mes affaires prenoient auprès de lui.

Le carême, qui arriva dans ce tems-là, lui fournit un beau prétexte pour commencer à exécuter le deſſein qu'il avoit de me donner honnêtement mon congé. Il me dit qu'il avoit envie de ſe

retirer du commerce des femmes, & de mener une vie plus réglée. Je t'avouerai même, ajouta-t-il, que je ne ſuis plus follement épris de Fabia. La raiſon m'eſt revenue. Je reconnois que j'ai le plus grand tort du monde d'avoir jetté les yeux ſur cette dame. Son époux eſt un des premiers cavaliers de Rome, & je me reprocherai toute ma vie d'avoir voulu déshonorer ſa maiſon.

Il me tint encore d'autres diſcours ſemblables, que je feignis de croire pieuſement. Je fis plus; j'applaudis à ſa réſolution; & contrefaiſant à mon tour le pécheur qui rentre en lui-même, je lui dis que je prétendois ſuivre ſon exemple. Je changeai en effet de conduite. Je fis toutes les grimaces hypocrites dont je pus m'aviſer pour perſuader aux domeſtiques, & particuliérement à mon maître, que j'avois renoncé pour jamais aux intrigues amoureuſes.

Fin du Premier Volume.

p. 257

